LES ANTIQUITÉS

D'ATHÈNES.

LES ANTIQUITÉS
D'ATHÈNES,

MESURÉES ET DESSINÉES
PAR J. STUART ET N. REVETT,

PEINTRES ET ARCHITECTES.

Ouvrage traduit de l'Anglais, par L. F. F.

Et publié par C. P. LANDON, Peintre, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome, Auteur et Editeur des Annales du Musée.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

CHEZ BANCE AINÉ, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE, RUE SAINT-DENIS, N° 214.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.

1822.

PRÉFACE.

Lorsque j'entreprends de donner au public un quatrième volume des *Antiquités d'Athènes*, ce n'est pas sans un sentiment profond d'inquiétude que je considère, d'un côté, la brillante réputation acquise à la partie déja publiée de cet ouvrage, et de l'autre, la nature des matériaux qui ont été confiés à mes soins. Je désire bien vivement que ce quatrième volume ne paraisse pas indigne des autres; et en même temps je ne me dissimule pas qu'il ne renferme rien de comparable à ces admirables modèles de l'Art grec, dont les détails ont été offerts dans les premiers volumes: je vais même jusqu'à craindre qu'une sorte de blâme ne s'attache à la publication de cette dernière partie, dont les sujets sont en général très-différents de ceux qui ont précédé, et qui, le plus souvent, n'a d'autre rapport évident avec les Antiquités d'Athènes, que d'offrir des monuments qui ont été visités et dessinés par les mêmes artistes et dans le cours du même voyage. Cependant ces matériaux sont par eux-mêmes trop intéressants pour être supprimés, et les observations sur l'Art, auxquelles ils ont donné lieu, tiennent de trop près aux sujets traités dans les volumes précédents, pour qu'il soit convenable d'en former un ouvrage séparé. Il est d'ailleurs suffisamment prouvé que l'intention de MM. Stuart et Revett a toujours été de publier cette partie réunie aux trois autres; et quelques-uns de leurs plus anciens prospectus

annoncent même que les Antiquités de Pola formeront le second volume de leur collection.

Il a été dans la singulière destinée de cet important ouvrage, que le premier volume seul fût publié du vivant de Stuart, et que chacun des autres volumes fût confié aux soins d'un éditeur différent. Le premier volume parut en 1762; le second, qui porte sur le titre la date de 1787, n'a été réellement publié qu'après la mort de Stuart, arrivée en février 1788, et après que M. Newton eut pris soin de le compléter; le troisième parut en 1794, et ce fut M. Reveley qui remplit alors les fonctions d'éditeur : enfin, après un intervalle qui comprend encore vingt ans, les matériaux, déposés entre mes mains par M. Taylor, m'ont mis en état d'offrir au public ce quatrième et dernier volume (1). Je me hâte de faire connaître en quoi consistaient ces matériaux, afin que, dans le volume qu'il a maintenant sous les yeux, le lecteur puisse distinguer ce qui appartient en entier aux auteurs originaux, et par conséquent repose sur leur unique garantie; ce qui a été seulement extrait de notes et de travaux préparatoires laissés par eux; et enfin ce qu'il a fallu que l'éditeur empruntât à d'autres sources pour compléter l'ouvrage.

1° La partie la plus importante des matériaux du quatrième volume que possédait M. Taylor, consistait en planches gravées sous les yeux mêmes de M. Stuart, qui se proposait de les publier. Cette partie comprenait : 1° toutes les planches qui se rapportent à l'amphithéâtre de Pola, excepté les planches IV et VIII, qui ont été gravées d'après des dessins originaux entièrement terminés, et les planches VI et VII, pour lesquelles on a fait de nouveaux dessins, en se conformant aux esquisses et aux cotes originales, ceux qui avaient été préparés ne donnant pas une idée assez exacte des objets représentés; 2° toutes les planches du temple d'Auguste : parmi celles-ci, la planche

(1) Le quatrième volume porte la date de 1816, et a paru, à Londres, dans le cours de cette année. (*Note du Traducteur.*)

qui représente la façade du temple se trouvant mal exécutée, on l'a regravée avec plus de soin d'après le dessin original; 3° toutes les planches de l'Arc de Sergius; 4° les planches représentant le bas-relief de Dorotheus, celui qui se trouve dans les carrières de Paros, la Vue du Mont-Parnasse et celle de Delphes; 5° et enfin les planches des vignettes suivantes : la Balance antique, le médaillon de Rome et d'Auguste, la frise du temple d'Auguste, la Syrène, les Tigres et le Vase, la Couronne Pythique, les Autels et les autres objets qui sont placés à la tête de l'Introduction. Comme les mesures ne se trouvaient encore gravées sur aucune planche, et qu'elles étaient seulement écrites à la main sur un petit nombre d'épreuves, il a fallu, pour tout ce qui manquait, recourir, soit aux dessins, soit même aux esquisses. Les uns et les autres ne s'accordant pas toujours parfaitement, il serait possible qu'un lecteur attentif découvrît quelquefois de légères différences entre l'indication des cotes totales et la somme des cotes partielles. Toutes les fois que la comparaison des diverses esquisses d'un même objet a pu me fournir un résultat satisfaisant, je me suis empressé de corriger ces inexactitudes.

2° Je dois parler ensuite d'un certain nombre de dessins qui, outre la plupart de ceux dont les planches indiquées dans l'article précédent offrent la gravure, en comprenaient encore quelques autres que Stuart destinait à servir de vignettes; tels que la tête d'Esculape, l'aigle et la guirlande, etc.

3° Le troisième article consistait : 1° dans vingt-six volumes manuscrits, marqués chacun d'une des lettres de l'alphabet; 2° dans quatorze volumes qui paraissent avoir fait partie d'une série marquée des nombres 1 jusqu'à 20, et dans laquelle les n^os^ 10, 11, 14, 15, 16 et 17 manquent; 3° et enfin, dans quatorze autres volumes qui ne sont distingués entre eux ni par une lettre, ni par un numéro. Ces volumes contiennent des esquisses originales et des descriptions de la plupart des monuments déja publiés, lesquelles s'y trouvent répétées plus ou

moins de fois, et plus ou moins complètes dans leurs détails. Ils contiennent aussi l'introduction et la description des antiquités de Pola, qui sont également répétées plusieurs fois : cependant l'explication de quelques-unes des planches de l'amphithéâtre manquait, et elle a été suppléée par l'éditeur actuel. La plus grande partie des notes ou souvenirs répandus dans ces recueils n'a point de rapport direct avec les Antiquités d'Athènes. Un grand nombre de volumes contiennent des observations sur la peinture, et prouvent l'attention que Stuart avait donné aux productions de cet art, probablement pendant son séjour à Rome. Ils renferment aussi beaucoup d'esquisses géographiques, avec l'indication du gisement des objets, et une foule d'extraits d'ouvrages anciens et modernes sur la Grèce, que Stuart avait probablement pris la peine de transcrire et de traduire lui-même, afin d'avoir sans cesse présent tout ce qui avait été dit sur le pays qu'il visitait, et sur les monuments de l'Art, dont les débris y existaient encore. Enfin, on trouve, dans ces volumes, des fragments de divers essais sur l'Architecture, sur le vrai, sur l'absurde, etc.; un petit nombre de copies de lettres, adressées à Stuart, ou écrites par lui, et une ou deux lettres qui lui sont entièrement étrangères. Les documents de toute espèce dont je viens de présenter une rapide analyse n'offrent, dans leur réunion, aucun ordre, soit de matières, soit de dates. C'est de là qu'ont été tirés les principaux détails dont se compose le Journal de Stuart, que l'on trouvera au commencement de ce volume.

4° Venait ensuite une collection de dessins de médailles antiques, exécutés par Stuart. Ils représentaient des médailles de Macédoine, d'Athènes, de l'Attique, de la Grande-Grèce, de l'Empire Romain, des îles de la Grèce, de Mégare, de l'Eubée, de l'Asie mineure, etc. On a choisi un petit nombre des médailles les plus rares, pour les faire entrer dans les vignettes de ce volume : toutes les autres avaient été déja publiées.

5° Je place dans cette cinquième division un certain nombre de lettres adressées à Stuart pendant son voyage. Les plus intéressantes étaient de Brettingham, et avaient été écrites peu après l'époque où nos voyageurs quittèrent Rome. Ces lettres ne contenaient par conséquent rien qui eût rapport à Athènes.

6° La sixième division se composait d'un vaste amas de lettres et de papiers détachés, traitant de tous les sujets dont il a été parlé ci-dessus. Parmi ces pièces se trouvaient une lettre à lord Malton, et une ou deux lettres à Sir James Porter, ambassadeur à Constantinople, qui ont fourni plusieurs parties du Journal qui va suivre, et la presque totalité de la description générale de Pola.

7° A cette dernière classe appartiennent les papiers très-peu nombreux de M. Revett, qui sont encore entre les mains de sa famille, et dont elle a bien voulu me permettre de faire usage. Ils consistent principalement en lettres écrites par cet artiste à son père et à son frère, à l'aide desquelles j'ai pu déterminer plusieurs dates que Stuart n'a pas données, et remplir quelques lacunes que ses notes laissent dans le Journal du voyage. Une des pièces les plus amusantes que ces papiers m'ont offertes, c'est la copie d'une lettre du docteur Lawson, qui ne porte point de date, et qui commence ainsi: « Monsieur, dans quelque lieu que vous soyez, en Angleterre, ou chez « l'étranger, vous êtes instamment prié de procurer»... Suit l'énumération d'une grande variété d'objets d'histoire naturelle, minéraux, végétaux et animaux, avec la recommandation de joindre, pour ces derniers : « des détails précis sur leur nom, le lieu et la forme de leurs habita- « tions, leur nourriture et leurs mœurs, leur grosseur, leur force, leur « couleur, la durée de leur vie, le temps de leur croissance, etc., etc. « Et en même temps sur la manière de les chasser, de les pêcher, « de les prendre et de les tuer; sur l'usage qu'on peut en faire comme « aliments ou comme remèdes, dans les arts ou dans le commerce : « en un mot, de ne rien omettre de ce qui peut compléter leur

« histoire naturelle. » Viennent ensuite des instructions sur les moyens de conserver les divers échantillons. Cette lettre, transcrite au commencement d'un volume, y précède une notice de médailles dont M. Revett, à ce qu'il paraît par sa correspondance, forma la collection à Rome, pour l'envoyer à son père : d'après la place qu'elle occupe, je soupçonne qu'elle fut écrite à notre jeune voyageur, à l'époque où, âgé de vingt-un ans, il quitta l'Angleterre pour la première fois, et se rendit à Rome, pour y étudier la peinture. Les observations accompagnées de corrections pour les trois premiers volumes des Antiquités d'Athènes, qui terminent celui-ci, ont été imprimées d'après un manuscrit de M. Revett.

JOSEPH WOODS.

ANTIQUITÉS D'ATHÈNES.

JOURNAL.

Les papiers de M. Stuart n'offrent aucune espèce de renseignements sur sa vie, avant et après le voyage d'Athènes. Le lecteur trouvera tout ce que l'on a pu recueillir d'intéressant sur ces deux époques, dans une notice composée par un ami de la famille, sous les yeux et avec l'approbation de M^lle^ Stuart, et remise à l'éditeur du présent volume. Quant aux détails du voyage en Grèce, ils ont pour seule autorité les papiers mêmes que l'on vient de faire connaître, et c'est uniquement dans cette source que, à une ou deux exceptions près, on a puisé la courte relation qui suit.

Ce fut, à ce qu'il paraît, à Rome, au collége de la Propagande, que M. Stuart apprit le latin et le grec. Il saisit l'occasion de faire preuve des connaissances qu'il avait acquises, en publiant une dissertation latine sur l'obélisque qui avait été récemment découvert dans le Champ-de-Mars. Cet ouvrage fut imprimé in-folio, en 1750, aux frais de Sa Sainteté. L'auteur s'y sert d'abord de l'obélisque pour corriger plusieurs mesures rapportées par des auteurs anciens, et il cherche ensuite à faire connaître quels étaient, dans l'origine, l'usage et la situation de ces singuliers monuments.

On trouve, dans la préface du premier volume de Stuart, que M. Revett et lui publièrent, à la fin de l'année 1748, la proposition et le plan d'un ouvrage sur les Antiquités d'Athènes. Cependant, il paraît, d'après les lettres de M. Revett, que leur voyage ne fut définitivement arrêté que dans le courant de l'année suivante. Ils quittèrent Rome au mois de mars 1750. Mais comme, à leur arrivée à Venise, ils ne trouvèrent point de moyen d'effectuer immédiatement leur passage à Athènes, après avoir pris connaissance de tout ce que l'art, et surtout l'architecture, offrent de monuments intéressants, tant à Venise que sur le territoire de la république, ils s'embarquèrent, le 24 juillet suivant, sur un bâtiment de Rovigno, dans l'intention de faire une excursion à Pola. Le patron du navire avait pris un chargement de crabes renfermées dans des sacs d'un canevas grossier. Celles-ci

étaient pour la plupart encore vivantes, et le bruit qu'elles firent pendant toute la traversée, ressemblait à celui d'une friture de poissons ou d'une forte ondée de pluie. A Rovigno, on les broya dans un grand mortier de pierre, et on en fit une pâte que l'on emploie comme amorce pour la pêche de la sardine. Les voyageurs arrivèrent le 26 à Rovigno, et deux heures après à Pola. Ils passèrent trois mois dans cette ville, livrés à des travaux dont les résultats vont être soumis au public, et ne revinrent à Venise que dans le mois de novembre, après avoir éprouvé tout l'ennui d'une traversée qui dura quatorze jours. Enfin, au mois de janvier 1751, ils s'embarquèrent pour Athènes. La préface du premier volume contient, pages 9 et 11, une très-courte analyse de cette partie de leur voyage, ainsi que de celle qui le termina; mais les papiers que j'ai maintenant sous les yeux fournissent les matériaux d'une relation beaucoup plus détaillée. Au nombre de ces papiers se trouve une esquisse de tout le voyage, tracée par une personne infiniment plus propre que moi à ce genre de composition, qui s'est attachée avec raison à y faire entrer tous les passages fournis par Stuart lui-même. Malheureusement cette esquisse, qui contient un grand nombre d'additions et de corrections écrites à la marge, ne pouvait être publiée dans l'état imparfait où elle était encore restée. J'ai pris sur moi de corriger ce qu'elle offrait de défectueux, en m'imposant également le devoir de conserver autant qu'il était possible les propres expressions de Stuart.

Les deux voyageurs, comme on l'a dit plus haut, partirent de Venise sur un bâtiment anglais, le 19 janvier 1751, Vieux Style (1), et après une traversée assez orageuse, atteignirent Zante le 12 février suivant. Là ils louèrent une barque pour les conduire à Patras, et le 19 du même mois ils se dirigèrent vers Chiarenza, où le vent les força de s'arrêter deux ou trois jours. Le 20, une vive alarme se répandit dans le pays à l'approche d'un corsaire maltais, du nom de Strabo Ganni, qui mit à terre quelques hommes de son équipage, s'empara de quinze têtes de bétail, fit prisonnier un chrétien grec, et vola aussi deux chaudières de cuivre qui appartenaient au supérieur du couvent de Panagia Vlacho. Dans l'après-dînée du même jour, M. Stuart visita un couvent dédié à la Vierge, sous le titre de Panagia Vlacherna. La situation en est agréable, mais le bâtiment est d'un goût barbare, et l'air de la misère y frappe partout les yeux. Ces moines possèdent cependant une grande madone d'argent, de peu de relief, dans le style grec moderne (2). Leur couvent fut bâti par.... (3). Ils montrent encore la tombe de leur fondatrice, ainsi

(1) A l'exemple de l'éditeur de ce volume, nous avons conservé les dates selon le *Vieux Style*, partout où elles se trouvent. Il a peut-être pensé qu'elles rendaient la relation encore plus authentique. Nous croyons devoir ajouter ici que les Anglais n'ont adopté le calendrier Grégorien qu'en 1752, le 14 septembre, qui était le 3, selon le calendrier Julien ou le *Vieux Style*, alors en retard de onze jours. Ce fut également en 1752 que leur année civile commença le 1er janvier; auparavant elle commençait le 25 mars. (*Note du Traducteur.*)

(2) Probablement il est ici question d'un ouvrage relevé en bosse sur un fond peint, comme on en voit souvent dans les tableaux de saints. Les Grecs n'admettent pas dans leurs églises des images de ronde bosse.

(3) Il n'a pas été possible de retrouver ce nom.

que la chambre dans laquelle ils prétendent qu'elle mourut, après avoir consacré sa vie aux plus pénibles austérités. Ce couvent est situé à un mille et demi ou deux milles de la tour de la Douane. Le lendemain matin, M. Stuart chercha à découvrir quelques vestiges de la ville ancienne qui porte à présent le nom de Chiarenza, et qui peut-être est Cyllène; mais de Chiarenza même il ne reste debout que les murs d'une grande église gothique, dédiée à la Vierge. Les murs d'enceinte de la ville, construction des temps les plus barbares, n'offrent plus que des ruines.

Entre ces ruines et le rivage, on voit un petit bassin d'eau douce, lequel se décharge dans la mer par un canal qui est à présent presque entièrement obstrué. Le bassin et le canal étaient autrefois défendus par des murs. La ville était assise sur un terrain en pente; elle avait un fossé sec autour de son enceinte. Le bassin ou le petit lac dont on vient de parler, est situé sur un terrain horizontal, et probablement il était destiné à servir de lieu de retraite pour des barques, lorsque la ville était habitée.

Gastouni, qui dispute à Chiarenza le nom et la situation de l'ancienne Cyllène, est à trois heures de route à cheval, environ douze milles, du port ou de la baie où se trouvent la tour de la Douane et les ruines de Chiarenza. La description que Wheler a donnée de cette ville est d'une grande fidélité.

La côte est très-basse, de Chélonate à Araxus. Ce dernier promontoire se divise en plusieurs branches, qui portent les noms de Mavro-Vouni, Punta del Papa, et Calogrea. Les petites baies qui forment ces divisions, pénètrent assez avant dans les terres, et abondent en poissons.

Entre les caps Mavro-Vouni et Rhion s'étend une baie large et profonde, au fond de laquelle se trouve située Kamanizza, sur le côté nord de la rivière du même nom.

De Chiarenza, MM. Stuart et Revett se mirent en route pour Patras, où ils débarquèrent le 22 février, Vieux Style. Ils en partirent le 26 sur la même barque, et après avoir côtoyé Psatho-Pyrgos et Janaki, et pris terre à Pentagivi et à Vostitza, ils arrivèrent à Corinthe le 28. Ils s'y arrêtèrent tous deux le temps nécessaire pour dessiner le temple qui a été donné dans le troisième volume; et M. Stuart fait mention, dans ses notes, du plaisir qu'il goûta en lisant, sur le lieu même, le récit que l'on trouve dans Plutarque de la surprise de l'Acropole de Corinthe, par Aratus.

Jusqu'ici la relation du voyage a été composée à l'aide de notes éparses dans les papiers de Stuart: ce qui va suivre est rédigé par lui-même.

« Après un court séjour à Corinthe, qui fut employé à mesurer un temple antique et à prendre quelques vues, nous fûmes informés qu'il se trouvait dans le port de Cenchrée un vaisseau d'Égine, prêt à mettre à la voile, au premier vent favorable, pour se rendre à Porto-Lione. Cette occasion n'était pas à négliger. Nous traversâmes l'isthme pour aller à Cenchrée, d'où notre bâtiment partit le 16 mars de très-bonne heure. Nous primes terre et dînâmes à Mégare; nous couchâmes à Salamine, et le 17, à la nuit, nous jetâmes l'ancre dans le port du Pirée.

Le lendemain matin, nous fûmes conduits à Athènes par un Grec qui y résidait en qualité de consul d'Angleterre.

« Ma première expédition hors d'Athènes fut dirigée vers les Thermopiles, et se fit en société avec mes estimables amis MM. Dawkins et Wood. Nous partîmes le 5 de mai, Vieux-Style, et laissant l'Anchesme sur la gauche, nous passâmes par Céphissia pour nous rendre à Stamata, où nous couchâmes : de là, traversant les plaines de Marathon, nous commençâmes à monter les montagnes. Dans le premier des deux villages qui portent le nom de Ciouli, nous observâmes un terme brisé, assez semblable à celui que nous avions trouvé la veille à Céphissia. Notre seconde journée de marche se termina à Grammatico. Le pays est montagneux, mais souvent fertile et toujours très-pittoresque. La troisième journée nous conduisit au-delà des branches du mont Nozéa, où nous observâmes un grand nombre de sites délicieux. Le plus pittoresque se trouve entre Grammatico et Kapandritti, dans un endroit où un ruisseau considérable, qu'accompagne dans tout son cours une lisière touffue d'arbres et d'arbrisseaux, s'échappe des flancs d'un rocher assez élevé, et fuit en petites cascades le long de la vallée. Marcopoli est le meilleur village que nous trouvâmes sur la montagne. Nous vîmes, tout auprès, une vallée fort agréable, au fond de laquelle est un canal qui alors était à sec, mais qui doit contenir de l'eau en abondance dans les saisons pluvieuses. On trouve là une pierre rouge, assez semblable au rouge antique, et plus loin s'élève une montagne de craie : partout ailleurs le sol est d'un rouge foncé. Il y a six milles de Marcopoli à Orope; deux milles par un chemin montueux, et quatre à travers une plaine qui se prolonge encore deux milles au-delà d'Orope.

« De cette dernière ville, nous passâmes à Nègrepont, où nous nous embarquâmes sur une felouque, et nous fîmes route vers le golfe de Zeitouni, sans atterrer pendant tout le trajet. La ville de Zeitouni est située à quelque distance du rivage. Nous ne la visitâmes point, mais nous nous dirigeâmes immédiatement vers les sources d'eau chaude. Pour y arriver, notre guide nous conduisit d'abord à un pont qui traverse le Sperchius. Ce pont, composé de plusieurs arches, est mal bâti : parmi les débris de constructions antiques dont il est formé, on en trouve deux ou trois qui sont encore couverts de moulures élégantes, et qui ont dû faire partie d'un riche monument. Tout près du pont est une petite cabane assez grossière, destinée à servir de bain : elle couvre une source chaude, dont l'eau, après avoir baigné le pavé intérieur, s'échappe par la porte. De cette source, nous nous dirigeâmes vers le sud pendant environ deux milles, ayant d'abord le Sperchius, puis la mer à notre gauche, et à notre droite une chaîne de montagnes inaccessibles. Arrivés au pied d'un précipice, nous trouvâmes une source beaucoup plus chaude que la première, laquelle fournit un ruisseau qui traverse la route, et bientôt après se jette dans la mer. Il fume pendant ce court trajet, et dépose, au fond et sur les bords de son canal, une substance spongieuse et légère qui en a successivement élevé le lit au-dessus du sol environnant, et qui même a formé un petit promontoire à l'embouchure du ruisseau dans la mer. Sa couleur

est d'un jaune clair. De cet endroit, on compte environ deux milles et demi jusqu'à Mola, où nous nous rembarquâmes dans notre felouque pour retourner à Nègrepont. MM. Dawkins et Wood gardèrent le plan que j'avais tracé du golfe de Zeitouni : je n'en pris point alors de copie, et depuis je n'ai pas revu l'original.

« Dans le cours de cette expédition, nous visitâmes aussi Thèbes, Livadie, l'Hélicon, le Parnasse, Salone et Corinthe. Castri, l'ancienne Delphes, est un lieu tout-à-fait romantique. La fontaine de Castalie, la grotte des Nymphes, les formes pittoresques des immenses rochers qui arrêtent la vue d'un côté, tandis que de l'autre elle s'étend sur la riche vallée que le Pleistus parcourt pour se rendre dans la plaine de Crissa; tout cela offre un *coup d'œil* supérieur à ce que j'ai vu partout ailleurs. Nous découvrîmes à Delphes quelques restes du temple d'Apollon, et un mur formé de pierres dont plusieurs étaient couvertes d'inscriptions; mais celles-ci étaient d'une trop grande dimension pour qu'on pût les emporter. »

L'excursion dont on vient de voir quelques détails, se termina le 24 mai 1751. Le 29 du même mois, MM. Dawkins et Wood quittèrent Athènes, où Stuart et Revett restèrent jusqu'au 5 mars 1753. Je reprends, à cette époque, la relation du premier, en employant toujours le plus possible ses propres paroles.

« Au moment de la mort du fameux Kislar-Aga Osman, des troubles éclatèrent dans différentes parties de l'empire turc. Le Bostangi et ses créatures furent forcés d'abandonner précipitamment les places qu'ils occupaient, et il arriva à Athènes un des Salachors ou officiers que, dans ces occasions, le gouvernement envoie dans les provinces pour prendre connaissance des abus, réprimer et punir la tyrannie et l'injustice, fonctions dont ils tirent généralement le parti le plus avantageux.

« Dans cette conjoncture, d'après l'avis de Sir James Porter, nous quittâmes Athènes, où les esprits étaient assez agités pour faire craindre une révolte, et nous nous embarquâmes pour Smyrne. Ces désordres ne sont pas à la vérité fort dangereux pour le Gouvernement; mais lorsqu'ils éclatent, des étrangers courent risque d'être victimes de la brutalité ou de l'avarice des habitants. Nous partîmes donc le 5 mars 1753, sur le Postillon d'Athènes, bâtiment du port de 150 cantars, ayant sept hommes d'équipage; et après avoir touché à Égine, nous atteignîmes le 6 Nisidie, où l'on voit une église assez misérable. Cette île a environ un mille de tour, et est éloignée d'Égine de près d'un mille. La pointe la plus méridionale d'Égine, que l'on aperçoive de Nisidie, porte le nom de Turlo. Un rocher, qui se trouve à environ un demi-mille plus à l'est, et qui de loin offre l'apparence d'un bâtiment à la voile, porte aussi le nom de Turlo. Les vaisseaux ne peuvent point passer entre Égine et ce rocher, qui ressemble pour la couleur à la lave du Vésuve. Nous arrivâmes à Fléga le 7 avant le lever du soleil, et nous jetâmes l'ancre dans un petit port. Cette île a près de quatre milles de circonférence, et quoiqu'elle soit inhabitée, la terre paraît y être cultivable dans plusieurs endroits, et on y voit les ruines de trois églises. Nous dépassâmes enfin l'extrémité de l'Attique, et nous arrivâmes à Zéa qui possède un port excellent. Dans la matinée du 9, nous

atteignîmes Scira, et nous débarquâmes à Délos le soir du même jour, assez à temps pour prendre rapidement connaissance des principales antiquités, et pour déterminer graphiquement plusieurs positions.

« Le lendemain, nous montâmes sur le sommet du mont Cynthos, et nous relevâmes encore plusieurs points aussi exactement que le brouillard nous le permettait. Vers les neuf heures du matin, il s'éleva un vent violent qui dura tout le jour et la nuit suivante. Nous couchâmes à terre dans une cave antique. Pendant la nuit, notre bâtiment perdit sa meilleure ancre, et courut un grand danger, n'étant plus mouillé que sur une ancre, avec un câble de sparte. Nous étions dans une vive inquiétude pour nos dessins qui étaient restés à bord. La tempête ayant encore continué pendant la journée du 11, nous obtînmes à grand'peine du patron d'un bateau pêcheur, qu'il allât prendre nos malles dans la caïque pour les mettre à terre. Il procura aussi à notre équipage un câble neuf, et l'aida à placer l'ancre dans un meilleur parage. Nous passâmes encore dans notre cave cette seconde nuit, pendant laquelle le vent tomba sensiblement. Le 12, la bourrasque avait entièrement cessé, le ciel était serein, et à huit heures du matin, nous partîmes pour Mycone, où nous arrivâmes dans l'espace d'environ une heure. Là, nous nous embarquâmes sur un bâtiment de Trieste, destiné pour Smyrne. L'incertitude du temps et le danger auquel notre barque venait d'être exposée, soit par la mauvaise qualité de son gréement, soit par l'inhabileté de son équipage, soit peut-être par ces deux causes réunies, nous déterminèrent à continuer notre voyage sur un bâtiment plus commode. Nous quittâmes cependant celui de Trieste, préférant prendre notre passage sur la Fortune, caïque de Tine, parce qu'elle nous parut plus propre à trouver un abri dans la moindre crique, en cas de mauvais temps, et aussi parce que nous crûmes que celui qui la commandait connaissait mieux ces parages que des Italiens.

« Le 13, avant le lever du soleil, nous doublâmes le cap le plus sud de Chio. A cinq heures du matin, le vent passa au nord avec de fréquentes rafales, ce qui nous obligea à faire vent-arrière. A sept heures, nous jetâmes l'ancre dans un endroit appelé Mégalè Limniona. Nous allâmes à terre après le dîner, et en nous promenant, nous nous rendîmes à Thymiana. Pendant la route, nous eûmes sous les yeux la plus belle vallée que j'aie vue; elle est couverte d'habitations, et parfaitement bien cultivée. A notre retour, nous visitâmes un couvent appelé Agios Anagyros, près duquel je jouis encore de la vue magnifique que présentent à la fois la plaine, la ville et le port de Chio. Ce couvent est l'édifice moderne du meilleur goût, que j'aie rencontré dans la Grèce; dans son intérieur, il est orné de peintures, de sculptures et de dorures. Je me propose de présenter ailleurs quelques observations sur la peinture, telle que l'emploie le culte grec : les sujets qu'elle traite, et la manière dont elle les exécute, offrent des particularités qui ne sont pas sans intérêt (1). »

(1) L'auteur n'a rien laissé sur ce sujet, et ne paraît pas s'en être occupé depuis.

« Le 14, nous partîmes de Mégalè Limniona, et à dix heures nous entrâmes dans le port de Chio. Ce port, qui offre un abri très-sûr, est formé par deux bras ou môles construits dans la mer; mais, grace à l'incurie des Turcs, il est aujourd'hui très-délabré. Nous visitâmes la ville, dont la situation est fort belle. Le dimanche 15, nos gens ayant entendu la messe à terre, nous mîmes à la voile à neuf heures; bientôt nous dépassâmes les Spalmadores, et, avant le coucher du soleil, nous jetâmes l'ancre dans un port nommé Priasi Liman et Porto del Tramontano, qui paraît être fort commode. L'entrée en est très-étroite, et pendant la guerre, les bâtiments français y ont souvent cherché un abri. Enfin, le 17, nous arrivâmes à Smyrne. »

Nos voyageurs demeurèrent dans cette ville jusqu'à ce que les troubles d'Athènes fussent apaisés. Au moment de leur départ, le Journal reprend dans les termes suivants :

« Le samedi 2 juin 1753, nous partîmes de Smyrne sur un bâtiment hydriote, après être convenus de payer trente piastres pour notre passage à Mycone, et trente-trois piastres pour celui de Mycone à Athènes (1). Cette nuit nous mouillâmes sous le château de Smyrne, et le lendemain dans une petite baie du territoire de Phocée. Le 4, nous levâmes l'ancre avant le jour, et avant midi nous mouillâmes à la hauteur de Chio, où la peste exerçait alors ses ravages. Nous dînâmes et soupâmes à Thimiana, et dans la nuit nous fîmes voile pour Mycone, d'où nous nous rendîmes à Délos. Nous restâmes dans cette île jusqu'au 11; mais le vent et la pluie y contrarièrent beaucoup mes observations géographiques. Nous retournâmes à Mycone le 11, et le même jour, à dix heures du soir, nous partîmes pour Naxos. Nous y arrivâmes le 12, et nous allâmes voir ce qu'on appelle la porte de Bacchus. C'est un simple chambranle, seul reste du temple de Bacchus, qui existe aujourd'hui; encore est-il tellement dégradé, qu'il ne nous offrit pas une moulure que nous pussions copier. Nous vîmes à Naxos un vieux Français, qui s'était trouvé avec Charles XII lorsque ce prince fut assiégé par les Turcs : il vivait dans cette île d'une pension qui lui était payée par la Porte. Dans la soirée du 13, nous arrivâmes à Paros, où l'on trouve encore plusieurs débris de constructions antiques, pour la plupart d'ordre dorique, un certain nombre d'inscriptions, et quelques moulures dont les profils et les ornements étaient tout-à-fait nouveaux pour nous : mais ce qui excitait surtout notre curiosité, c'était la carrière de Hagio Minas, dans laquelle nous avions appris qu'il existait un bas-relief, sculpté dans la masse même du rocher, qui méritait toute notre attention. Nous ne fûmes pas trompés dans notre attente. En effet, quoique ce singulier ouvrage n'ait jamais été d'un fini bien précieux; quoiqu'il soit aujourd'hui dégradé par le temps et par la main des hommes, et que le sujet en paraisse inexplicable, il offre encore, dans quelques figures, un caractère d'élégance et de grace d'autant plus surprenant qu'on serait tenté de l'attribuer

(1) A cette époque, la piastre valait environ 3 livres; mais elle a diminué depuis

au hasard, puisqu'il résulte en partie des fissures naturelles du marbre. C'est ce qu'on remarque principalement dans la figure assez semblable à un Silène, qui tient dans sa main une syringe. Lorsque les accidents du marbre n'ont pas été aussi favorables au tracé des figures, le ciseau du sculpteur est venu en quelque sorte au secours de la nature, et a terminé les contours qu'elle offrait incomplets à l'imagination de l'artiste. Ce morceau de sculpture m'a rappelé un passage de Pline dans lequel il s'exprime ainsi (1) : « Mais on raconte un fait merveilleux arrivé « dans les carrières de Paros; les coins y ayant détaché de la masse un bloc de « marbre, on trouva le relief d'une image de Silène à l'endroit même où la sec- « tion avait été opérée. » J'ai fait graver ce singulier monument, qui me paraît offrir un commentaire probable du passage de Pline (2).

« De Paros, nous traversâmes un canal étroit pour nous rendre à Antiparos, et voir la grotte vraiment merveilleuse qui donne de la célébrité à cette île. Mais le patron de notre barque, pressé de terminer son voyage, ne nous permit pas d'y rester assez long-temps pour pouvoir faire un dessin de la grotte. Le 18 juin, nous quittâmes Paros, et bientôt après nous arrivâmes à Athènes. »

Ici le journal est interrompu jusqu'au 20 septembre. Pendant cet intervalle, nos deux artistes continuèrent probablement à dessiner et à mesurer les monuments antiques d'Athènes. Mais alors de nouveaux troubles vinrent encore les arracher à leurs occupations, et le journal continue ainsi :

« Le supplice ignominieux de Bechir, le Kara Kislar Aga, eut lieu pendant que nous étions à Athènes, et occasionna des troubles plus ou moins sérieux dans presque toutes les parties de l'empire ottoman. Le Waiwode ou gouverneur d'Athènes, créature du Kislar Aga qui venait de subir un châtiment exemplaire, n'en eut pas plutôt reçu la nouvelle, qu'il prit précipitamment la fuite; mais il fut poursuivi et ramené prisonnier. On lui donna un successeur, et celui-ci ne tarda pas à se rendre odieux par sa tyrannie et par ses rapines. Il avait déja commis une foule d'actes de la plus révoltante injustice, lorsqu'une députation des principaux citoyens de la ville s'étant présentée chez lui pour lui adresser des remontrances, il en fit égorger une partie sur le lieu même. Ceux qui parvinrent à s'échapper, furent joints à l'instant par un grand nombre d'habitants dont le mécontentement était au comble; et la multitude furieuse courut attaquer le tyran dans son palais, auquel, après plusieurs hommes tués de part et d'autre, elle parvint à mettre le feu. Le Waiwode échappa aux flammes, et s'étant fait jour le sabre à la main au travers des assaillants, se réfugia dans la citadelle, où il fut assiégé.

« Le commencement de ces désordres, et l'insolente avidité d'un Grec, notre consul, dans la maison duquel nous étions logés, nous forcèrent de quitter Athènes

(1) *Sed in Pariorum (lapicidinis) mirabile proditur, gleba lapidis unius cuneis dividentium soluta, imaginem Sileni intus extitisse.*

PLIN., *Hist. nat.*, lib. XXXVI, c. 5.

(2) Le bas-relief de Paros fait partie du chapitre VI de ce volume.

avant que nous eussions entièrement terminé la tâche que nous nous étions imposée; car il nous restait encore à examiner avec une attention particulière, et à dessiner, les Propylées et l'Arc d'Adrien. De ces deux monuments, les Propylées surtout excitaient vivement nos regrets. Mais, dans les circonstances présentes, les obstacles qui s'opposaient à l'achèvement de nos travaux ne pouvaient plus être levés, qu'en nous adressant directement à notre ambassadeur à Constantinople, Sir James Porter, afin qu'il nous fît obtenir de nouvelles recommandations, et une protection plus efficace. »

On vient de lire la relation donnée par M. Stuart : les lettres de M. Revett y ajoutent quelques nouveaux détails. Elles nous apprennent qu'une querelle très-sérieuse s'éleva entre nos deux artistes et le Signor Logotheti, consul d'Angleterre, relativement à une somme de deux cents séquins de Venise, que celui-ci chercha à tirer de ses deux hôtes, en employant les formes les plus contraires à la politesse. Sur l'assurance donnée par eux qu'ils ne possédaient point cette somme, il insista pour qu'ils se la procurassent par une traite sur le consul de France; ce qu'ils refusèrent de faire, en lui offrant une partie de l'argent qu'il ne voulut point accepter. Ils demandèrent alors leur compte, et il le leur donna, les portant ses débiteurs pour une somme de 70 à 80 piastres, dont il exigea le paiement immédiat avec tant d'insolence, que M. Stuart, dans un accès de colère, lui porta un coup qui le renversa. A la suite de cette scène, l'archevêque ayant pris le parti de Logotheti, M. Stuart jugea convenable de laisser M. Revett à Athènes, et d'aller à Constantinople pour y expliquer lui-même son affaire, tandis que Logotheti s'y rendait aussi de son côté dans la même intention. La dernière lettre écrite d'Athènes par M. Revett porte la date du 23 décembre, et est adressée à M. Stuart, à Constantinople, où M. Revett pensait qu'il devait être alors. Continuons le journal de Stuart :

« Il arriva que le principal Aga d'Athènes, Hadgi Ali, et son frère, Hadgi Achmet Aga, devaient se rendre à la cour du Grand-Seigneur, avec une suite nombreuse, dans l'intention de solliciter pour eux-mêmes le gouvernement d'Athènes. Ils me permirent de les accompagner pendant ce voyage, et je profitai d'une occasion qui me promettait sûreté et célérité : je me mis donc sous leur conduite.

« Je partis d'Athènes le 20 septembre 1753; M. Revett y resta pour essayer, pendant mon absence, de conserver quelque activité à nos travaux. Nous passâmes par Kacha, village situé au fond d'une plaine qui s'étend entre les branches du mont Parnès. Je ne pus découvrir, soit dans le village même, soit dans les environs, aucune autre trace d'antiquités qu'un canal artificiel, appelé Gianouri, qui, du pied de la montagne, conduit l'eau à la partie de la plaine d'Athènes la plus voisine. Le lendemain matin, nous quittâmes Kacha, et nous commençâmes immédiatement à monter le Parnès. Au bout de deux heures, nous passâmes près de Phylio Castro, le Phylé des anciens. Ce château est situé sur un énorme rocher qui s'élève du fond d'une espèce de vallée, et qui, de tous côtés, est assez

escarpé pour rendre l'accès de la forteresse très-difficile. C'était sans contredit un lieu très-fort dans les temps anciens; mais il ne serait pas tenable aujourd'hui, parce qu'il est commandé par les collines qui l'environnent. Nous arrivâmes à Thèbes dans la soirée, et le 22, deux heures avant le jour, nous partîmes pour Livadie, où nous nous arrêtâmes deux heures. Continuant notre route par Turcochori, qui est peut-être l'ancienne Elatée, nous traversâmes une gorge étroite entre deux montagnes, dans laquelle se trouve un corps-de-garde, et après avoir passé par un autre village, nous arrivâmes à Mola. Le petit ruisseau que l'on trouve près de Mola, coule d'abord dans la gorge qui précède. Le lendemain matin, nous partîmes pour Zeitouni. Il y a, près des Thermopyles, un tumulus, sur lequel s'élèvent plusieurs colonnes (1) que je n'eus pas le temps d'examiner.

« Nous quittâmes Larisse le 26, deux heures avant le jour, et à mesure que nous avancions, nous aperçûmes l'Olympe, dont le sommet, couvert de neige, dépassait les montagnes environnantes. Nous déjeunâmes dans une habitation solitaire, appelée Baba. En entrant à Larisse, nous avions traversé à gué une rivière assez large, que nous ne revîmes plus qu'à l'entrée de la vallée de Tempé, où elle paraît être à peu près aussi large, mais un peu plus rapide que l'Arno, à Florence : c'est le célèbre Pénée. Il ne conserve cependant ni la même largeur ni la même rapidité dans tout son cours à travers la vallée; car son lit s'élargit quelquefois, et alors il coule plus paisiblement : partout il se rapproche plus de l'Ossa que de l'Olympe. Les rochers qui bordent la vallée, des deux côtés, s'élèvent à peu près perpendiculairement jusqu'à une grande hauteur, et sont percés par de nombreuses cavernes. Les sommets de ces véritables précipices sont ornés d'une belle frange d'arbres touffus. La plus grande largeur du vallon n'atteint pas un quart de mille, et généralement elle est de beaucoup moins que la moitié de cet espace. Entre la rivière et le pied de l'Olympe, on voit plusieurs massifs de grands arbres que je pris de loin pour des chênes (2); partout le sol est couvert d'arbrisseaux, sous lesquels s'étend un épais tapis de verdure, formé par des plantes herbacées de toute espèce. Quelque belle que soit cette vallée, elle nous parut entièrement déserte. Depuis la maison dans laquelle nous avions déjeuné, nous n'y vîmes pas une seule habitation, nous n'y rencontrâmes pas une créature vivante.

« Lorsque nous fûmes arrivés à l'extrémité de la vallée, et que notre vue ne se trouva plus resserrée entre la double chaîne de montagnes, le spectacle le plus enchanteur que l'on puisse imaginer vint frapper nos regards. Devant nous s'étendait une belle plaine, à travers laquelle le fleuve, désormais moins resserré et moins rapide, multipliait ses détours. A une petite distance, on découvrait un pont. Des habitations, entremêlées de bouquets d'arbres, couvraient la plaine et en variaient les aspects; au-delà, à la distance de quatre à cinq milles, nous apercevions le vaste golfe Thermaïque, et, sur la côte opposée, la presqu'île monta-

(1) C'est l'expression dont se sert Stuart. Ces colonnes sont sans doute des *Stelæ* ou Cippes de sépulture.

(2) On dit que ce sont des platanes d'Orient

gneuse de Cassandra; enfin, à une plus grande distance encore, les sommités du mont Athos terminaient ce magnifique tableau. Le 27, nous traversâmes un pays marécageux, et, laissant Salonique à peu de distance sur notre droite, nous poussâmes jusqu'à un village appelé Langathia, qui est à environ douze milles plus loin. Ici une circonstance désagréable me força de quitter mes conducteurs (1),

(1) Il existe deux pièces écrites de la même main, et je crois que c'est celle de Stuart, qui contiennent quelques détails sur cet accident malencontreux. Mais malheureusement la première a été déchirée, et la partie qui manque est si considérable, qu'elle réduit à peu de chose l'usage que l'on peut faire de celle qui reste : quant à la seconde pièce, on a répandu dessus quelque chose qui a presque entièrement décoloré l'encre.

La première pièce est la copie d'une lettre écrite à Sir James Porter, et datée de Salonique, le 5 décembre 1754. Un passage y renvoie à la seconde pièce, qui paraît être une autre lettre, contenant un récit beaucoup plus détaillé de l'événement. J'ai entièrement tiré de ces deux écrits la narration qui suit, si l'on en excepte la dernière partie; celle-ci avait été racontée par Stuart lui-même à l'évêque de Dromore, et répétée par ce prélat à M. Caldwell qui la fit imprimer.

« Peu après notre départ d'Athènes, j'eus lieu d'être mécontent de la conduite des Turcs; mais à mesure que nous avançâmes, leur insolence augmenta au point de devenir intolérable. A Ortho, près de Salonique, j'obtins pour la première fois un cheval passable; ce qui me valut, ainsi qu'au valet d'écurie, les malédictions de l'Aga, qui menaça même celui-ci de lui donner des coups de fouet. J'offris modestement de changer mon cheval contre un autre, et ma proposition fut saisie par l'Aga avec une sorte de transport. Il n'en fallait pas davantage pour me déterminer à quitter à la première occasion la compagnie de mes Turcs. Étant arrivé le soir à Langathia, à douze ou quatorze milles de Salonique, je m'occupai de faire mon marché pour avoir un bon cheval. Là-dessus l'Aga se mit à injurier de nouveau le valet d'écurie du dernier relai, en disant aux Turcs que ce coquin avait monté un infidèle comme un musulman. Se retournant ensuite vers le maître du Khan, il le questionna sur ses plus mauvais chevaux, et lui en fit monter un que celui-ci désignait comme ayant un trot extrêmement dur. Il ne l'eut pas plutôt vu marcher, qu'il s'écria, en éclatant de rire, *tau maum*, « c'est bien cela. » Après cette seconde scène, je feignis d'avoir un violent mal de tête, accompagné de fièvre, et je demandai à ne pas partir avec eux. Là-dessus Achmet cria à son frère : « Le coquin nous a entendus »; et s'adressant ensuite à un Hadgi qui se trouvait également dans le Khan, il lui dit quelque chose qui me concernait, en répétant le mot *giaour*. Quel que fût son dessein, le Hadgi consentit à rester après lui pour l'exécuter. Cependant, d'après la demande que j'en fis, mes conducteurs laissèrent un Tchochadar, pour faire avec moi par mer le reste du chemin. Je voulais me procurer un logement dans une autre maison, mais je ne pus y réussir. On me conduisit dans une chambre intérieure, où je plaçai mon bagage près de moi, et me préparai à dormir. Sur ces entrefaites, le Tchochadar vint trouver le Hadgi, et eut avec lui une longue conversation, pendant laquelle ils buvaient fort librement. Mais comme le Tchochadar ne s'exprimait pas en turc avec la même facilité qu'en grec, il laissa échapper, dans cette dernière langue, et peut-être sans s'en apercevoir, ces mots que j'entendis : « Ce sont deux jeunes et vigoureux gail-« lards; il vaut mieux les laisser dormir d'abord. « J'irai les trouver, et je m'assurerai d'eux pour la « caïque et le passage à Salonique »; et en effet il partit. J'aurais dû observer d'abord que le maître du Khan était un homme d'un aspect vraiment effrayant, et que Hadgi Achmet avait eu avec lui et avec le Tchochadar une longue conférence en particulier. Je continuai à faire le malade, et pendant que je feignais de dormir, un janissaire entra : il fut bientôt rejoint par un enfant d'environ treize ans, qui, en parlant de moi, porta la main à son col, et fit un geste comme pour indiquer qu'on lui coupait la tête, et qu'on la jetait dans les cendres, derrière le feu. Là-dessus, le janissaire lui imposa silence, en lui disant que j'avais les yeux attachés sur lui; puis il me demanda si j'entendais le turc; je répondis que non, et il parut en être content. Toutes ces circonstances me firent prendre la résolution de m'échapper; mais je trouvai que cela n'était pas facile à exécuter. Feignant d'avoir besoin de sortir, j'appelai le Tchochadar pour m'accompagner, et je le conduisis, sous ce prétexte, aussi loin de la maison que je pus. Alors je lui fis part de mes justes appréhensions, et lui offris cent piastres pour venir avec moi jusqu'à

et, après diverses contrariétés, de revenir à Salonique, où M. Revett vint ensuite me rejoindre, et où nous fûmes tous deux accueillis avec la plus cordiale hospitalité par M. Paradise, notre consul. La peste étant venue à éclater peu de temps après, et de nouveaux obstacles contrariant chaque jour nos projets, nous jugeâmes qu'il était plus prudent de retourner dans notre patrie avec ce que nous possédions de dessins, que de risquer de perdre tous les résultats de notre entreprise, en cherchant encore à les accroître. En conséquence, après avoir dessiné quelques antiquités à Salonique, nous quittâmes cette ville, le 24 avril 1754, pour nous rendre à Smyrne, où nous devions trouver une occasion d'effectuer notre retour en Angleterre.

« Le premier endroit où nous relâchâmes fut Skopelo. On donne ordinairement à cette île dix-huit ou vingt milles de circuit; mais nos observations nous conduisent à penser qu'elle en a plus de trente. Elle produit annuellement 30,000 barriques de vin, de cinquante okes chaque; 600 okes de soie; des chèvres, des moutons, des oranges, des limons, des olives, des figues : tout cela est de bonne qualité, et en quantité suffisante pour la consommation de l'île. Le nombre de ses habitants est d'environ 4,000; il y a quinze couvents. Les antiquités y sont en très-petit nombre : point de monuments d'architecture, point de médailles; seulement quelques inscriptions, et encore pas une qui ait vraiment de l'importance. La plus remarquable fait connaître qu'il y avait dans l'île un temple dédié à Isis et à Sérapis. Nous vîmes cependant un sarcophage antique, qui sert aujourd'hui de réservoir ou plutôt d'auge (1). Au couvent de Saint-Georges, il y a quatre

Salonique. Je portai mon offre jusqu'à la somme de cinq cents séquins; mais je ne pus réussir à le gagner. « Vous me faites à présent de belles pro-« messes, me dit-il; mais lorsque vous me tien-« drez, vous me ferez pendre. »

« Sa résistance augmenta encore mes appréhensions, et je le quittai, sûr que la peur l'empêcherait de crier, parce que j'étais armé et qu'il ne l'était pas. Après m'être éloigné d'environ un demi-mille du village, je me cachai d'abord parmi des roseaux qui croissaient sur les bords d'une petite rivière; mais craignant d'avoir été vu, je quittai bientôt ces roseaux, et j'allai me coucher sous des buissons qui s'étendaient jusqu'à une assez grande distance. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que je fusse poursuivi par plus de dix groupes différents, portant des torches allumées. Ils suivirent mes traces pendant quelque temps, et allèrent me chercher dans les roseaux. Ne m'y trouvant pas, ils commencèrent à fouiller les buissons, mais ce fut encore sans succès : alors ils formèrent une sorte d'enceinte autour des buissons, en allumant des feux de fagots de distance en distance; de sorte qu'il m'était impossible de m'échapper de là sans être vu. Mais la Providence vint à mon secours : une heure avant la pointe du jour, il survint une forte pluie, qui éteignit les feux et força les Turcs de retourner au village. Lorsque je vis que tout était tranquille, je sortis de ma retraite, et je parvins assez promptement à gagner la route principale, ayant pris la précaution de me déguiser, en nouant ma ceinture autour de ma tête, et en quittant mon vêtement de dessus qui était de couleur écarlate. Au point du jour, je me trouvai sur un terrain élevé, ayant en vue précisément devant moi un bourg assez considérable. Je pris un chemin détourné, pour éviter de passer dans la rue principale, et je marchai encore pendant quelque temps sans être aperçu; mais rencontrant enfin un homme qui labourait, et jugeant qu'il ne pouvait manquer de me voir, lorsqu'il ferait retourner sa charrue, je m'avisai de contrefaire l'insensé, parce que les Turcs témoignent une sorte de respect pour cette infirmité. Mon artifice eut un plein succès, et bientôt après, ayant rencontré deux Épirotes, je me mis sous leur protection pour gagner Salonique. »

(1) On le trouvera gravé sur une des planches du chapitre VI de ce volume

cavités creusées dans le rocher, qui ont autrefois servi de lieux de sépultures. Le pays est très-montueux, mais fertile. Nous quittâmes Skopelo, le 29 avril, nous proposant de visiter Skiatho, où l'on nous avait dit que nous trouverions des ruines considérables; mais une flotte, chargée de grains, qui marchait sous l'escorte d'un vaisseau de guerre turc, nous prévint dans ce port. Nous attendîmes quatre ou cinq jours, dans l'espérance qu'elle se remettrait en mer; mais voyant que notre attente était vaine, nous continuâmes notre voyage, et le 5 mai nous abordâmes à Nègrepont.

« Cette île est si peu connue, que la description qu'on en donnerait pourrait avoir tout l'intérêt de la nouveauté, indépendamment de celui qui résulterait de la comparaison entre ce que les écrivains de l'antiquité nous en ont dit, et ce qu'elle paraît être maintenant.

« Le point le plus septentrional de l'île est Cleneum, aujourd'hui Hellenico, et le plus méridional est Carystus, aujourd'hui Karisto; le plus oriental est l'ancien Capharæum, aujourd'hui Capo Doro, et le plus occidental est Cenæum, aujourd'hui Lithada. De quelque côté qu'on arrive dans cette île, elle présente un aspect si inégal et si montueux, qu'elle semble ne promettre que des rochers stériles et des précipices inaccessibles; tandis qu'au contraire elle renferme les plaines et les vallées les plus fertiles qui se trouvent dans les îles de l'Archipel, et peut-être même dans tout autre endroit de la terre. Par exemple, dans la plaine de Lelantum, à l'est de Nègrepont, la capitale de l'île, il y a des puits de trente-six et de quarante brasses de profondeur, entièrement creusés dans une couche du sol le plus riche que l'on puisse imaginer. Une variété infinie de plantes couvre cette terre féconde d'un magnifique tapis de verdure, et déploie aux yeux de l'observateur la plus vigoureuse végétation. Les principaux produits de l'île sont le blé, l'huile, le vin, le tabac, qui, dans quelques endroits, est de la meilleure qualité, la soie, la cire, le miel, etc., sans parler des marbres et des métaux. »

« La longueur de l'île est, selon Pline, de 150 milles; sa plus grande largeur, de 40, et sa plus petite, de 20. »

« La première terre que nous reconnûmes, dans notre traversée de Skiatho à Nègrepont, fut le cap Hellenico, devant lequel sont situées deux îles nommées Pondico-Nisi, îles des Rats. Près du cap Hellenico est une ville qui porte le même nom, et qui est peut-être l'ancienne Dium. Au sud-est on voit un autre promontoire, nommé Plocovuno, et à l'est une petite île assez fertile, dans laquelle il y a une église. En face de l'entrée du golfe de Volo, est un promontoire bas, plat et fertile, sur lequel est situé Xerochori; et à six milles environ plus loin vers l'ouest, est Orco, l'Istiæa des Grecs, que M. Delisle place sur la côte est de l'Eubée, mais que nous avons trouvée dans la situation que j'indique, conservant encore son ancien nom. Nous y vîmes quelques restes d'inscriptions, trop mutilées pour qu'on puisse les expliquer, et plusieurs médailles, portant le nom de Hestiæa. Située dans une belle plaine, cette ville se trouve à moitié chemin, entre les deux promontoirçs Cleneum et Cenæum. En avançant vers ce dernier, on rencontre

un monastère en ruines, avant d'arriver à Lithada, située sur la montagne même qui forme le cap Cenæum. Devant celui-ci gisent trois ou quatre rochers, nommés aussi Lithada, et anciennement Lichades, dont un, escarpé et conique, porte le nom particulier de Strongylo; les autres sont bas, plats, et par cela même d'une approche dangereuse. Les bâtiments qui vont de Négrepont à Zeitouni, dans le golfe Lamiaque, font route entre Strongylo et la côte de la Locride.

« Au-delà de Cenæum, on trouve une baie profonde entre ce promontoire et les bains d'Hercule. Dans cette baie sont situées les petites villes de Ialtras et Lipsos, autrefois Aidipsos. Rubiais ou Orempos vient ensuite, puis Limno, puis un couvent, et enfin, sur le sommet d'une assez haute montagne, un autre couvent, qui occupe probablement le lieu où étaient autrefois le temple de Neptune et la ville de Aegæ.

« Plus loin se trouve Politica, située dans une belle plaine; mais le chemin qui conduit de Limno à Politica est entièrement montagneux, et souvent bordé de précipices. La plaine continue depuis Politica jusqu'à Nègrepont, et contient plusieurs villages. La ville de Nègrepont, son port, sa situation et ses environs méritent une description particulière.

« De Nègrepont, je fis une petite excursion dans la Béotie, pour voir une ruine antique, appelée la tour d'Alexandre, qui, d'après la description que l'on m'en avait faite, devait offrir un monument de quelque importance. Après avoir traversé la plaine de Micalesse, et dépassé l'île nommée Gadouronisi, en suivant la côte de Luchisi, nous trouvâmes les ruines d'une ville antique et d'un port, peut-être Anthedon. De là, tournant vers la gauche, nous arrivâmes à Scriponeri, et, après une marche à cheval d'une heure et demie, nous atteignîmes enfin la tour (1), au-delà de laquelle on voit une petite rivière, un moulin et un lac. Ce lac est entouré de collines dans toute sa circonférence, excepté du côté de l'est, par où s'échappe un courant d'eau qui se rend à la mer entre Luchisi et le port de Scriponeri. Le lac dont il est ici question, n'est ni celui de Thiva, ni celui de Topoglia; de sorte qu'il y a trois lacs en Béotie.

« Nous quittâmes Nègrepont le 12 de mai. Au-delà de cette ville, on trouve une péninsule, et plus loin encore la tour della Guardia, dans laquelle il y a toujours huit ou dix janissaires. Elle est à l'extrémité du dernier cap, formé par le Campus Lilantus, au sud duquel est un autre petit port, et une levée de terre, comme s'il y avait eu quelque forteresse dans cet endroit; mais on n'y trouve aucune trace de constructions.

« Plus loin est Palæo-Kastro ou Érétrie, séparée de Lilanthus et du territoire de Chalcis par une chaîne de montagnes assez rudes, et située en face d'Oropo. Elle avait un bon port, formé par des îles et par des jetées. La mer est dangereuse sur cette côte, à cause des rochers et des bas-fonds. De grands amas de débris de constructions en marbre existent dans les environs, et particulièrement sur une

(1) On n'a trouvé, dans les papiers de Stuart, aucune autre mention de cette tour.

éminence située à un mille du rivage, qui a été autrefois fortifiée. On retrouve encore plusieurs parties de l'enceinte; elle se composait de très-hautes murailles, et de tours carrées, placées à trente pieds de distance les unes des autres.

« Il y a dans cette plaine cinq ou six villages, dont un porte aujourd'hui le nom de Bathias : je ne saurais dire si c'était ou non l'Amarynthus des anciens. Dans le même lieu, il y avait autrefois une tour située sur une éminence du côté de la mer. A Palæo-Castro, on nous parla de plusieurs inscriptions curieuses; mais le Soubashi turc ne voulut pas permettre qu'on nous conduisît dans le lieu où elles se trouvaient, de peur que nous n'emportassions quelques trésors; de sorte que nous n'en vîmes qu'une qui était sans importance.

« Au-delà de Bathias, il y a un promontoire, puis un golfe profond, dans lequel on trouve un bon port, et un village nommé Aliveri.

« L'autre promontoire, qui forme le golfe, se nomme Prothinos. Il s'avance considérablement dans la mer, et se trouve presque en face de Rhamnus, sur la côte de l'Attique. Viennent ensuite Porto-Bufalo et Armiro Potamo. Ce dernier endroit est séparé du golfe de Stura par une chaîne de montagnes formant un long promontoire qui porte le nom de Agio-Georgi.

« Le golfe de Stura est large et profond; il a deux ou trois bons ports, et est abrité lui-même par plusieurs îles inhabitées.

« Le golfe, ou plutôt la baie voisine de Stura, est celle d'Emporium. Le promontoire qui les sépare, renferme des carrières de marbre, dans lesquelles on trouve encore dans leur entier plusieurs colonnes qui y ont été taillées. Il y en a qui ont trente pieds de longueur, et je ne conçois pas comment on les transportait sur le rivage. Ces carrières fournissent deux espèces de marbre; l'un ressemble au marbre macédonien ou Cipolin; l'autre est blanc comme le marbre de Paros. D'Emporio à Sturá, il y a par terre environ six milles. Pendant la route, on aperçoit directement devant soi le château de Stura, situé sur une haute montagne. Cette position est très-forte, et offre le plus beau spectacle : d'un côté, la vue s'étend jusqu'à Skyros, Cumi, Skopelo, Skiatho; de l'autre, elle embrasse Nègrepont, le mont Hélicon, et toute l'Attique. Entre Emporio et Stura, on rencontre plusieurs carrières.

« Nous dépassâmes ensuite le cap Marmarion et les îles Pétali, et nous jetâmes l'ancre dans une petite baie appelée Glico Rhemata; puis nous fîmes voile vers une île qui se trouve au-delà de Carysto, sous le cap Martelo.

« Carysto, aujourd'hui Castel Rosso, est située au pied du mont Ocha, qui a donné son nom au territoire d'Ochalia. Placée au fond d'une large baie, cette ville présente une assez belle apparence, et nous nous proposions de la visiter; mais les habitants, qui passent pour les Turcs les plus mutins de l'empire, étant alors presque en état de révolte contre le pacha, nous nous serions trouvés, au milieu de ce peuple inhospitalier, sans protection contre sa violence ou contre son avidité : nous passâmes donc outre, et nous nous engageâmes dans le canal qui sépare Nègrepont de l'île d'Andros. Il y règne souvent des vents violents et des

courants rapides. Notre traversée fut extrêmement fatigante, et nous mîmes trois jours à nous rendre de l'île située à la hauteur du cap Martelo, peut-être autrefois Myrtos ou Myrtillos, à Andros.

« Cette dernière île, dont Térence nous a rendu le nom familier, est aussi belle que fertile. Ses vallées, plantées d'arbres fruitiers, et abondamment arrosées, sont bordées de rochers escarpés que couronne une belle verdure, et à travers lesquels tombent en cascades de nombreux ruisseaux. Il y a sur la côte ouest de l'île, près du port de Gavrio, quelques ruines que nous visitâmes, mais parmi lesquelles nous ne trouvâmes rien d'assez bien conservé pour entrer dans notre ouvrage.

« Près de la ville actuelle d'Andro, il y a une vallée délicieuse dans laquelle nous vîmes deux figures de bas-relief d'un excellent style, que je copiai. L'une représente, à ce qu'il paraît, un prêtre d'Isis, tenant un sistre dans sa main; tout ce qu'on peut savoir de l'autre, c'est qu'elle représente un certain Dorotheus, comme l'apprend le nom gravé des deux côtés de la tête. »

L'état de faiblesse où se trouvait M. Stuart, après avoir éprouvé plusieurs accès de fièvre, empêcha nos deux voyageurs de s'exposer à une chaleur d'été dans l'île déserte de Délos, pour y compléter leurs précédentes observations. Cette circonstance, jointe aux nouvelles qu'ils recevaient de la peste qui régnait alors à Smyrne, les retint six semaines à Andros. Enfin ils s'embarquèrent à Smyrne, le 6 septembre 1754, à bord de la Vestale; et après une traversée de dix-neuf jours, ils atteignirent Marseille, où ils restèrent en quarantaine jusqu'au 27 octobre. Ce ne fut qu'au commencement de 1755 qu'ils arrivèrent en Angleterre, ayant employé près de cinq ans dans leur dispendieuse et fatigante expédition de Rome à Athènes, et d'Athènes à Londres.

Le journal que l'on vient d'offrir au public, d'accord avec la correspondance de M. Revett, réfute complètement un article inséré dans le *Gentleman's Magazine;* lequel portait que M. Stuart avait quitté Athènes pour prendre du service comme volontaire dans l'armée de la reine de Hongrie, et qu'il était ensuite revenu dans cette ville pour y compléter son ouvrage. D'un autre côté, ses livres d'esquisses ne contiennent rien qui justifie le moins du monde l'opinion qu'il ait étudié la fortification pendant le cours de son voyage, quoique les sujets sur lesquels il s'y est exercé soient de la plus grande variété. Il paraît qu'il s'occupait alors de la géographie avec une sorte de prédilection; car on trouve, parmi ses esquisses, un grand nombre de relèvements de côtes, sous la forme de plans et sous celle de vues.

On a observé que MM. Stuart et Revett publièrent à Rome, en 1748 ou 1749, le premier prospectus de leur entreprise. Cette annonce fut renouvelée à Londres au commencement de 1751. D'après la copie d'une lettre qui ne porte ni suscription, ni date de lieu ou de temps, mais qui certainement fut écrite de Nègrepont en mai 1754, et qui probablement fut adressée à Sir James Porter, il paraîtrait que l'intention des deux artistes était alors de publier seulement, dans un premier volume, la Lanterne de Démosthènes et la Tour des Vents, et de retourner en-

suite à Athènes, pour compléter leurs travaux de mesures et de dessins avant toute publication ultérieure. Nous trouvons cependant un nouveau prospectus daté du 1^er^ janvier 1755, et c'est celui dont il est fait mention dans la préface du premier volume; mais ce volume ne parut qu'en 1762.

Parmi les papiers de Stuart, s'est trouvée la note suivante sur la Béotie : comme elle a paru pouvoir aider dans leurs recherches les voyageurs futurs, on a jugé convenable de la publier.

« La Béotie confine, vers le sud, au pays habité par les Locriens Épicnémidiens. C'est une grande province, qui doit son nom à Bœotus, fils de Itonus et de Ménalippe.

« Les rivières les plus remarquables de la Béotie sont : le Boagrius, vulgairement appelé le Gavrios, qui prend sa source dans les montagnes de la Phocide, près de la ville que l'on nommait autrefois Lilæa, et qui, après avoir reçu dans son cours plusieurs autres rivières, parmi lesquelles est le Céphissus, se rend enfin dans le lac Copaïs, que l'on appelle aujourd'hui le lac de Topoglia; le Melas, nommé vulgairement le Mauropotamo, le fleuve noir, qui prend sa source au pied de l'Acropole d'Orchomène, maintenant Skripou, et quelquefois Skriponero, et va se jeter dans le lac de Topoglia : c'est la seule rivière de la Grèce dont les eaux augmentent pendant l'été, ainsi que le dit Plutarque dans la vie de Sylla. Le même lac reçoit encore plusieurs autres rivières, telles que le Permesse, l'Olmeius, etc., qui s'y rendent des montagnes environnantes, et surtout des diverses branches de l'Hélicon. Les eaux qu'elles apportent dans le lac, après en être sorties par des issues souterraines, *Katabathra*, reparaissent non loin de Larimne et de Skriponeri, et vont se décharger dans le golfe de l'Eubée. Après les rivières qui affluent dans le lac Copaïs, viennent l'Ismenus, qui tombe dans l'Euripe entre Aulis et Salganée; l'Asopus, qui sépare la Béotie de l'Attique, sur laquelle est bâti le pont du Métropolitain, et qui se jette dans la mer près de Delphinium; enfin l'Ypsarnas et quelques autres, etc., etc.

« Au nombre des montagnes de la Béotie, est l'Hélicon, que l'on nomme aujourd'hui Licona et Palaiabouna.

« Le Cythéron porte le nom moderne d'Elatea. Sur cette montagne est la grotte des Nymphes, nommée Sphragidion, d'où l'on compte environ deux milles jusqu'au sommet. C'est là qu'était l'autel fameux, etc. Tilphusium, Libethrium, Laphystium, Ptoos, etc., sont aussi des collines du même pays.

« Les villes maritimes de la Béotie sont en partie situées sur le golfe de Crissa, au-delà de Bulis, qui appartenait aux Phocéens. Nous trouvons d'abord Creusa,

qui devait son nom à Creusa, femme de Xuthus et fille de Créon, roi de Corinthe. Elle était située à vingt stades de Thespies, dont elle formait le port : c'est maintenant Serandi. Thisbé s'appelle Gianici. Alycei et Cripeion sont entre Creusa et Syphon, et, suivant Strabon, à cent soixante stades de Lycion : on les appelle Ogygie et Hyantis. Siphai, aujourd'hui Livadostro, avait un port.

« Sur la mer Egée, le point le plus méridional de la côte de Béotie est Thébos. Entre l'embouchure de l'Asopus et le promontoire Chersonèse, il y avait autrefois une ville nommée Oropos; c'est maintenant un village situé à vingt milles de Chalcis, dix-huit de Tanagre, trente-six de Thèbes, et quarante-quatre d'Athènes. Non loin d'Oropos et du promontoire Chersonèse, était le lieu appelé Græa, où se trouvaient l'Iéron d'Amphiaraüs et le tombeau de Narcisse; il est aussi appelé par les géographes Sigilon, silencieux, parce que l'on avait soin, quand on passait dans cet endroit, de garder le silence (1) : peut-être est-ce aujourd'hui Sycaminum. Sur la côte du territoire de Tanagre était Delium, que l'on nomme maintenant Délis. Venait ensuite le port Tanagrien d'Aulis, aujourd'hui Kara-Baba. Entre Aulis et l'embouchure de l'Ismène était une ville nommée Salganée, aujourd'hui Luchisi, d'où un très-court trajet conduit dans l'Eubée. Elle est située sur le bord de la mer, au bas du mont Menapius. Près de là se trouve, également du côté de la mer, l'endroit appelé le Saut de Glaucus.

« Acraiphium était une forteresse bâtie sur la colline nommée Ptoos. La route est généralement droite et unie. Après avoir dépassé le mont Ptoos, on rencontre Larimne, aujourd'hui Larné, dont les fondations se voient encore. Il y a un port creusé sur le bord de la mer. Près des murs, on trouve une fontaine d'une eau assez désagréable au goût, que l'on vient prendre, dans les mois de mai et d'août, comme remède pour certaines maladies : elle est émétique et purgative.

« Enfin vient Halæ, ville située sur le bord de la mer, autrefois le meilleur port de la Béotie, qu'elle séparait de la Locride; c'est maintenant Saint-Jean-le-Théologue, placé au-dessous d'un bourg qui porte le nom de Malesiné.

« Quant aux villes de l'intérieur de la Béotie, voici les principales :

« Au-delà de Panope, appartenant aux Phocéens, était Chéronée, maintenant Kapourna. On trouve dans ce village plusieurs inscriptions, dont une est placée au-dessus de la fontaine : quelques-unes portent le nom de Cheronia. – Orchomène, appelée aujourd'hui Skripou, autrefois Athènes de Béotie. C'est là que se célébraient les jeux nommés Charitousies, χαριτουσια; on y trouve aussi des inscriptions, dont quelques-unes sont fort curieuses. – Aspledon était une ville que ses habitants abandonnèrent, parce qu'ils y manquaient d'eau. — Lebadia est aujourd'hui Livadie; Coronée est Kamari; il y a quelques inscriptions dans l'église de l'archange Saint Michel. Cette dernière ville était à cinquante stades du mont Lebethrion, et à vingt d'Alalcomenæ, aujourd'hui Emenai, un peu au-dessus de Megamola : devant ses murs coulait le Triton.

(1) Επειδὴ σιγῶσι παρίοντες. STRAB., l. IX.

« Thespiæ, maintenant Eremo-Kastro : on y trouve une inscription portant le nom de Thespiæ. — Haliartos, aujourd'hui Palaiopanagia et Tridouni, près de laquelle coulait la fontaine Tilphousa. Le mont Tilphosion est à cinquante stades, ou à six milles et un quart d'Haliartos. Dans le territoire d'Haliartos coule la rivière Lophis, qui se jette dans la Carrabari. Thisbé, aujourd'hui Kakosia, est au pied de l'Hélicon.

« A cinq milles de Thespiæ est Ascrée. — Platée, qui s'appelle maintenant Kokla, est au pied du Cythéron, près de la route qui suit l'Asopus. — Eleutheræ est aujourd'hui Aigyptokastro.

« Skolon : les fondations du mur d'enceinte existent encore, et la colline sur laquelle la ville était située se nomme Skolos. Eteonos était près de Skolon.

« Thèbes, la capitale de la Béotie, aujourd'hui Thiva, est située sur les bords de l'Ismène ou du Ladon. A dix stades de Thèbes sont les ruines de Potniæ. Sur la route qui conduit de Thèbes à Nègrepont est un village nommé Teumessus, et à gauche de ce village, on trouve, sept stades plus loin, les ruines de Glissantos, ville ancienne. Au-dessus de Glissantos est le mont Hypatos et le ruisseau nommé Thermodon.

« Plus loin que Teumessus sont les ruines d'une ville nommée Harma, après laquelle venait Mycalesse, et enfin Aulis.

« Tanagre, qui a porté aussi les noms de Pæmandria et de Græa, et qui porte aujourd'hui celui de Grimata, est éloignée de Platée d'environ deux cents milles, de cent trente d'Oropos, selon Pausanias, et de cent cinquante de Thèbes. Près de Tanagre est le mont Cericion, sur lequel naquit Mercure. »

NOTICES

SUR

JACQUES STUART

ET SUR

NICOLAS REVETT.

Dans la persuasion que la partie éclairée du public recevrait avec plaisir la communication de détails biographiques authentiques sur les auteurs des *Antiquités d'Athènes*, on s'est empressé de réunir, dans les notices suivantes, les documents fournis par les familles de ces deux artistes.

Jacques Stuart naquit à Londres, en 1713, dans Creed-Lane, Ludgate-Street, d'une famille originaire du nord de l'Angleterre. Il était encore fort jeune, lorsqu'il perdit son père, qui était marin, et qui laissa dans la détresse une veuve et plusieurs enfants. Jacques était l'aîné : son travail et ses talents soutinrent d'abord et ensuite établirent successivement les autres membres de la famille.

Si l'on considère qu'il s'est écoulé plus d'un siècle depuis la naissance de Stuart; que les compagnons de sa jeunesse sont tous descendus dans la tombe, et qu'il ne reste plus qu'un bien petit nombre de ses contemporains; que sa veuve, qui était beaucoup plus jeune que lui, est morte depuis dix-huit ans, et qu'enfin ceux de sa famille qui existent encore étaient des enfants à l'époque de sa mort; on ne sera pas surpris qu'il ne soit plus possible aujourd'hui de recueillir des renseignements bien positifs sur les évènements de ses jeunes années. Ils nous auraient probablement offert le spectacle toujours un peu triste, mais toujours si vivement intéressant, d'un jeune homme d'une ame forte, qui lutte avec courage contre les rigueurs de la fortune, et s'efforce d'acquérir des connaissances variées et solides, en même temps qu'il remplit la tâche de pourvoir par son travail journalier aux besoins d'une famille nombreuse.

D'après la situation dans laquelle se trouvait cette famille, il est probable que Stuart ne reçut qu'une éducation commune. Un anonyme a dit, dans le Gentleman's Magazine, que, « dans sa première jeunesse, il avait été employé par Goupy « du Strant à dessiner et à peindre des éventails; et que ce fut ainsi que ses talents « précoces le mirent promptement en état de soutenir sa mère et sa famille ». Cela est probablement exact. L'auteur de la présente notice a eu sous les yeux tous les dessins originaux des vues faites par Stuart pendant son voyage en Grèce, etc. Ces vues répondent parfaitement à l'idée que Stuart lui-même en donne dans la préface du premier volume des Antiquités d'Athènes, lorsqu'il assure avoir pris un soin tout particulier pour qu'elles offrissent la représentation la plus fidèle des monuments et des sites, et s'être interdit de les embellir par la recherche des effets pittoresques. Mais on peut remarquer qu'elles sont exécutées à la gouache, et que ce procédé, le plus rebelle de tous pour de pareils ouvrages, est précisément celui dont on s'était généralement servi pour peindre les éventails, et qu'avaient employé avec succès, dans des genres plus relevés, Marco Ricci, March, etc., et surtout Goupy. Ce dernier artiste pratiquait en même temps la gravure avec un talent très-remarquable, comme le prouvent ses estampes des peintures exécutées à Castel-Gandolfo par Le Bolognese, et surtout celle de la mort de Pyrame et de Thisbé, d'après Le Poussin. Il n'était pas moins renommé pour ses copies ou ses imitations de Salvator Rosa, également peintes à la gouache; et la copie de Pyrame et Thisbé, qu'il fit de la même grandeur que la gravure, est peut-être le plus parfait modèle de ce genre de peinture qui existe. Si un artiste aussi habile était obligé de vendre des éventails pour se tirer d'affaire, et s'il employait le jeune Stuart à en peindre, il n'y a pas lieu de douter qu'il ne lui ait en même temps donné des leçons de son art; de sorte que si on admet que Stuart fut employé par Goupy, on doit nécessairement le regarder comme l'élève de cet artiste.

Telle fut la situation dans laquelle Stuart se trouva jusque vers 1742 (1), époque à laquelle il se rendit en Italie pour y continuer l'étude de la peinture. Lui-même a établi ce fait de la manière la plus authentique dans la préface du premier volume des Antiquités d'Athènes, où il s'exprime ainsi : « Nous étions à Rome « depuis six ou sept ans, livrés tous deux à l'étude de la peinture : ce fut là que, « vers la fin de 1748, je fis connaître pour la première fois, dans un court pro- « spectus...., etc. pag. 7. » Depuis cette dernière époque jusqu'à celle de son retour en Angleterre, Stuart se consacra tout entier à l'exécution de l'entreprise dans laquelle il s'était engagé.

Dans des notes remises à l'éditeur de ce volume par la famille de M. Revett, il est dit : « Que le projet de visiter et de dessiner les antiquités d'Athènes, fut origi- « nairement conçu par M. Revett et par M. Gavin Hamilton, le peintre; et que la

(1) J. Hawkins, de Bignor Park, dans le Sussex, possède un portrait de Stuart, dessiné au crayon par lui-même. Il porte l'inscription suivante : N° 121, S. *Quatrième prix, trois guinées.* La tête est celle d'un enfant de treize à quatorze ans.

« réputation de Stuart, et la confiance que leur inspiraient ses talents, ses connais-
« sances et son caractère, les portèrent à l'inviter de se joindre à eux dans une
« entreprise qui promettait à leurs jeunes imaginations du plaisir, de la gloire et
« de gros bénéfices. »

Le tour d'esprit spéculatif qui caractérisait Hamilton, et qu'il n'a cessé de montrer dans tout le cours de sa vie, rend très-probable qu'il fut l'auteur du projet : quoi qu'il en soit, Revett et lui firent preuve de jugement en invitant Stuart à se joindre à eux. Il est maintenant impossible de savoir comment il arriva que Hamilton renonça pour sa part à l'exécution de l'entreprise; mais jamais, jusqu'à ce moment, on n'avait parlé de lui, comme y ayant pris la plus légère part.

On ne peut aujourd'hui découvrir quelle branche de l'art Stuart cultiva, comme moyen de subsistance, pendant les six ou sept ans de séjour en Italie qui précédèrent le voyage de Grèce; mais il est certain que ce fut pendant cette époque qu'il acquit les connaissances littéraires qu'il a déployées depuis dans son ouvrage, et qu'en même temps il se livra aux études scientifiques qui lui ont permis dans la suite de s'engager dans la pratique de l'architecture.

M. Stuart ayant rapporté lui-même, tant dans la préface de son premier volume que dans le journal que l'on a inséré dans celui-ci, toutes les circonstances dignes de quelque intérêt qu'offre l'exécution de son entreprise, nous passerons immédiatement à l'époque du retour des deux auteurs en Angleterre, au commencement de l'année 1755.

Avant son départ de Rome, et pendant son séjour à Athènes, Stuart avait reçu d'abondants secours pécuniaires du comte de Malton, depuis marquis de Rockingham, de lord Charlemont, de M. Dawkins, etc., qui, ainsi que beaucoup d'autres personnes de distinction, s'étaient montrés les zélés promoteurs de l'entreprise annoncée dans son prospectus; mais il ne paraît pas que comme architecte, il ait fixé l'attention du public, et trouvé des protecteurs disposés à employer ses talents, avant la publication de son premier volume, qui n'eut lieu qu'en 1762. Le style de l'ouvrage et la manière dont il était exécuté, furent généralement goûtés, et l'on désira vivement voir la fin de cette grande entreprise. Un concours singulier de circonstances, dont il serait aujourd'hui aussi difficile que superflu de retracer les détails, n'a pas permis que ce désir fût satisfait avant le moment actuel.

Avec le premier volume des Antiquités d'Athènes, il sembla que l'Art grec apparaissait subitement et dans tout son éclat aux yeux du public. Stuart reçut le surnom d'*Athénien* par excellence, fut élu membre de la Société Royale et de la Société des Antiquaires, et devint ensuite membre de la Société des Dilettanti. En qualité d'architecte, il obtint la confiance de plusieurs grandes familles, et se vit chargé d'autant de travaux qu'il pouvait en diriger; comme dessinateur, il ne fut pas moins employé, non-seulement pour ce qui concernait directement l'architecture, mais encore pour toutes les autres parties de l'Art qui demandaient un caractère spécial d'élégance. Parmi les travaux de cette dernière espèce, on ne

citera ici que les dessins des médailles qui furent frappées pour célébrer la victoire de lord Clive à Plassey, la prise de la Guadeloupe, la bataille de Minden; et celui de la médaille que distribue la Société d'Encouragement des Arts et Manufactures. L'Art grec, dans toute sa pureté, semble revivre dans ces ingénieux ouvrages, et probablement il en existe encore beaucoup d'autres semblables dont nous n'avons pas connaissance. Si M. Stuart se fût proposé de faire une grande fortune, il n'aurait eu, pour atteindre ce but, qu'à saisir les occasions qui se présentaient en foule : il avait introduit en Angleterre la connaissance d'un style, qui, quoique l'un des plus anciens qui aient existé, était nouveau pour ce pays; et tous les hommes qui se piquaient de quelque goût, l'admiraient et désiraient en multiplier les exemples. Mais ayant acquis par d'autres moyens une fortune qu'il jugea suffisante, notre artiste ne tarda pas à quitter la pratique de sa profession, pour jouir de la société de ses amis et des plaisirs de la vie de famille, de la manière qui convenait le mieux à ses goûts et à ses habitudes.

Lord Anson, qui avait de bonne heure servi de patron à Stuart, lui fit avoir la place d'inspecteur de l'hôpital de Greenwich; et cette espèce de sinécure, dont le revenu était considérable, joint au capital qu'il s'était déja formé, le plaça dans un état d'indépendance qui ne lui laissa plus rien à désirer.

Un des plus illustres amis et un des plus constants protecteurs de Stuart, le marquis de Rockingham, était membre d'une société, composée en grande partie de personnes du rang le plus distingué, qui s'assemblait une fois par semaine dans la maison de notre artiste, dans Leicester-Square. Le but avoué de cette société était d'examiner et de discuter des sujets de littérature et d'antiquités grecques; mais comme ses principaux membres se trouvaient politiquement liés avec le marquis de Rockingham, on prétendit que c'était dans les réunions de Leicester-Square que l'on discutait et que l'on arrêtait les opérations du parti. Lady Charlotte Wentworth, sœur du marquis, conserva jusqu'à sa mort, à la famille de Stuart, l'amitié que, comme son frère, elle avait eue pour lui. Stuart avait également contracté une étroite liaison avec notre célèbre et infortuné voyageur J. Cook, et cette liaison existe encore entre ce qui reste des deux familles. Feu Sir Philippe Stephens, d'abord secrétaire, puis un des lords de l'Amirauté, était aussi ami intime de Stuart, et comme lui, devait les commencements de sa fortune à la protection de lord Anson : il est probable que ce fut cette circonstance qui les rapprocha, et l'attachement qu'ils conçurent l'un pour l'autre ne finit qu'avec eux. M. Stuart fut encore chaudement protégé, depuis l'époque de son retour en Angleterre, par le feu comte Spencer et par le premier lord Cambden : enfin, il comptait parmi ses nombreux amis feu M. Daniel Wray, de Richmond. La veuve de M. Wray a continué cette amitié à la seule fille de Stuart qui existe encore, et lui en a donné les preuves les plus touchantes jusqu'à sa mort.

L'attente qu'avait excitée le premier volume des Antiquités d'Athènes, fit que les souscripteurs se montrèrent beaucoup plus impatients de posséder la suite de l'ouvrage, que Stuart ne parut empressé de les satisfaire. Quoique la lenteur avec

laquelle il poursuivit désormais cette tâche importante, doive exciter vivement les regrets de l'artiste et de l'homme de goût, cependant elle n'est peut-être pas sans excuse de sa part. Dès ses plus jeunes années, Stuart avait été forcé de se livrer à un travail pénible pour pourvoir à ses besoins journaliers : presque dans le même temps il avait acquis ces connaissances variées et étendues qui, appliquées avec toute l'énergie de son caractère à l'exécution d'une entreprise ardue, mais heureuse, fixèrent enfin sur lui les regards du public, et lui procurèrent ces amis puissants qui pourvurent avec zèle à l'établissement de sa fortune. Parvenu à une grande aisance, lorsqu'il avait déja cinquante ans, il pouvait raisonnablement penser qu'il avait acquis le droit de jouir pleinement de l'heureuse indépendance qui avait toujours été le but de ses travaux. N'ayant donc contracté avec le public aucune espèce d'engagement positif pour la continuation et l'achèvement des Antiquités d'Athènes, il n'y vit désormais qu'un travail de son choix, propre à remplir utilement ses heures de loisir; et c'est ainsi que par la suite il semble s'en être occupé.

Un pareil plan de conduite devait lui convenir beaucoup mieux qu'à son compagnon de voyage M. Revett, qui avait été moins heureux dans sa carrière. Il s'éleva entre eux quelques différents relativement à la continuation de l'ouvrage; mais Stuart y mit fin, en achetant de M. Revett sa part dans la commune propriété, ainsi que tous les matériaux qui s'y rapportaient. Depuis cette époque, il conduisit le travail comme il le voulut, paraissant diriger en même temps son attention sur les diverses parties de l'ouvrage, et par conséquent les avançant toutes, sans en terminer aucune. Aussi, quoiqu'il ait vécu vingt-six ans après la publication du premier volume, le second n'était pas encore entièrement terminé à l'époque de sa mort; le troisième était assez avancé; et quant au quatrième, que le public a maintenant sous les yeux, la préface du nouvel éditeur a fait suffisamment connaître dans quel état se trouvaient les matériaux qui le composent.

M. Stuart a été marié deux fois. Il n'avait eu de sa première femme qu'un fils qui mourut en bas âge : il eut de la seconde cinq enfants, dont un mourut peu de temps avant lui. Sa fille aînée est morte quelques années après lui; la cadette vit encore. Son fils aîné servait dans la marine, et mourut en 1800; son fils cadet a suivi la même carrière, et a obtenu le grade de lieutenant.

M. Stuart mourut le 2 février 1788, à l'âge de 75 ans, et fut enterré dans l'église de Saint-Martin-des-Champs. Après avoir parlé avec un certain détail des évènements de sa vie, il convient peut-être d'ajouter quelque chose sur ce qui le caractérise comme artiste; car c'est seulement sous ce rapport que la postérité s'occupera de lui.

S'il est vrai que le rang que l'estime publique décerne à l'artiste soit toujours proportionné à l'importance et à l'utilité de ses ouvrages, la mémoire de Stuart obtiendra les hommages de ses compatriotes aussi long-temps que le goût du vrai beau en architecture subsistera parmi eux.

Nous remarquerons comme une particularité qui caractérise en quelque sorte

la Grande-Bretagne, que tout ce qu'elle a produit de remarquable dans les manufactures et le commerce, dans les arts et dans les sciences, est dû aux efforts individuels de citoyens dont l'activité était, il est vrai, stimulée par des vues d'intérêt privé, mais dont les succès ont tourné à la gloire et à l'utilité de leur pays. Presque toujours dans l'obscurité, et souvent dans la détresse, ils travaillent péniblement à préparer l'exécution de projets qui, s'ils peuvent venir à maturité, se trouvent être d'une haute importance. Beaucoup d'entre eux, sans aucun doute, meurent inconnus, succombant sous les difficultés de leurs entreprises. Mais quelques-uns ont été plus heureux; ils ont rencontré des hommes qui joignaient à la même trempe d'esprit un caractère généreux, et qui les ont mis en état d'étendre et de réaliser leurs idées. Les résultats que ce concours a produits ont enfin fixé l'attention du public, qui les a approuvés et récompensés, tandis que dans plusieurs cas le gouvernement, s'apercevant aussi de leur importance, s'est plu à leur accorder son appui et ses encouragements. C'est ainsi que toutes les branches des arts libéraux se sont successivement élevées au point où elles se trouvent aujourd'hui dans notre patrie.

Le règne de Charles I^er^ paraissait devoir être très-favorable aux progrès des Beaux-Arts. Ce prince les aimait et les encourageait; et si les troubles et les malheurs publics n'avaient pas éteint en grande partie le goût qui se manifestait pour eux, peut-être aujourd'hui daterions-nous de cette époque leur amélioration. Charles II s'intéressait aussi aux Arts; mais il les dégrada, en ne leur demandant que de concourir aux vains plaisirs d'une cour corrompue. Sous les deux ou trois règnes qui suivirent, cette dégradation augmenta toujours plus rapidement; et enfin les choses en vinrent au point, que la peinture ne fut plus qu'une véritable manufacture de visages et d'étoffes; que la sculpture n'eut d'autre emploi que d'installer ceux qui prenaient domicile dans l'abbaye de Westminster; et qu'enfin l'architecture fut à peu près bornée, ainsi que Fielding s'exprime, en désignant quelques-unes des villes manufacturières du Wiltshire, « à empiler d'énormes « amas de briques et de mortier, comme pour montrer que, dans le même lieu, « on avait précédemment empilé d'énormes amas de numéraire. »

Au commencement du dernier siècle, Hogarth, dans un quartier obscur de la capitale, gagnait péniblement sa vie à graver des chiffres et des armes sur de la vaisselle, tandis que, lentement développé par la méditation, son génie devenait enfin capable d'enfanter les productions admirables qui transmettront son nom à la postérité la plus reculée. Plus tard que lui, et cependant à une époque qui nous permet de les regarder comme ses contemporains, Gainsborough et Woollet, sans sortir jamais de l'Angleterre, produisirent des ouvrages qui portèrent tout d'un coup l'Art anglais, dans les genres qu'ils cultivaient, à ce haut degré d'élévation où il s'est maintenu depuis. Dans le même temps, Wilson, Reynolds et Strange trouvèrent moyen de visiter l'Italie : ils y perfectionnèrent leurs talents par l'étude approfondie d'ouvrages qu'alors on ne trouvait nulle part ailleurs; et de retour dans leur patrie, ils ajoutèrent en même temps à leur propre réputation

et à celle du pays qui les avait vus naître. Tous ces artistes, et plusieurs autres encore qui, quoique dans un rang moins élevé, ont mérité par leurs efforts d'obtenir des encouragements, parvinrent enfin à fixer sur eux l'attention du public, et celle du souverain actuel de l'Angleterre, dont la féconde protection a si efficacement contribué aux progrès des Arts.

Le sort de l'architecture a été, sous beaucoup de rapports, le même que celui des autres arts du dessin. Tandis que Hogarth vivait dans un quartier obscur de Londres, et s'y livrait à la plus pénible industrie, Stuart, dans un autre quartier non moins obscur, soutenait une nombreuse famille, en ornant de ses productions le plus frivole des meubles d'une femme, et se consolait sans doute avec l'espoir que sa persévérance le ferait enfin parvenir à une situation plus convenable à ses talents : c'est en effet ce qui arriva.

Autant qu'on peut le conjecturer, son dessein primitif avait été de s'appliquer exclusivement à l'art de la peinture : mais quelle branche de cet art pratiqua-t-il, après son arrivée en Italie, afin d'y trouver des moyens de subsistance, c'est ce qu'il est impossible de découvrir aujourd'hui. Il paraît bien que ce ne fut que depuis son établissement à Rome, qu'il forma le projet d'acquérir une parfaite connaissance de l'Art grec, dans l'acception la plus étendue de ce terme, et d'y joindre celle de la littérature grecque, en tant qu'elle se lie à l'histoire de l'Art; mais il est certain que long-temps avant d'entreprendre le voyage d'Athènes, il jouissait déja de la réputation d'être fort habile dans cette partie. On doit présumer que dès-lors il s'était également familiarisé avec la pratique de l'architecture : sans cela, on ne saurait comprendre comment il aurait été capable, dans la suite, d'exercer une profession qui exige beaucoup de connaissances entièrement étrangères à l'éducation du peintre. Si Stuart alla en Italie pour se mettre en état de parcourir avec distinction la carrière de l'architecture, il faut avouer que les circonstances étaient favorables à l'exécution de ce projet.

On peut dire que sir Christophe Wren est le dernier architecte éminent qui ait appartenu à la bonne et pure École ancienne. Sir John Vanburgh donna, il est vrai, à ses constructions un style original, et les juges éclairés les regardent encore aujourd'hui comme éminemment pittoresques : mais il fit en même temps des comédies qui furent classées parmi les meilleures de son temps. Les succès qu'il obtint au théâtre déplurent à une troupe de beaux esprits, à la tête desquels était Pope; et n'osant pas dire du mal de ses pièces, qu'ils savaient bien être bonnes, ils dirigèrent tous les traits de leur malveillance contre son architecture, qui cependant n'était pas absolument sans mérite.

Depuis Vanburgh jusqu'à l'époque où lord Burlington commença la regénération de l'Art, en y introduisant un meilleur style, l'architecture descendit à peu près aussi bas que la peinture sa sœur. L'exemple donné par cet homme, également distingué par ses talents et par son rang, produisit les plus heureux résultats; et tandis que nos jeunes gens, favorisés des dons de la fortune, entreprenaient tous ce voyage sur le continent, que l'on appelait alors *le grand tour*, les hommes

riches des seuls dons du génie jugèrent aussi convenable d'étendre le cercle habituel de leurs idées, en visitant les pays étrangers, et, à leur retour, fixèrent notre attention sur ces précieux restes de l'antiquité, qui jusque-là nous avaient été en quelque sorte inconnus. Parmi nos artistes, ceux qui suivaient la carrière de l'architecture, dirigèrent également leurs pas vers l'Italie, dans l'espérance de s'y perfectionner dans leur art; et selon qu'ils avaient plus ou moins profité des leçons puisées à cette nouvelle école, ils concoururent plus ou moins à introduire dans nos édifices un meilleur style et un goût plus pur. Mais jusque-là, l'architecture fondée sur l'imitation des monuments antiques de Rome, était regardée comme la plus parfaite. L'Art grec était totalement inconnu : ce fut le génie de Stuart qui le devina en quelque sorte, et qui appela sur lui tous les regards. En jetant les yeux sur la préface du premier volume de cet ouvrage, le lecteur intelligent sera frappé de la justesse de raisonnement qui conduisit notre artiste à conclure, avant d'avoir vu l'architecture grecque, qu'elle devait être supérieure à l'architecture romaine. Du reste, son ouvrage offre la démonstration la plus complète de l'assertion qu'il a émise; et cet ouvrage, dont la première partie a été publiée il y a plus d'un demi-siècle, est aujourd'hui regardé comme inattaquable du côté de l'exactitude. C'est donc à Stuart que nous devons de connaître l'architecture grecque. Désormais les ruines d'Athènes antique peuvent être dispersées ou détruites; les monuments dont elles n'offrent plus depuis long-temps qu'une image imparfaite, parviendront jusqu'à la dernière postérité: et s'il arrive qu'un peuple ou un souverain conçoive le projet de les reconstruire, grace à l'ouvrage qui leur a donné une seconde et plus durable existence, cette noble entreprise sera toujours d'une facile exécution. Il est évident qu'un pareil service rendu à l'Art doit élever Stuart, dans sa profession, au même rang que les Hogarth, les Reynolds, les Strange, etc., ont atteint dans la leur. Pour remplir avec honneur la tâche aussi importante que difficile qu'il s'était imposée, il fallait joindre à l'habileté pratique de l'artiste un goût délicat et pur, un savoir étendu, un jugement solide; et ces précieuses qualités, qui furent le fruit de son énergique persévérance, brillent au plus haut degré dans l'admirable recueil dont on complète aujourd'hui la publication.

Stuart se fit d'abord connaître à Rome, dans la carrière littéraire, par un ouvrage écrit en latin qui fut publié en 1750 aux frais du pape. Il a pour titre : *De Obelisco Cæsaris Augusti, Campo Martis nuperrimè effosso, epistola Jacobi Stuart, Angli, ad Carolum Wentworth, Comitem de Malton.* Cet ouvrage valut à l'auteur l'honneur d'être présenté à Sa Sainteté, distinction qui peut-être n'avait encore été accordée à aucun artiste protestant.

Les architectes modernes publient assez généralement, par le moyen de la gravure, les dessins des principaux monuments qu'ils ont construits; et cet usage mérite d'être approuvé, puisqu'il tourne au profit de l'Art, en contribuant à la célébrité de ceux qui l'exercent. Loin de suivre un pareil exemple, Stuart prenait si peu de soin de conserver même ses dessins, qu'il ne serait guère possible aujour-

d'hui, après le temps qui s'est écoulé depuis sa mort, de dresser une liste exacte de ses travaux comme architecte. Parmi diverses autres constructions; nous nous bornerons donc à citer les suivantes: la maison de lord Anson, dans Saint-James's-Square, que l'on regarde comme le premier édifice construit en Angleterre dans le style vraiment grec; Belvidere, habitation du lord Eardley, près d'Erith, dans le comté de Kent; la maison de madame Montagu, dans Portman-Square; la chapelle et l'infirmerie de l'hôpital de Greenwich; un Arc de triomphe; la tour octogone, dite *des Vents*, et quelques autres constructions à Shuckburgh, habitation de lord Anson, dans le Staffordshire; enfin quelques parties intérieures de la maison de lord Spencer à Saint-James's-Place.

Les détails que nous allons présenter sur la vie de M. Nicolas Revett, ont été puisés dans les papiers de cet artiste, que sa famille a bien voulu nous communiquer.

Second fils de M. John Revett, de Brandeston Hall, près de Framlingham, dans le comté de Suffolk, il naquit vers l'année 1721. Nous ne trouvons aucun renseignement sur ce qu'il fit pendant ses jeunes années, jusqu'au 22 septembre 1742, époque à laquelle il quitta l'Angleterre, et s'embarqua sur un bâtiment destiné pour Livourne. Il y débarqua le 9 octobre suivant, et après y être resté trois jours, il en partit pour se rendre à Sienne, et enfin à Rome. Arrivé dans cette dernière ville, le 20 du même mois, il s'y plaça chez un artiste italien, nommé le Cav. Beneficiale, pour terminer ses études en qualité de peintre. Il paraît avoir fait la connaissance de Stuart peu de temps après son arrivée à Rome; mais ses lettres ne disent pas qu'il se soit établi entre eux de liaison intime avant 1748. Pendant l'été de cette année, il fit un voyage à Naples (1) avec Stuart, Hamilton et Brettingham.

(1) Dans une lettre adressée à son père, il lui rend compte de cette petite excursion dans les termes suivants :

« Mes compagnons de voyage étaient Hamilton, Stuart et Brettingham. Nos journées de marche ne furent pas fatigantes; nous fîmes rarement plus de vingt milles. Nous avions amené avec nous, pour porter nos effets, un cheval qui, avant d'arriver à Naples, avait déja pris toutes les habitudes d'un bon compagnon, mangeait du pain, buvait du vin, et nous suivait pendant la route, presque sans qu'il fût nécessaire de s'occuper de lui. Notre bagage consistait en un grand sac et deux plus petits, de la toile à peindre, des ombrelles, des portefeuilles, des chapeaux de paille, nos redingotes, une paire de pistolets, etc. Nous avions envoyé nos hardes par le courrier.

« Nous couchâmes la première nuit à Velletri, qui n'est qu'à 24 milles de Rome. Les étrangers y vont ordinairement voir le palais Ginetti. Il est remarquable par un très-bel escalier de marbre qui conduit, d'abord aux grands appartements, puis à un belvédère, *loggia*, situé au haut du palais. Nous apprîmes qu'en 1744, le roi de Naples y passait le temps à tirer des hirondelles, pendant le séjour qu'il fit à Velletri à la tête de son armée. De ce belvédère, la vue s'étend sur les marais Pontins et sur toute la campagne de Rome : à

C'est dans une lettre écrite à son père, le 6 janvier 1749, qu'il parle pour la première fois du projet d'un voyage, ayant pour but de visiter et de dessiner les antiquités d'Athènes. L'idée première de ce voyage appartient à MM. Revett et Gavin Hamilton : pleins de confiance dans le caractère, les connaissances et les

gauche, elle est bornée par les monts de Circé, Terracine et Sermoneta; à droite, elle est encore plus resserrée par les montagnes voisines; mais en face elle embrasse librement une plaine de vingt milles de large, et s'étend jusqu'à la mer, que l'on aperçoit distinctement à l'horizon. Nous passâmes la troisième nuit à la poste de Sermoneta. Le pays est ici fort agréable, et il offre au peintre plusieurs points de vue propres à enrichir son imagination. Deux jours après nous arrivâmes à Terracine. A Torre della Mola, deux milles avant Terracine, nous trouvâmes la voie Appienne, qui nous conduisit jusqu'au Garigliano, où nous la perdîmes. Elle est très-bien conservée entre Torre della Mola et Terracine, et on y voit encore de nombreux débris des tombeaux antiques qui la bordaient de chaque côté. La situation de Terracine est fort agréable, mais la ville est petite, pauvre et malsaine; ses environs offrent des points de vue très-pittoresques. Nous nous y arrêtâmes un jour et demi; mais le temps fut si mauvais, que nous ne tirâmes pas grand parti de ce séjour. On trouve ici les ruines d'un ancien port, dans lequel se décharge un petit ruisseau appelé *il Fiume Nuovo*. Ce port est aujourd'hui tellement comblé par les attérissements, que le blé y croit jusque vers le milieu. Les pierres auxquelles les vaisseaux étaient amarrés se voient encore en assez grand nombre: enclavées et scellées dans la muraille par une de leurs extrémités, elles sont creusées par l'autre en forme d'anneaux, et offrent encore les traces du frottement des câbles. Sur le sommet de la montagne, au pied de laquelle la ville actuelle est bâtie, on trouve quelques ruines, et particulièrement une grande terrasse, soutenue par des arcades : ces constructions sont faites en blocs irréguliers, assemblés avec un soin très-remarquable, quoique à joints incertains. Si, de ce point, on se tourne vers Naples, on découvre la mer qui baigne le pied de la montagne, le promontoire de Gaëte, et les montagnes d'Itri, qui, avec celles des environs, forment une vaste enceinte où l'on aperçoit la ville et le lac de Fondi. Si l'on se tourne au contraire du côté de Rome : la montagne de Circé, aujourd'hui Monte Circello, se présente à huit ou dix milles sur la gauche; les marais Pontins s'étendent en face, et vont se perdre à l'horizon; tandis que des montagnes escarpées et stériles s'élèvent les unes au-dessus des autres vers la droite, et offrent de ce côté un point de vue très-romantique. Le revers de la montagne de Terracine est défendu par une forte muraille, flanquée de distance en distance par des tours rondes. Cette muraille s'étend du côté de la ville actuelle, et paraît avoir fait partie de l'enceinte de l'ancienne Anxur : elle présente le même genre de construction que la terrasse dont je viens de parler.

« Nous quittâmes Terracine après le dîner, et nous allâmes coucher à Fondi. Le lendemain matin nous traversâmes les montagnes d'Itri, ville située sur la pente qu'elles présentent du côté de Mola di Gaëte. C'est une assez grande ville; mais c'est bien une des plus sales et des plus misérables que l'on puisse imaginer. Les montagnes d'Itri produisent une grande quantité d'huile. De là, vous découvrez Ischia, Cuma, et les montagnes de Francolisi. Nous nous proposions de passer cette nuit sur les bords du Garigliano; mais trouvant que l'auberge était occupée par une compagnie de soldats, qu'il n'y avait point de lits vacants, et que nous ne pouvions rien nous procurer de ce dont nous avions besoin, nous résolûmes d'aller chercher gîte à une poste plus loin. Le jour était alors sur son déclin : à peine eûmes-nous fait deux milles, qu'il commença à tomber une pluie violente qui dura toute la nuit. Après avoir ainsi fait route pendant environ deux heures, nous arrivâmes enfin à une hôtellerie, où nous pensions pouvoir nous sécher et nous reposer. Mais combien nous fûmes trompés dans notre attente! Vainement, pendant une demi-heure, nous frappâmes de toutes nos forces à la porte, conjurant ces inhumaines créatures, par la sainte Vierge et par tous les saints du paradis, de nous donner un gîte, ou au moins de nous dire à quelle distance nous étions de la poste prochaine : nous ne pûmes en tirer aucune réponse. Ainsi abandonnés à l'inclémence du temps, Hamilton et Stuart se portèrent en avant pour voir s'ils ne trouveraient pas quelque autre maison, et me laissèrent avec Brettingham pour garder le cheval; mais après s'être avancés avec beaucoup de difficulté jusqu'à un endroit où ils ne virent plus aucun chemin, ils revinrent vers nous, et nous firent part de l'inutilité

talents de Stuart, ils s'empressèrent de la lui communiquer, et l'invitèrent à se joindre à eux, dans une entreprise qui promettait à leurs jeunes imaginations une abondante récolte de gloire, de plaisir et d'argent.

L'ouvrage devait être composé de trois volumes. Le premier devait contenir cinquante-trois vues, soit du pays, soit des édifices; dans le second seraient entrés les plans, les élévations et les détails d'architecture, distribués dans soixante-onze planches; enfin le troisième volume aurait offert soixante-sept planches de sculp-

de leurs recherches. Dans cette triste situation, notre unique ressource fut une vieille masure en ruines que nous aperçûmes sur la route. En l'examinant, nous trouvâmes une porte ouverte qui conduisait dans une chambre où l'eau pénétrait, il est vrai, en traversant le toit dans plusieurs endroits, mais où nous pouvions cependant être à l'abri de la pluie. Nous résolûmes de passer le reste de la nuit dans ce triste gîte qui, au moment où nous désespérions d'en rencontrer un, nous parut encore fort agréable. Nous déchargeâmes donc notre cheval; mais comme il n'y avait pas de place pour lui sous notre couvert, nous fûmes obligés de l'attacher à une meule qui se trouvait à la porte. Aussitôt que nous fûmes assis, Stuart et moi, nous allumâmes nos pipes, cherchant à ranimer ainsi nos esprits abattus, et surtout à tromper la faim et la soif qui nous tourmentaient. A l'aide de la lumière que cela nous procura, nous cherchâmes à connaître dans quel endroit nous nous étions réfugiés. Nous vîmes que c'était une espèce d'étable; et le lendemain matin, nous trouvâmes qu'elle faisait partie d'un vieil ermitage. Le plancher était couvert de débris de paille et de fumier sec : nous en fîmes un tas au milieu de la chambre, et nous y mîmes le feu, non sans quelque peine, avec du papier et de la poudre à canon. On ne saurait croire quelle puanteur et quelle fumée sortirent de ce foyer. Il nous en coûta force larmes; mais comme notre feu dura toute la nuit, nous parvînmes à nous sécher à peu près complètement.

« Environ deux heures avant le jour, entendant le bruit de quelques personnes qui rodaient autour de notre cheval, je tirai Stuart par les pieds, et l'éveillai ainsi que mes autres compagnons. Nous proférâmes tous ensemble un terrible *qui va là*, et ce cri effraya tellement les rodeurs, qu'ils s'enfuirent en jurant, comme si le diable était à leurs trousses. Sur-le-champ nous fîmes une sortie, armés de nos couteaux de chasse et de nos pistolets, l'un avec une chemise liée autour de sa jambe, l'autre sans bas et sans souliers, etc.; mais l'ennemi avait opéré sa retraite, et nous n'en vînmes point aux mains. Trouvant que le cheval était en sûreté, nous rentrâmes sous notre abri pour y attendre le jour. Lorsqu'il fut arrivé, nous aperçûmes à une certaine distance, en ouvrant la porte, un officier et quatre ou cinq soldats qui se dirigeaient vers notre retraite. A cette vue, nous imaginâmes que les gens que nous avions effrayés pendant la nuit, étaient les propriétaires de notre vieille masure, et qu'ils étaient allés chercher main-forte pour s'emparer de nous. Nous attendîmes l'arrivée du détachement, dont le chef nous demanda qui nous étions : lorsque nous eûmes répondu à cette question, en ajoutant par quelle raison nous nous étions réfugiés dans l'asile où il nous trouvait, afin d'y passer la nuit, l'officier nous proposa de faire distribuer à l'hôtelier quelques coups de bâtons; mais comme ce châtiment, tout juste qu'il était, ne pouvait nous être d'aucune utilité, nous remerciâmes sans accepter la proposition. L'officier nous demanda ensuite si nous avions rencontré quelques déserteurs, et nous lui racontâmes l'alarme de la nuit, en lui indiquant la direction que les fuyards paraissaient avoir prise. Là-dessus, il prit congé de nous, suivit le chemin que nous lui indiquions, et emmena avec lui le vieil ermite, pour lui servir de guide jusqu'au village voisin. La poste de Sainte-Agathe était à un mille devant nous : aussitôt que nous y fûmes arrivés, nous bûmes et mangeâmes de bon appétit, et nous dormîmes jusqu'à midi. Ayant fait ensuite un bon dîner, nous nous trouvâmes pleinement remis de nos fatigues, et en nous promenant nous arrivâmes le soir à Francolisi. Entre ces deux endroits, le pays est rempli de collines, en partie couvertes de bois, qui présentent les aspects les plus variés et les plus pittoresques. Le lendemain nous couchâmes à Capoue, et enfin le jour suivant nous arrivâmes à Naples. On compte cent cinquante milles de Rome à Naples, et nous avions mis onze jours à les faire; mais notre retour s'opéra bien plus rapidement.

ture. Tout devait être fini et publié dans l'espace de quatre ans; les voyageurs s'imaginant que la durée du voyage excéderait à peine une année, et se proposant de graver eux-mêmes la plupart des planches, dès qu'ils seraient de retour en Angleterre. Quant au bénéfice net de l'entreprise, en formant *l'évaluation la plus modérée*, et après avoir défalqué toutes les dépenses faites pendant les quatre ans, il devait s'élever à dix mille livres sterling. On regardait bien comme probable qu'il atteindrait définitivement le triple de cette somme; mais on prévoyait que les deux derniers tiers ne rentreraient que lentement.

Les résultats que présente aujourd'hui l'entreprise peuvent apprendre à apprécier la justesse de ces calculs, dictés par l'enthousiasme et par l'inexpérience. Les deux artistes qui firent le voyage, ne revinrent en Angleterre que cinq ans après l'époque de leur départ de Rome, et encore n'avaient-ils pas complètement exécuté leur plan de travail; le produit de l'ouvrage a été à peine suffisant pour couvrir les dépenses qui ont été faites; et enfin, c'est aujourd'hui seulement, lorsqu'il s'est écoulé soixante-six ans depuis la date de la lettre qui établissait les données ci-dessus, que paraît le dernier volume, publié par un éditeur qui avait été jusque-là totalement étranger à l'entreprise, et qui n'a jamais eu les moindres rapports avec ceux qui en sont les auteurs.

Pour exécuter leur séduisant projet, nos artistes avaient besoin du consentement et des secours de leurs familles et de leurs amis. Aussi les deux voyageurs ne quittèrent-ils Rome que dans le mois de mars 1750, quoiqu'il existe une lettre de M. Revett, sous la date du 17 décembre 1749, qui annonce que toutes les difficultés étant levées, ils se trouvaient alors sur le point de partir. La notice précédente présente en même temps l'histoire de M. Stuart et celle de son compagnon de voyage, depuis le moment de leur départ jusqu'au mois de septembre 1753; époque où le premier ayant quitté Athènes pour se rendre à Constantinople, M. Revett y resta seul, occupé à continuer les travaux, jusqu'au moment où Stuart lui proposa de venir le joindre à Salonique, afin d'opérer ensemble leur retour en Angleterre. En conséquence, M. Revett quitta Athènes à son tour le 27 janvier 1754; et après avoir été arrêté dans sa traversée par un corsaire maltais, qui fit son janissaire prisonnier, et qui ne le lui rendit que moyennant une rançon de six cents dollars, il arriva à Salonique, le 18 février 1754.

Depuis l'époque de son retour en Angleterre jusqu'en 1764, nous ne trouvons aucun détail sur la vie de M. Revett : il y a lieu de croire qu'une partie de son temps fut employée à préparer les dessins pour la publication des premières parties des Antiquités d'Athènes. En 1764, il entreprit, aux frais de la société des Dilettanti, un second voyage, qui avait pour but principal de visiter et de dessiner les antiquités de l'Ionie. Cette nouvelle expédition dura un peu plus de deux ans : le docteur Chandler en a publié la relation. Quant aux travaux relatifs à l'Art qui en ont été le résultat, on les trouve réunis dans les deux volumes du bel ouvrage qui porte le titre d'*Antiquités Ioniennes;* excepté ceux qui concernaient les monuments d'Athènes, lesquels furent insérés dans les second et troisième volumes

de Stuart, et les dessins des sculptures du Parthénon, faits par M. Pars, qui font partie du volume actuel.

Revenu à Londres, M. Revett paraît s'y être occupé depuis, soit de préparer pour la publication les dessins dont il avait recueilli les matériaux pendant son second voyage, soit de faire exécuter divers travaux d'architecture. Malheureusement des lettres adressées par lui à la société des Dilettanti, nous apprennent qu'il s'en faut qu'il ait vécu dans l'aisance. Il est mort à Londres, le 1er juin 1804, âgé de 84 ans. Parmi plusieurs autres monuments construits sur ses dessins, nous citerons les suivants : à West-Wycomb, chez Lord le Despencer, le portique oriental, le portique occidental, le temple près du portique occidental, le temple de Flore, le temple de l'île; à Ayot Saint-Laurent, dans le Hertfordshire, une église pour sir Lionel Lyde; enfin, le portique de la façade orientale de Standlinch, dans le Wiltshire, terre de M. James Dawkins.

LES ANTIQUITÉS DE POLA.

Nous avons fait mention, dans la préface du premier volume de cet ouvrage, de notre excursion à Pola, et des motifs qui nous avaient engagés à visiter cette ville ancienne. Palladio a cité avec éloge les cinq monuments antiques qu'il y vit (1) : mais, à notre arrivée, nous eûmes le regret de trouver que le théâtre (2), un des objets qui excitaient le plus vivement notre curiosité, était depuis long-temps entièrement démoli. Du moins l'amphithéâtre, l'arc des Sergius et les deux temples subsistaient encore, et ils suffisaient pour justifier les éloges que l'illustre architecte vicentin leur avait accordés, et l'intention où il était d'en publier une description.

Nous employâmes trois mois à dessiner ces monuments; et, pendant le cours de notre travail, nous découvrîmes plusieurs erreurs qui avaient été commises par nos devanciers, et plusieurs particularités qui avaient échappé à leur attention

Pola est une ville de l'Istrie, qui fut fondée, dit-on, à l'époque de l'expédition des Argonautes. Elle est située au fond d'un havre spacieux et sûr, qui est avantageusement placé pour le commerce, et qui offrait une station convenable pour une partie des forces navales de Rome, à l'époque où ses armées combattaient dans l'Illyrie et dans la Pannonie. Pendant le cours de ces guerres, la province d'Istrie fut annexée à l'Italie, et Pola eut l'honneur de devenir colonie romaine. Les nombreux fragments de colonnes, de corniches et d'ornements d'architecture de toute espèce, que l'on rencontre tant au dehors qu'au dedans de la ville; les édifices an-

(1) *In Pola, città dell' Istria, oltra il Teatro, ed Anfiteatro, ed un Arco, edificj bellissimi, di ciascuno de' quali si dirà, e si porranno i disegni a suo luogo, vi sono sopra la piazza, da una istessa parte, due tempj, di una medesima grandezza, etc.*

Palladio, lib. iv, cap. 27.

« A Pola, ville de l'Istrie, outre le théâtre, l'amphi-« théâtre et l'arc de triomphe, tous excellents édifices, « dont je me propose de parler un jour et de donner en « même temps des dessins, on voit, sur un des côtés de la grande place, deux temples de même grandeur, etc. »

(2) Il existe quelques dessins de ce théâtre dans le traité d'architecture de Sébastien Serlio. On le détruisit pour construire, à la même place et avec les mêmes matériaux, la citadelle située au milieu de la ville, dont nous parlons plus bas. Cette citadelle a été bâtie en 1636 par Antoine de Ville, habile ingénieur français, que les écrivains italiens ont traité de barbare, à cause de la destruction du théâtre de Pola. Mais, comme il est probable qu'il n'en agit ainsi que d'après des ordres supérieurs, ce n'est pas à lui que les reproches doivent être adressés.

tiques dont on a parlé ci-dessus, et particulièrement l'amphithéâtre qui pouvait recevoir un très-grand nombre de spectateurs; enfin le théâtre, dont l'existence est attestée par des témoignages irrécusables, tout annonce que Pola fut autrefois aussi riche que populeuse. Les inscriptions que l'on y a recueillies tendent à prouver qu'elle a été dans une situation florissante depuis Auguste jusqu'à Licinianus (1). Mais de combien sa prospérité a-t-elle précédé ou suivi cette période de temps, c'est ce qu'aucun monument ne nous a permis de déterminer. Le nombre des villages qui se trouvent aujourd'hui compris dans sa juridiction, le siège archiépiscopal qui y est établi depuis un temps très-ancien (2), et le chapitre de chanoines assez richement dotés qu'elle possède, peuvent néanmoins être regardés comme autant de témoignages qu'elle conserva encore une certaine importance, après la destruction de l'empire romain : et nous la voyons, en effet, éprouver sa part des calamités qui accompagnèrent et suivirent cette désastreuse époque (3). Mais quelque opulente et quelque peuplée que cette ville ait pu être autrefois, elle ne compte pas actuellement, ainsi que nous l'avons appris pendant notre séjour, plus de huit cents habitants, dont les plus riches paraissent être à peine dans une situation aisée.

Pola est aujourd'hui presque entièrement entourée d'un double mur, qui paraît très-ancien, et qui tombe en ruines. Le mur intérieur est beaucoup plus élevé que le mur extérieur, dont il est séparé par un intervalle d'environ trente-six pieds. Tous deux offrent de distance en distance des tours qui, d'après leur grandeur et leur genre de construction, ont évidemment précédé l'usage de l'artillerie. Ce qui nous parut remarquable, c'est que plusieurs de ces tours sont disposées de manière à présenter un angle saillant du côté de la campagne, comme les bastions modernes, et par conséquent se flanquent réciproquement (4). Au milieu de la ville est une colline, sur le sommet de laquelle on a construit la citadelle. Celle-ci se compose de quatre bastions, bâtis en pierre de taille, et paraît assez forte pour résister à un coup de main.

Il y a près de la ville des carrières de pierre d'une excellente qualité, qui ont autrefois fourni les matériaux employés dans les édifices publics. Ces carrières sont abandonnées depuis long-temps comme inutiles, les débris des constructions antiques suffisant aujourd'hui pour fournir aux besoins des habitants. La grande quantité de recoupes de pierres que l'on voit à fleur d'eau dans plusieurs parties du port, donnerait lieu de penser qu'anciennement la pierre était ici un objet principal d'exportation, et par conséquent que l'art de la réduire à des dimensions déterminées, celui des *quadratarii*, formait une branche importante de l'industrie des habitants.

Le territoire de Pola, comme celui des autres parties de l'Istrie que nous avons vues, n'est nulle part surchargé de hautes montagnes : il offre une agréable variété de collines peu élevées et de vallées fertiles. Les collines, qui sont en général pierreuses, abondent en plantes odori-

(1) Voyez, plus bas, l'explication de la vignette placée au commencement de ce chapitre.

(2) Sur le portail de la cathédrale, on lit l'inscription suivante :

ANNO. INCARNATIONIS. DOMINI. DCCCLVII. INDICTIONE. V. REGNANTE. LVDOVICO. IMPERATORE. AVGVSTO. IN. ITALIA. HANDEGIS. HVIVS. ECCLESIÆ. ET. ELEC. DE. PRÆSENTE. CONS. EPISC. SED. ANN. V.

(3) En 522, les Slaves s'emparent de l'Istrie. — En 587, elle est prise par les Lombards, sous les ordres d'Autharis. — En 855, Lothaire donne l'Empire, la Lombardie et une partie de la France à son fils Louis II, qui, l'année suivante, rendit la Dalmatie tributaire de l'Empire. Parenzo et Pola sont pris par les Vénitiens. — En 1156, Pola, assiégée par les Vénitiens, capitule et paie un tribut. — En 1190, Pola est prise par les Pisans, et reprise ensuite par les Vénitiens. — En 1233, elle est brûlée par André Tiépolo. — En 1380, elle est brûlée par les Génois.

(4) La muraille extérieure est construite avec de très-grands blocs de pierre qui ont été tirés des ruines des anciens édifices. Des fragments de colonnes, des débris de corniches, de piédestaux, d'autels, de sarcophages, sont confusément entassés dans cette muraille, qui, n'étant plus d'aucun usage, fournit maintenant aux habitants les matériaux dont ils ont besoin.

férantes de toute espèce ; dans beaucoup d'endroits, elles présentent en abondance une substance minérale qui rougit au feu, comme l'ocre que l'on emploie dans la peinture. Lorsque ce sol est mis en culture, il produit de très-bon blé, du vin et de l'huile. Les figues et les raisins sont excellents ; le vin est généreux et d'un goût agréable.

Les habitants s'adonnent à la pêche du thon et à celle de la sardine. On transporte assez volontiers le thon frais à Venise ; on sale les sardines et on les met en barils pour les exporter. On trouve encore, sur cette côte, un grand nombre d'autres poissons de la meilleure qualité : généralement les denrées de toute espèce sont abondantes et à bon marché.

Si on ajoute à de pareils avantages la sagesse et la douceur du gouvernement vénitien, on a lieu d'être surpris de l'état de décadence dans lequel se trouve Pola, et du petit nombre de ses habitants. Cela paraît être dû, en grande partie, à l'insalubrité de l'air pendant l'été et l'automne, et au manque absolu d'eau de bonne qualité. On attribue avec raison la première cause de dépopulation aux exhalaisons délétères qui s'élèvent de certains étangs marécageux situés près de la ville ; et comme ces étangs sont, dit-on, la propriété de l'Eglise, il est peu probable que les habitants de Pola, ainsi que le remarque l'abbé Fortis (1), soient jamais efficacement protégés contre un pareil fléau, à moins que le gouvernement suprême de Venise n'intervienne. Quant à la disette d'eau, elle provient en grande partie de l'indolence des habitants. Tous les puits de la ville ont un goût saumâtre et désagréable ; de sorte qu'il faut recourir, pour l'usage ordinaire, à un ancien bassin situé hors de la porte du nord, et alimenté par une source abondante d'eau de très-bonne qualité. Mais ce bassin est aujourd'hui tellement rempli de vase et de mauvaises herbes, que l'eau y contracte promptement un mauvais goût et y devient très-certainement mal-saine, surtout dans le temps des chaleurs.

Le magistrat supérieur de Pola est toujours un noble vénitien, décoré du titre de Comte ou de Provéditeur.

Les soldats esclavons que nous vîmes ici, paraissent former la garde personnelle du Comte, plutôt que la garnison de la place. Les habitants de Pola ressembleraient assez à ceux des petites villes de l'Italie, si la plupart d'entre eux ne portaient l'habit esclavon. Sous le rapport du costume, non-seulement les habitants de la campagne diffèrent de ceux de la ville, mais ils diffèrent encore entre eux d'un village à un autre ; de sorte qu'à la première vue, on distingue une personne de Pirano, de Dignano, et des autres lieux du diocèse.

J'ai jugé convenable de donner quelques détails sur Pola, parce que cette ville, qui a joui d'une certaine célébrité dans les temps anciens, n'est plus aujourd'hui d'aucune importance, et qu'elle est rarement visitée et à peine citée par les voyageurs.

La vignette placée à la tête de cette introduction (voyez Planche I^re^, fig. 1^re^) se compose de plusieurs inscriptions trouvées par nous à Pola, et d'une médaille de l'Istrie. L'inscription qui occupe le milieu de cette vignette, et dont la seconde ligne est effacée, a déja été publiée par Gruter, comme Spon et Wheler nous l'apprennent dans la relation de leur voyage. Ils remplissent la ligne effacée par les mots de SEPTIMUS SEVERUS ; mais, en cela, ils semblent avoir plutôt suivi le manuscrit du Signor Valerio Ponte, de Zara, que copié l'inscription sur le marbre même, où la seconde ligne a été effacée avec un tel soin, que la

(1) *Viaggio in Dalmatia*, 1784, 2 vol. in-4°.

lettre L, qui se trouve au commencement, est tout ce que j'ai pu y reconnaître avec certitude. La troisième ligne commence par NIO, qui est évidemment la terminaison du nom de l'empereur en l'honneur duquel l'inscription fut gravée; et comme je ne trouve pas d'autre empereur que Licinianus, dont le prénom donne NIO au datif, je suis persuadé que c'est son nom, et nullement celui de Septimus Severus, qui était inscrit sur ce piédestal, sur lequel s'élevait sa statue.

L'histoire de Licinianus, que je vais rappeler en peu de mots, peut nous apprendre par quelle cause la seconde ligne de l'inscription a été effacée. Lorsque Dioclétien et Maximien quittèrent les rênes du gouvernement, l'Empire romain se trouva partagé entre Galère et Constance. Galère eut d'abord l'Orient, la Grèce, l'Illyrie, l'Italie et l'Afrique; mais, s'étant par la suite contenté de l'Illyrie, il remit l'Orient à Maximien et l'Italie à Aurelius Severus. Constance eut la Bretagne, la Gaule et l'Espagne, et lorsqu'il mourut, ces provinces échurent à son fils Constantin. Environ quatre ans après, Galère laissa l'Illyrie à Licinianus. Constantin et Licinianus, tous deux élevés pour la guerre, et tous deux accoutumés à la victoire, vécurent en bonne intelligence tant qu'ils eurent à se défendre contre d'autres concurrents; mais Constantin qui, après la défaite et la mort de Maxence, avait pris possession de Rome, capitale de l'Empire, et de toute l'Italie, ne voulut pas, à la mort de Maximien, reconnaître les droits de Licinianus à la succession de ce prince. Une guerre décida la contestation. Licinianus, après une première défaite, accepta des conditions qu'il n'observa point, et vaincu une seconde fois, fut mis à mort l'an 325. Pendant le cours de cette guerre, dans laquelle les deux princes, rivaux de gloire et de puissance, déployèrent autant d'animosité que de courage, les statues du vaincu furent renversées selon l'usage du temps, et son nom fut effacé dans les inscriptions qui avaient été composées en son honneur. Tel a été, comme je n'en doute point, le sort et de l'inscription gravée sur ce piédestal (1), et de la statue de Licinianus, à laquelle il servait de support.

Les autres inscriptions, excepté celle qui est consacrée à Néron, rappellent les noms de personnes qui ont rempli à Pola des fonctions civiles ou religieuses; telles que celles de Sevir Augustalis, d'Aruspice, de Décurion et de Procurateur.

La vignette qui termine le chapitre (Planche I^re^, fig. 2) a été dessinée d'après un fragment de bas-relief, que nous trouvâmes encastré dans la façade d'une maison qui est située près du temple dédié à Rome et à Auguste.

La vue de Pola (Planche II) a été gravée d'après une esquisse dessinée par M. Stuart.

(1) Suivant cette hypothèse, il faut en restituer ainsi la partie effacée : *Licinianο, Lici—nio*, etc.

CHAPITRE PREMIER.

L'AMPHITHÉÂTRE DE POLA.

Parmi les monuments des temps anciens, dont cette ville offre encore les restes, son Amphithéâtre, quoiqu'il soit dans le style Rustique, et qu'il paraisse n'avoir été que grossièrement terminé, tient sans doute le premier rang. La grandeur de ses dimensions et la beauté de son ensemble fixèrent d'abord sur lui toute notre attention (1). Le plan sur lequel il s'élève est une ellipse, dont le grand diamètre, dirigé à peu près du nord au sud, a quatre cent trente-six pieds six pouces quatre dixièmes, mesure anglaise (2); et le petit, trois cent quarante-six pieds deux pouces (3). La hauteur de l'édifice, dans la partie où il est le moins ruiné, est de quatre-vingt-dix-sept pieds. Il est situé hors de l'enceinte de la ville, sur la pente occidentale d'une colline qui présente le roc vif, très-peu au-dessous de sa surface. L'architecte a fort habilement profité de cette double circonstance, comme on le verra dans la description des Planches IV et V, pour diminuer la dépense qu'aurait entraînée la construction d'un aussi vaste monument, s'il eût été élevé sur un terrain parfaitement horizontal, comme le Colisée à Rome. Il suffit maintenant de remarquer que cette économie était d'autant plus judicieuse, qu'elle n'a rien ôté de la grandeur et de la dignité de l'amphithéâtre dans sa face principale, celle de l'ouest, qui regarde la mer : en effet, ceux qui naviguent le long de cette côte l'aperçoivent à une grande distance, tandis qu'il offre un point de vue magnifique

(1) Il est assez probable qu'il fut bâti par Dioclétien ou par Maximien. En effet, la passion pour les grands ouvrages de l'architecture sembla se ranimer sous ces empereurs. De vastes thermes construits à Rome, à Carthage et à Milan ; les palais d'Aquilée, de Brescia et de Salone ou Spalatro ; ces derniers efforts de la puissance qui décline et du génie qui s'éteint, appartiennent également à l'époque où l'Illyrie devint en quelque sorte le centre de l'Empire et le siége du gouvernement. A l'appui de cette conjecture, on pourrait alléguer l'état même d'imperfection de l'amphithéâtre, dont les parties qui paraissent encore les plus entières n'ont point été primitivement terminées.

(2) *Quatre cent neuf pieds deux pouces* français.

(3) *Trois cent vingt-quatre pieds six pouces* français.

à ceux qui entrent dans le port, et semble incessamment grandir à leurs yeux, à mesure qu'ils s'approchent de la ville. On le nomme actuellement l'Arène. Sur une pierre de la face ouest, on lit une inscription destinée à célébrer un membre de la noble famille Emo de Venise : mais cette inscription n'indique ni les fonctions que remplissait ce personnage, ni le service qui a provoqué un pareil acte de reconnaissance (1).

Planche III.

Fig. 1ère. Vue du côté de l'Amphithéâtre qui regarde l'ouest. Les figures que l'on voit sur le premier plan représentent des Esclavonnes occupées à laver dans la mer les vêtements de leurs familles : opération qui, à ce que nous apprîmes, a rarement lieu plus d'une ou de deux fois par an. Dans l'éloignement, on aperçoit un charriot traîné par deux bœufs ; sur ce charriot est un tonneau de grande dimension, que deux hommes remplissent d'eau, en la puisant dans le bassin dont nous avons parlé ci-dessus. Deux autres hommes, placés dans une barque, se dirigent vers le même endroit, dans l'intention d'y remplir des barriques à eau ; enfin, un homme à cheval y conduit son troupeau pour l'abreuver.

Fig. 2. Vue de l'intérieur de l'Amphithéâtre. A travers les arcades, on aperçoit, à gauche, une partie de la ville et de la citadelle, au milieu et à droite, le port dans tout son développement. Les figures qui occupent le devant exigent quelque explication. J'avais presque terminé cette vue, et je cherchais à y introduire une action qui parut ne pas être déplacée dans ce lieu solitaire, lorsque, à ma grande surprise, je devins le témoin de la cérémonie que l'on y voit représentée. Voici quelle en avait été l'occasion. Une violente épizootie ayant attaqué les moutons, il en était mort un très-grand nombre, et leur chair avoir été réputée tellement mal-saine, qu'on avait publié un édit pour défendre d'en manger. Dans cette affligeante conjoncture, quelques bergers esclavons, alarmés du sort qui les menaçait encore, conduisirent dans l'Amphithéâtre les tristes restes de leurs troupeaux, et y furent bientôt suivis par un moine de Saint-Antoine, qui tenait à sa main un goupillon formé de soies de cochon, disposées en croix au bout d'une baguette : celui-ci était accompagné d'un petit garçon qui portait un vase rempli d'eau bénite. A l'arrivée du moine, les bergers tombèrent bien dévotement à genoux. Il commença par réciter quelques prières ; puis, trempant son goupillon dans l'eau bénite, il en aspergea copieusement les moutons, qui, effrayés du mouvement du goupillon et peu accoutumés à cette aspersion d'eau froide sur la figure, se mirent à fuir, tandis que les chiens, également alarmés, menaçaient de se jeter sur le frère, si on ne les eût retenus. La dévotion naïve des pauvres bergers, la fuite tumultueuse des moutons, l'irritation et les aboiements des chiens, et au milieu de tout cela, le maintien solennel du moine, rendaient cette scène aussi variée qu'intéressante. On voit, sur le terrain, un fusil, des haches et des poignards : ce sont les armes que les Esclavons portent habituellent hors de leurs maisons.

(1) ANTIQUISSIMVM. VRBIS. AMPHITHEATRVM.
GABRIELI. EMO. PETRI. FILIO. VENETO. SENATORI.
OPTIMO. AC. PRÆCLARISSIMO. VNI-
VERSA. POLE. CIVITAS. PERPETVE.
OBSERVANTIÆ. MONVMENT. DICAVIT.
MDLXIIII.

Planche IV.

Plan de l'Amphithéâtre.

A, A, l'*Area* ou l'Arène. B, le *Podium*. C, C, l'espace occupé par les siéges. D, D, les *Carceres* ou *Caveæ*, prisons ou loges dans lesquelles on gardait les animaux. E, E, G, G, les escaliers.

La circonférence entière du monument est partagée en soixante-douze arcades. Celles qui se trouvent situées en F, F', aux extrémités du grand axe, sont plus larges et plus élevées que les autres. L'espace entre les deux contreforts E, E, comme Serlio les appelle, quoique dans la réalité ce soient des escaliers, ne présente que deux étages; tandis que dans la partie opposée, celle qui regarde l'ouest, on en trouve quatre, placés les uns au-dessus des autres, savoir: le soubassement ou étage en rez-de-chaussée, où sont les portes; deux étages distribués en arcades; enfin, un dernier étage en attique, percé par des croisées. Telle est l'ordonnance qui règne, sur la face ouest, dans un espace de quinze arcades (1), après lesquelles, vu l'élévation du terrain, le soubassement cesse de chaque côté, de sorte qu'il ne reste plus que trois étages. Cette nouvelle disposition se continue, vers le nord, de manière à embrasser la grande arcade F; tandis que vers le sud, c'est-à-dire, du côté qui touche à la ville, elle dépasse la grande arcade correspondante F' de trois autres arcades. Là, le terrain étant assez élevé, de chaque côté, pour occuper toute la hauteur du premier ordre ou second étage, le reste de l'Amphithéâtre, c'est-à-dire, tout le côté Est, ne présente plus que deux étages. Indépendamment de cette disposition extérieure, l'inclinaison et la nature du sol ont permis de pratiquer les siéges dans le roc même, depuis l'arène jusqu'au sommet du premier ordre en arcades, dans toute la partie Est de l'intérieur de l'Amphithéâtre, et par conséquent d'épargner, de ce côté, les frais de construction des *Carceres*, des corridors, des escaliers, etc. De l'autre côté, nous avons trouvé toutes ces parties élevées jusqu'à la même hauteur, à l'aide d'une maçonnerie épaisse et solide; ce qui est contraire à l'opinion que tout l'intérieur de l'édifice était bâti de ce volume.

Dans l'intérieur de chacun des contreforts ou avant-corps E, E, G, G, il y avait deux escaliers, disposés de telle sorte, que ceux qui montaient par l'un ne pouvaient rencontrer ceux qui descendaient par l'autre. Chaque escalier était assez large pour que deux personnes pussent y passer de front.

Planche V.

Élévation et Coupe de l'Amphithéâtre.

Fig. 1. Élévation du côté Ouest, lequel regarde le port.

Fig. 2. Coupe sur le petit axe de l'ellipse.

Nota. Les explications qui précèdent sont de Stuart; celles qui suivent sont de l'Editeur de ce volume.

(1) Cette description, traduite littéralement, ne s'accorde pas tout-à-fait avec l'élévation que présente la fig. 1 de la planche suivante. Sur celle-ci, on voit que le soubassement, après avoir régné dans toute sa hauteur, entre les deux contreforts G. G, va en diminuant de chaque côté, à mesure que le terrain s'élève, et disparaît tout-à-fait près des arcades F et F'. Il est vrai que cette fig. 1 de la planche V paraît être une restauration. *Note du Traducteur.*

Planche VI.

Fig. 1. Elévation latérale d'un contrefort, avec coupe du mur de l'Amphithéâtre à l'endroit où il présente quatre étages.

Fig. 2. Coupe longitudinale de la partie supérieure d'un contrefort. On y voit encore des traces de la direction des escaliers. Les meneaux des croisées sont en pierre, et paraissent être du même temps que le monument. L'auteur n'a point donné de renseignements sur les petites chambres ou les réduits que l'on voit en haut, et il est difficile d'en deviner l'usage.

Fig. 3. Moulures extérieures servant de couronnement aux contreforts.

Fig. 4 et 5. Plan et coupe des murs qui environnent immédiatement l'arène. Ces murs forment ce qu'on a appelé *le Podium* dans l'explication du plan.

Planche VII

Fig. 1. Plan d'un des contreforts, indiquant la disposition des escaliers.

Fig. 2. Coupe transversale de ce contrefort.

Fig. 3. Coupe longitudinale du même contrefort, du côté de l'Amphithéâtre, avec les deux escaliers restaurés.

Fig. 4. Coupe sur la largeur de l'Amphithéâtre, à travers les parties encore existantes des *Carceres* et du *Podium*

Planche VIII.

Soubassement ou Étage en rez-de-chaussée, et premier Ordre en arcades, ou second Etage de l'Amphithéâtre.

Fig. 1. et 2. Plan et élévation du soubassement. Les piédroits ou piliers varient, comme on le voit, dans leur décoration, et il paraît que ce fut l'intention première du constructeur; car on ne concevrait pas le but d'un travail si considérable, fait après coup.

Fig. 3 et 4. Plan et élévation du premier ordre. Un petit nombre de piédestaux ont la forme de celui qui porte la lettre A; tous les autres ressemblent à celui qui porte la lettre B. Le nombre des assises varie, dans les jambages, depuis quatre jusqu'à six.

Planche IX.

Profils du Soubassement.

Le cavé supérieur paraît ne se rencontrer que dans les quatre piédroits du centre. Dans les autres, la plinthe remplace ce cavé et règne sans interruption, comme on le fait voir sur la planche précédente, en A, fig. 2.

Fig 1. Elévation.

Fig. 2. Coupe.

Planche X.

Profils du premier Ordre.

Fig. 1. Base, chapiteau et entablement. On offre ici le piédestal le plus décoré.

Fig. 2. Base du piédestal.

Fig. 3. Profil de l'imposte.

Planche XI.

Second Ordre en arcades, et Etage en Attique de l'Amphithéâtre.

Fig. 1 et 2. Plan et élévation du second Ordre
Fig. 3. Plan de l'Etage en Attique.

A, A, sont les entailles faites dans la plinthe, pour recevoir les poteaux auxquels était attaché le *Velum* ou la Banne.

B, B, Tranchées destinées probablement à recevoir des pièces de charpente. Leur situation est marquée par la lettre B, dans la coupe du mur de l'Amphithéâtre, planche VI, fig. 1 : elles semblent favorables à l'opinion que l'intérieur du monument était en partie construit en bois.

Fig. 4. Elévation de l'Etage en Attique.

La partie supérieure de cet Etage couronne assez singulièrement l'édifice. Je n'ai cependant rien trouvé dans les papiers de Stuart qui permette de supposer qu'il ait existé quelque corps supérieur de moulures. On n'aperçoit pas le motif d'une pareille disposition, et on ne connaît rien qui y ressemble dans les autres Amphithéâtres.

C, C, sont les gouttières pour l'écoulement des eaux.
D, D, rainures destinées à recevoir les poteaux auxquels le *Velum* était attaché.

Planche XII.

Profils du second Ordre en arcades.

Fig. 1. Plinthe ou base, chapiteau et entablement.
Fig. 2. Profils de l'imposte.

Planche XIII.

Profils de l'Etage en Attique.

Fig. 1. Plan des gouttières.

A, Trous destinés probablement à recevoir la charpente. Leur position est également indiquée par la lettre A, planche VI, fig. 1, sur la coupe du mur de l'Amphithéâtre.

B, Pilastres servant à soutenir les deux dernières assises.

C, Ouvertures pratiquées au travers de la corniche, pour les pièces de charpente qui soutenaient le *Velum*.

D, Chaîneaux.

E, Gouttières à ouvertures triangulaires, pour donner issue aux eaux.

Les trous que l'on remarque ici donnent quelque probabilité à l'opinion que cet Amphithéâtre avait un portique dans sa partie supérieure, ainsi que Vitruve en place un dans les théâtres; quoiqu'il n'en existe, à ce que je crois, aucune espèce de vestiges, dans ce que nous connaissons de ruines de ces sortes d'édifices. Les gouttières semblent aussi indiquer quelque chose de semblable, étant destinées, selon l'apparence, à faire écouler les eaux qui tombaient sur le toit du portique.

Fig. 2. Profils de l'Attique. La corniche est singulière
A, A, Ouvertures des gouttières.

Fig. 3. Coupe de la corniche, à travers l'ouverture pratiquée pour recevoir les poteaux auxquels le *Velum* était attaché.

Fig. 4. Coupe de la plinthe, avec l'entaille pour recevoir les poteaux.

La vignette placée en tête de ce chapitre (voyez planche I^re^, fig. 3) représente une portion de frise qui, ainsi que plusieurs autres fragments de sculpture, décore la façade d'une maison située dans la principale rue de Pola.

C'est dans une autre maison de la même rue, que se trouve le Sphinx gardant une urne cinéraire, que l'on voit ici, à la fin du chapitre (planche I^re^, fig. 4). Ce morceau de sculpture est de la plus belle exécution.

Fig 6

Fig 8

Fig 7

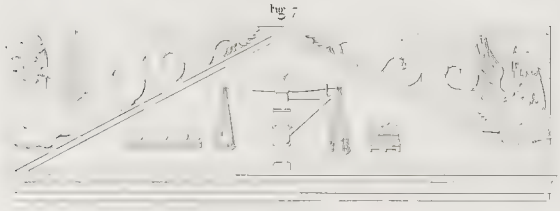


Fig 4.

Fig 2

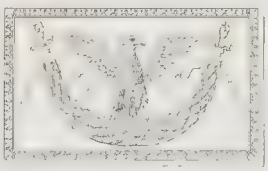


Fig 5

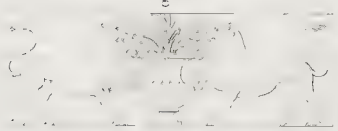


Fig 3.

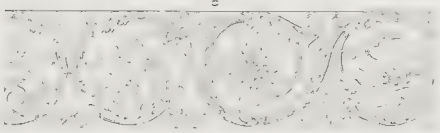


Fig 1

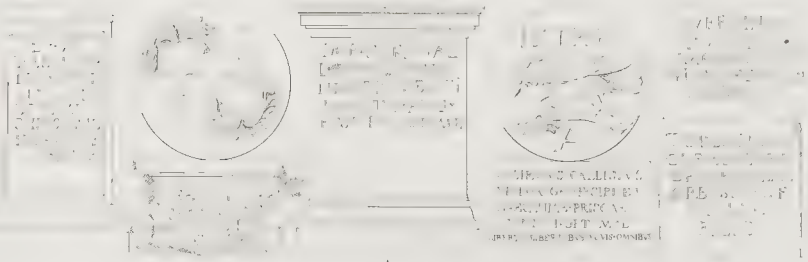
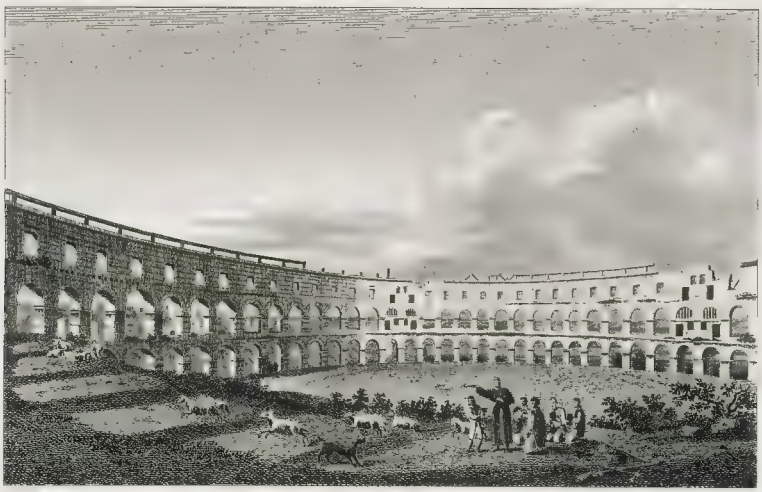


Fig 2



Côte Est de l'Amphithéâtre. Il est bâti sur un portique de plus de 3 pieds de large, et de 9 pieds de haut, en pierre grise dure, avec des arcades et un de ces escaliers qui devaient placer le spectateur hors portée des animaux du Velum

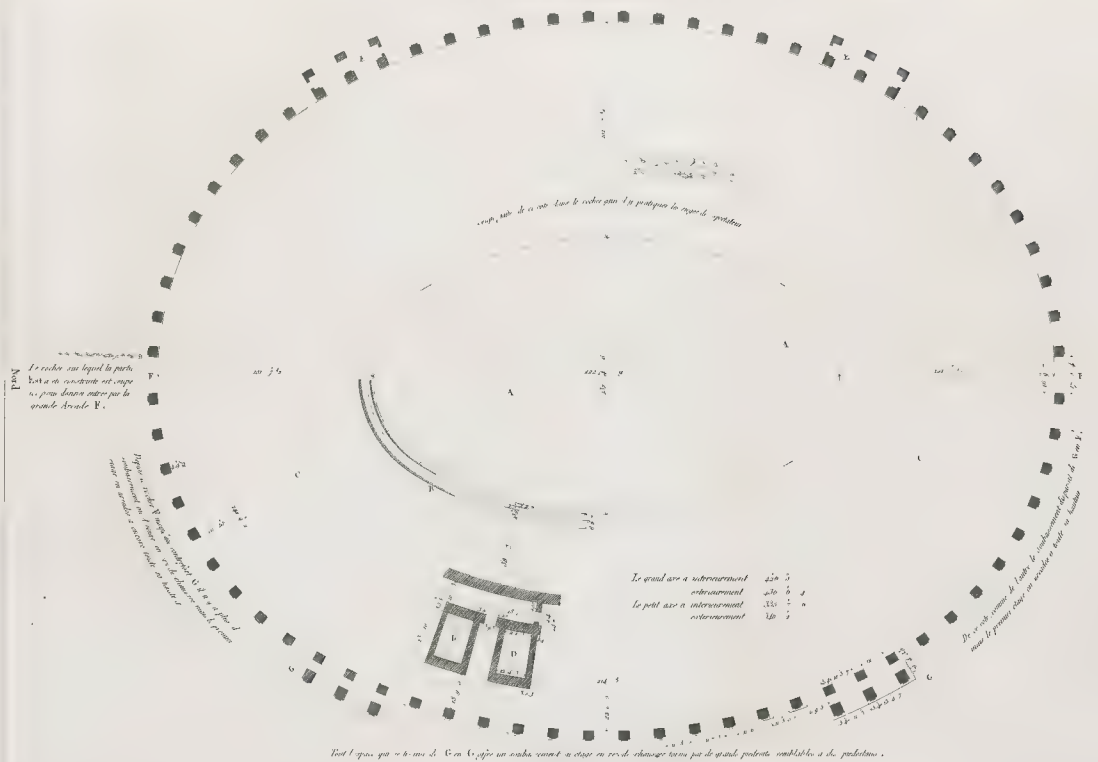


Fig 2

Fig 1

Fig 1

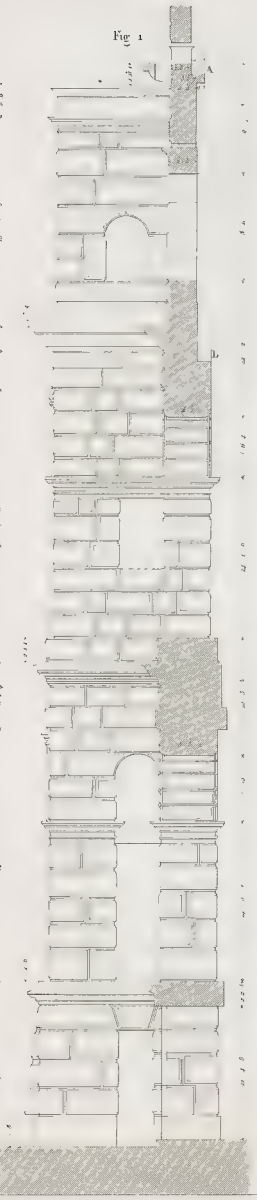


Fig 2

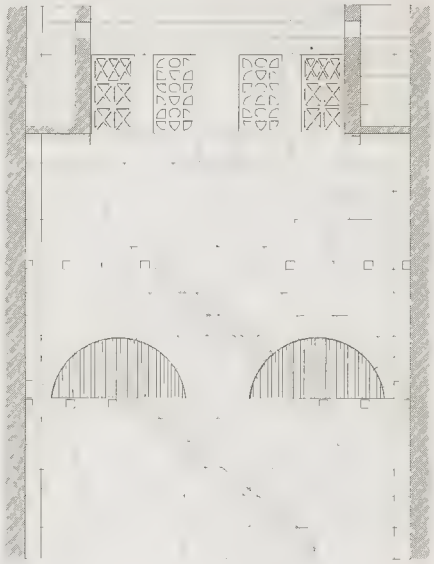


Fig 4

Fig 5

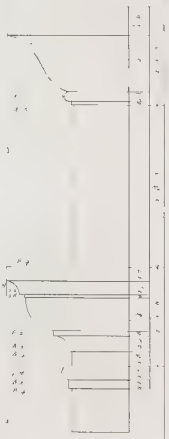
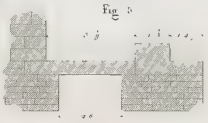


Fig 3



ECHELLES DE

Paris de Bure
Ateliers Imprimerie
Wallader

Fig 2

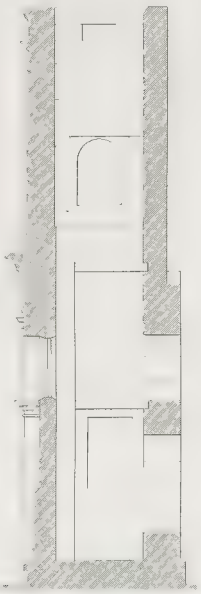


Fig 3

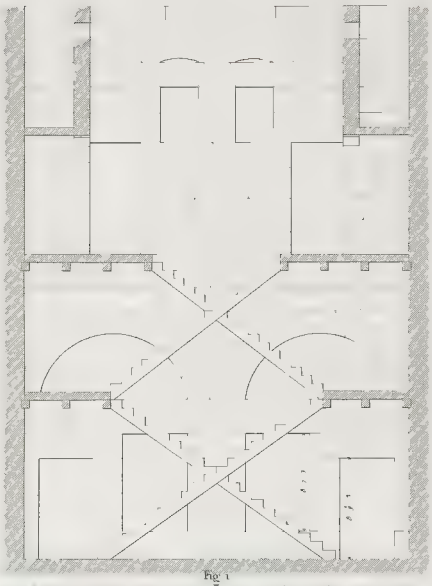


Fig 1

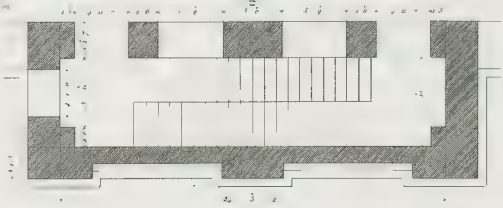


Fig 4.

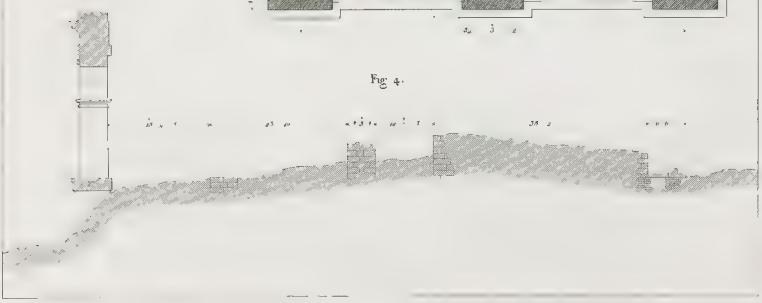


Fig 2

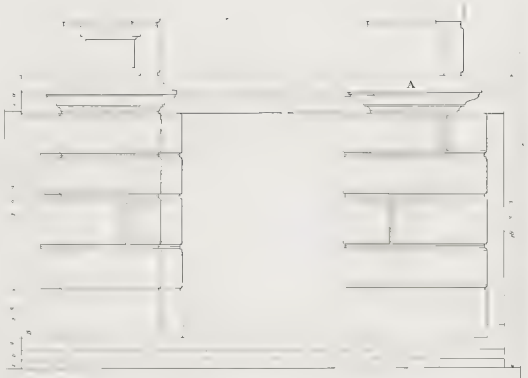


Fig 1

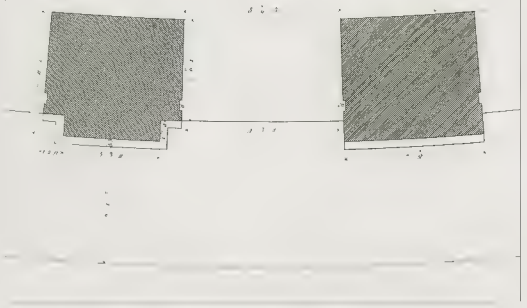


Fig 4

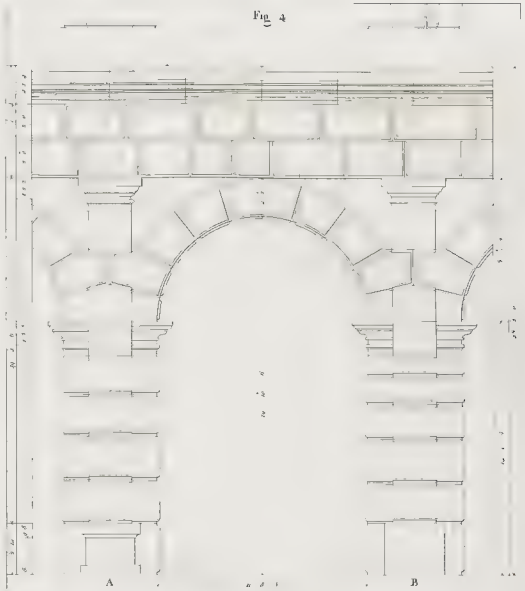
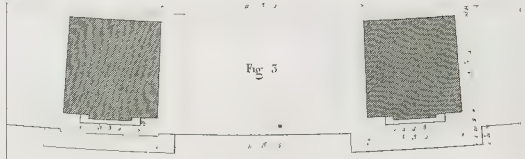


Fig 3



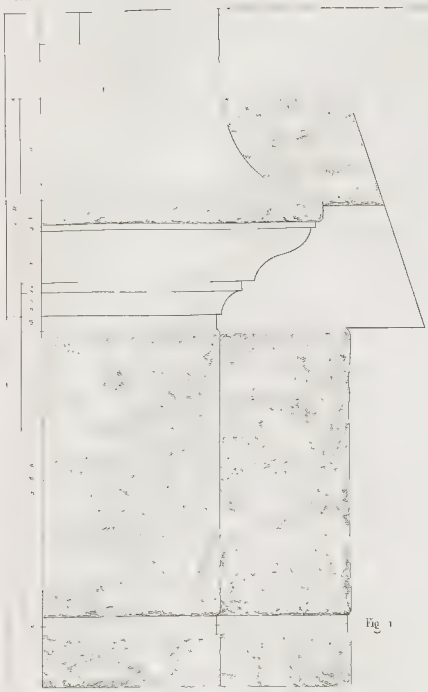


Fig 1

Fig 2

Paris de Pars
Libr. Dramme
Valade

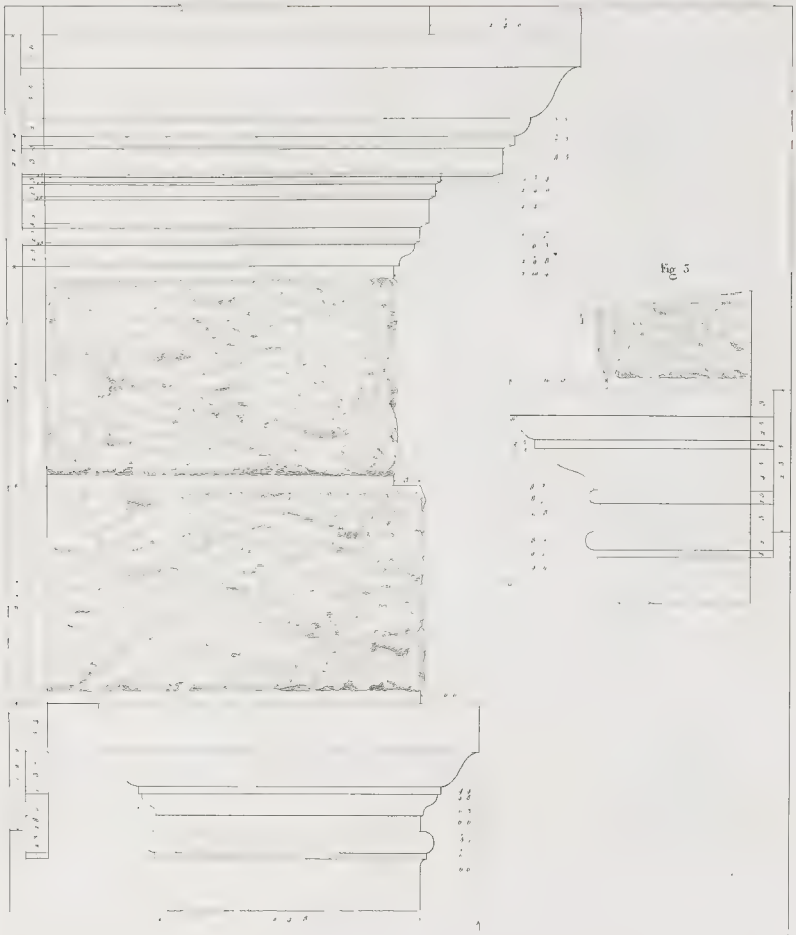


Fig 3

Fig 1

Fig 2

PATTELLE DE

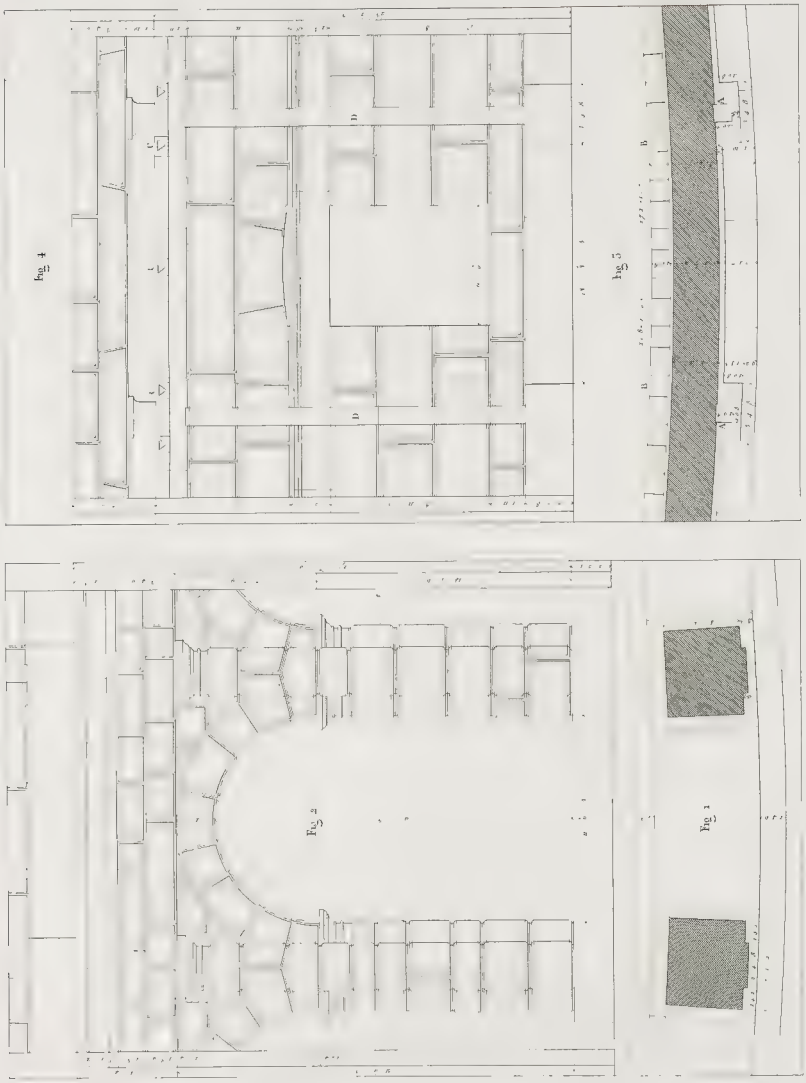


Fig 4
Fig 3
Fig 2
Fig 1

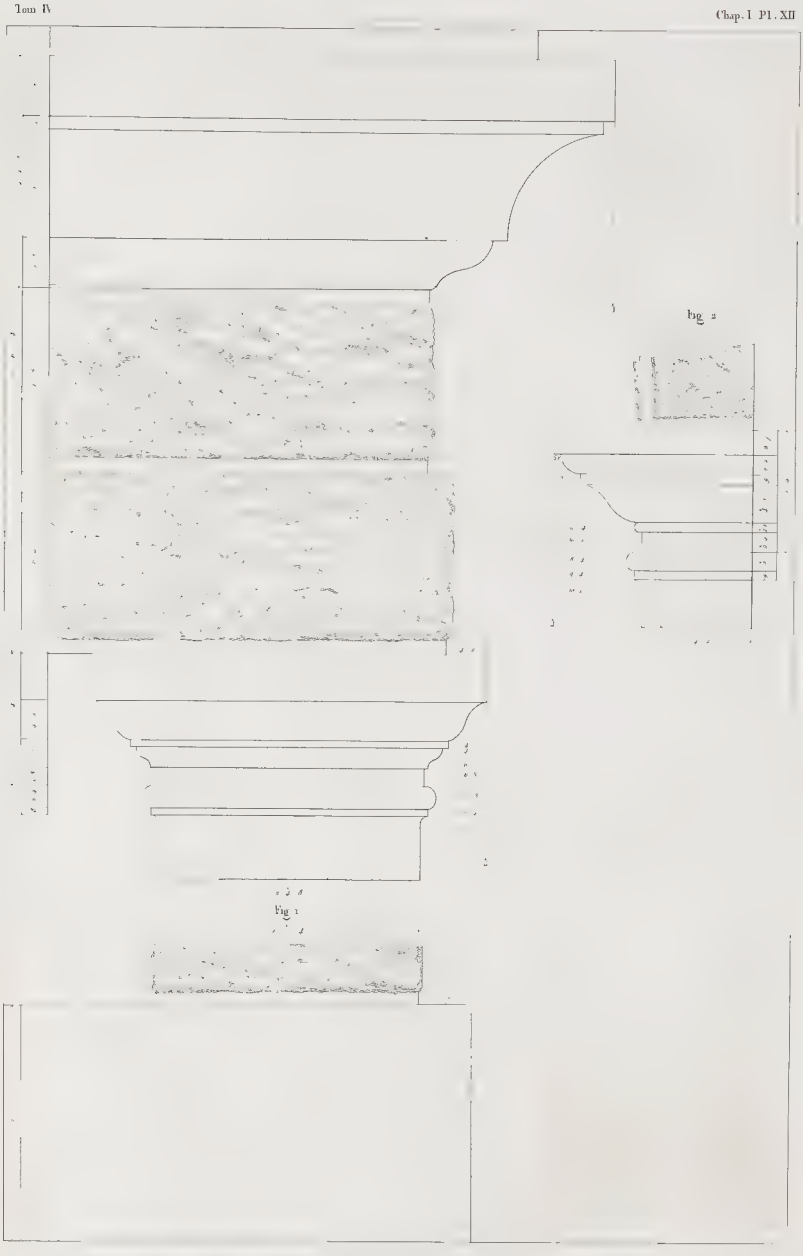


Fig. 2
Fig. 1

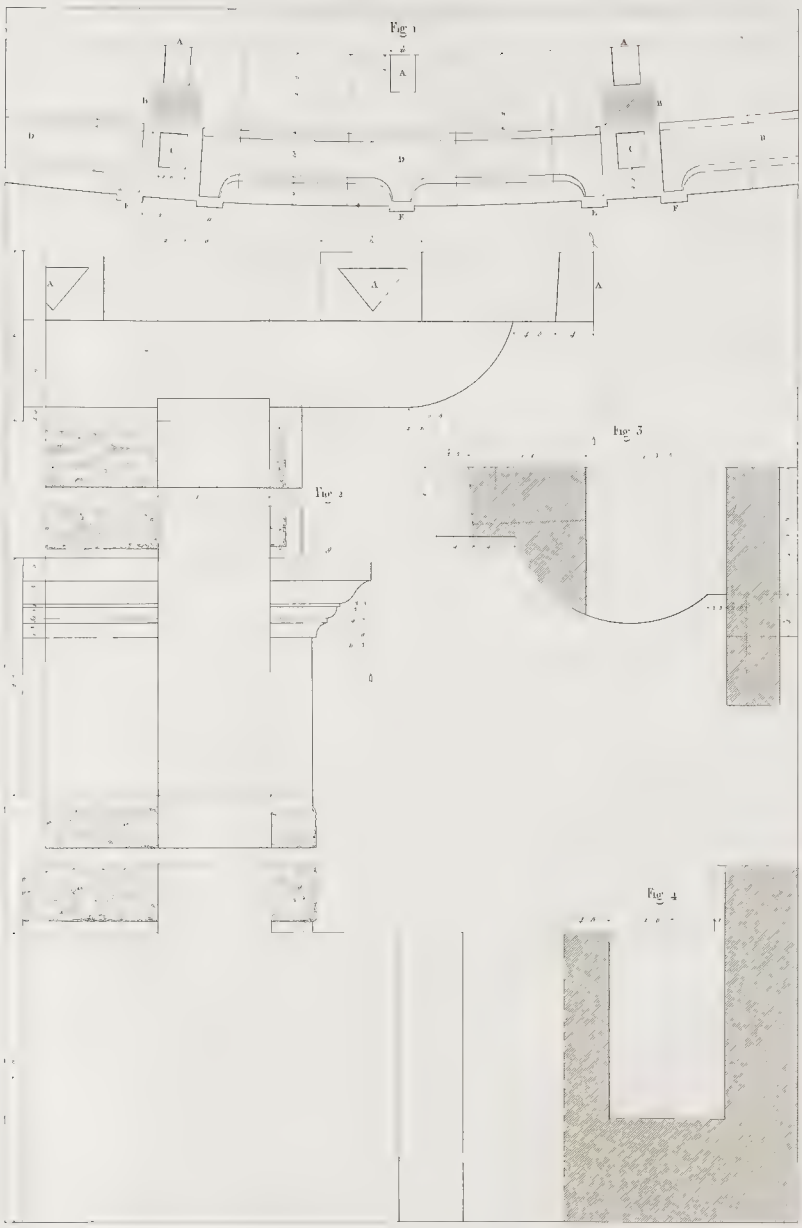


Fig 1
Fig 2
Fig 3
Fig 4

CHAPITRE II.

LE TEMPLE DE ROME ET D'AUGUSTE, A POLA.

La place publique actuelle, ou le marché de la ville, occupe une partie de l'ancien forum. C'est là que l'on voit encore les ruines de deux Temples d'architecture corinthienne, qui peuvent être regardés comme les plus beaux restes de l'ancienne splendeur de Pola. Dans l'état où ils se trouvent aujourd'hui, il est évident que, dès l'origine, ils ont été exactement semblables, et pour la grandeur et pour la décoration : leurs façades sont placées dans le même alignement, et ils formaient autrefois le principal ornement du côté de la place qui fait face à l'entrée du port. Situés à la distance d'environ soixante-dix pieds l'un de l'autre, l'intervalle qui les sépare est occupé maintenant par un bâtiment d'une assez grossière apparence, dans lequel loge le provéditeur, et que l'on appelle son palais. Un de ces Temples était dédié à Rome et à Auguste ; l'autre, aujourd'hui transformé en cuisine et en écuries pour l'usage du provéditeur, était dédié à Diane, si l'on s'en rapporte à une ancienne tradition du pays : il semblerait même que les habitants conservent toujours une sorte de vénération pour cette divinité ; car nous remarquâmes que leur formule ordinaire de serment, celle qu'ils emploient le plus fréquemment dans la conversation, c'est encore *per Diana*, et *per Diana di Giove*. Des deux Temples, celui d'Auguste est de beaucoup le mieux conservé ; mais leur identité est si parfaite, qu'après avoir décrit celui-ci, on est dispensé de parler de l'autre. Cette description a déja été publiée par Palladio ; mais Desgodetz, qui a découvert quelques erreurs dans les dessins que cet excellent architecte a donnés de plusieurs autres monuments, aurait trouvé, dans ceux dont il est ici question, une plus ample matière à la critique.

Les moulures sont d'une exécution très-soignée ; le feuillage des chapiteaux, de la frise et des modillons, offre une richesse et une délicatesse de travail, qui seraient à peine surpassées dans des ouvrages exécutés pendant le siècle d'Auguste.

Planche XIV.

Vue de la façade du Temple de Rome et d'Auguste. Les marches qui s'avancent jusque sur le devant, sont une addition moderne. Les personnages qu'on y voit sont des habitants de Dignano ; ceux qui occupent le premier plan sont de Pola, et portent le costume ordinaire de cette ville. Le pêcheur tient à la main une romaine, qui remplace ici généralement la balance

à bassins. Le piédestal que l'on voit à gauche, dans l'ombre, se trouve directement en face du portique du Temple, et servait probablement de support à une statue. Le bâtiment placé à droite est la prison.

PLANCHE XV.

Fig. 1. Vue de la partie postérieure des deux Temples; à droite est celui d'Auguste. Le corps de bâtiment qui se trouve entre eux, est le palais du provéditeur, dont nous avons parlé, également vu par derrière. La porte près de laquelle se tient un soldat esclavon, appuyé sur son fusil, est celle du corps-de-garde. A peu de distance, deux hommes jouent à la boule. Sur le devant, on voit un autre soldat esclavon parlant à une jeune fille, et une femme de Pola, qui conduit un âne en filant.

Fig. 2. Plan du Temple.

PLANCHE XVI.

Élévation de la façade du Temple d'Auguste. Les fûts des colonnes sont d'un très-beau marbre; leurs bases n'ont point de plinthes, ce qui mérite d'être remarqué. Les lettres de l'inscription placée sur la partie antérieure de la frise, étaient de métal. Enclavées dans la pierre, elles formaient saillie sur le fond : elles ont toutes disparu; mais les entailles qui servaient à les fixer se voient encore, et suffisent pour prouver que l'inscription a été inexactement copiée par Palladio. Le tympan du fronton offre un petit canal ou une entaille circulaire, qui paraît avoir été destinée à recevoir un cercle ou médaillon de bronze; la teinte verdâtre, que l'on y voit dans plusieurs parties, autorise cette conjecture.

PLANCHE XVII.

Élévation latérale du Temple.

PLANCHE XVIII.

Fig. 1. Chapiteau des colonnes et entablement.
Fig. 2. Coupe du chapiteau.
Fig. 3. Sofite du larmier.

PLANCHE XIX.

Fig. 1. Plan du chapiteau.
Fig. 2. Élévation du chapiteau prise sur l'angle.

PLANCHE XX.

Base et piédestal des colonnes.

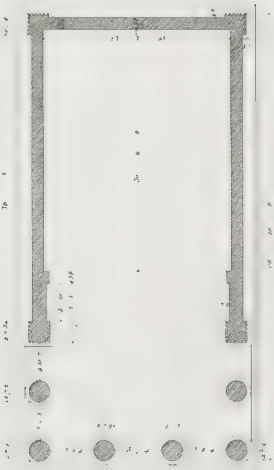
PLANCHE XXI.

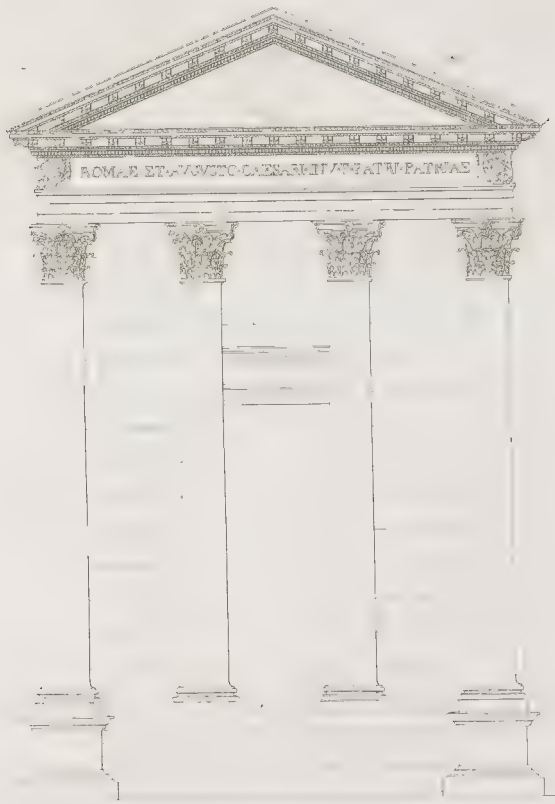
Fig. 1. Chapiteau des pilastres ou antes.
Fig. 2. Coupe du chapiteau.
Fig. 3. Plan du chapiteau renversé, et sofite de l'architrave.
Fig. 4. Base des pilastres.

La vignette qui est à la tête de ce chapitre (voyez Planche I^ère, fig. 5), présente le bel enroulement qui décore les parties latérales et postérieures de la frise du Temple, dessiné plus en grand.

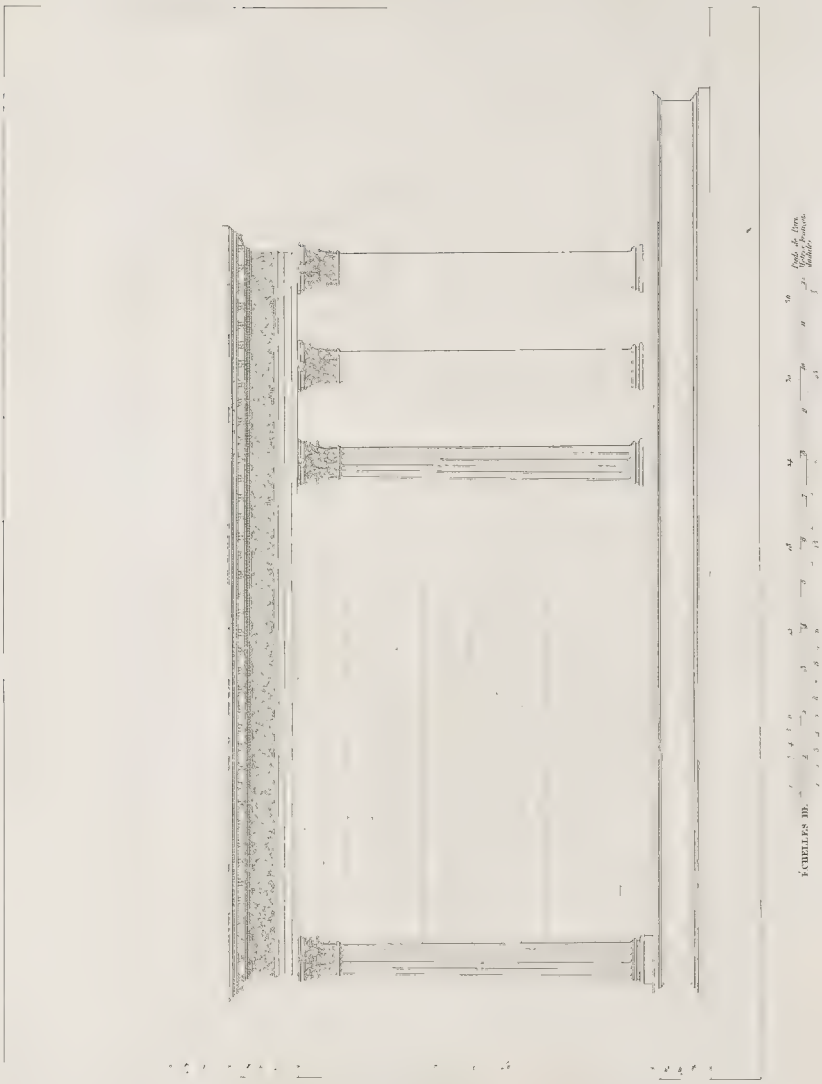
La vignette qui termine ce chapitre (voyez Planche I^ère, fig. 6), offre la représentation d'une médaille d'Auguste : elle peut donner une idée du médaillon que l'on suppose avoir été placé sur le tympan du fronton.

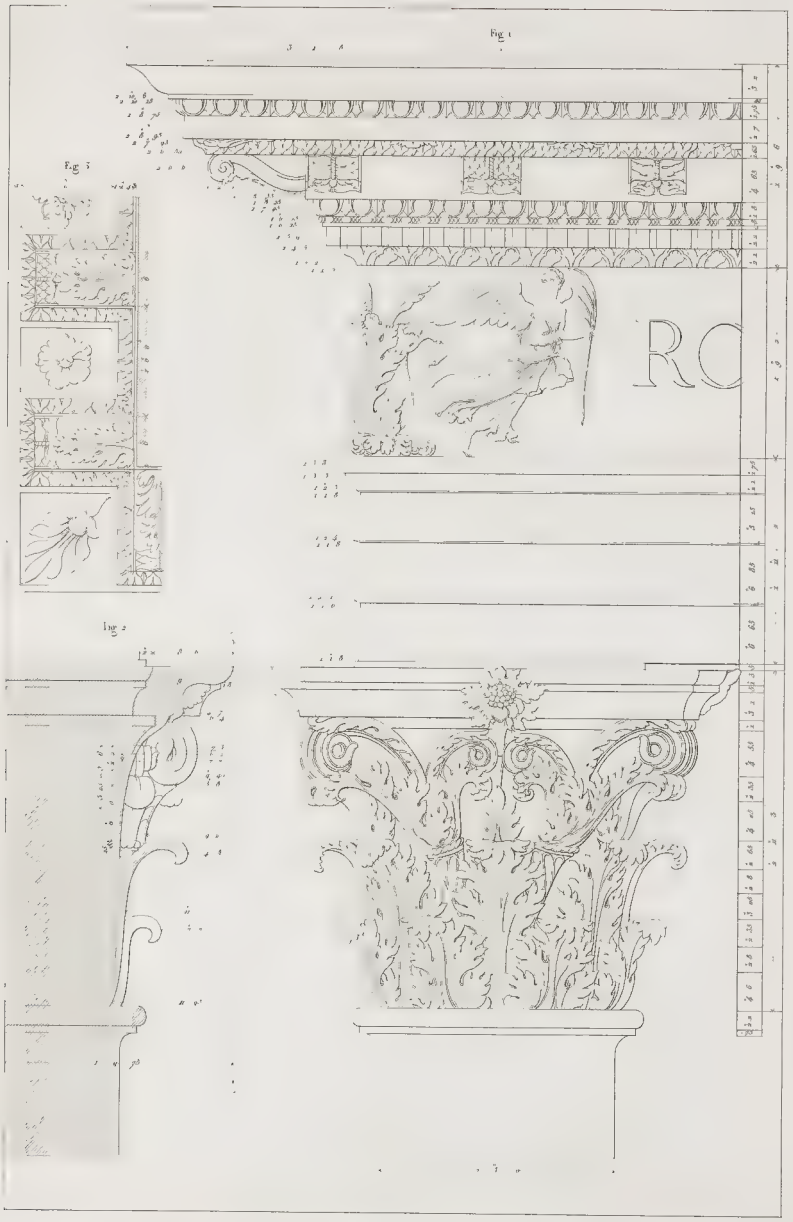
Fig. 2





ECHELLES DE





ECHELLES DE

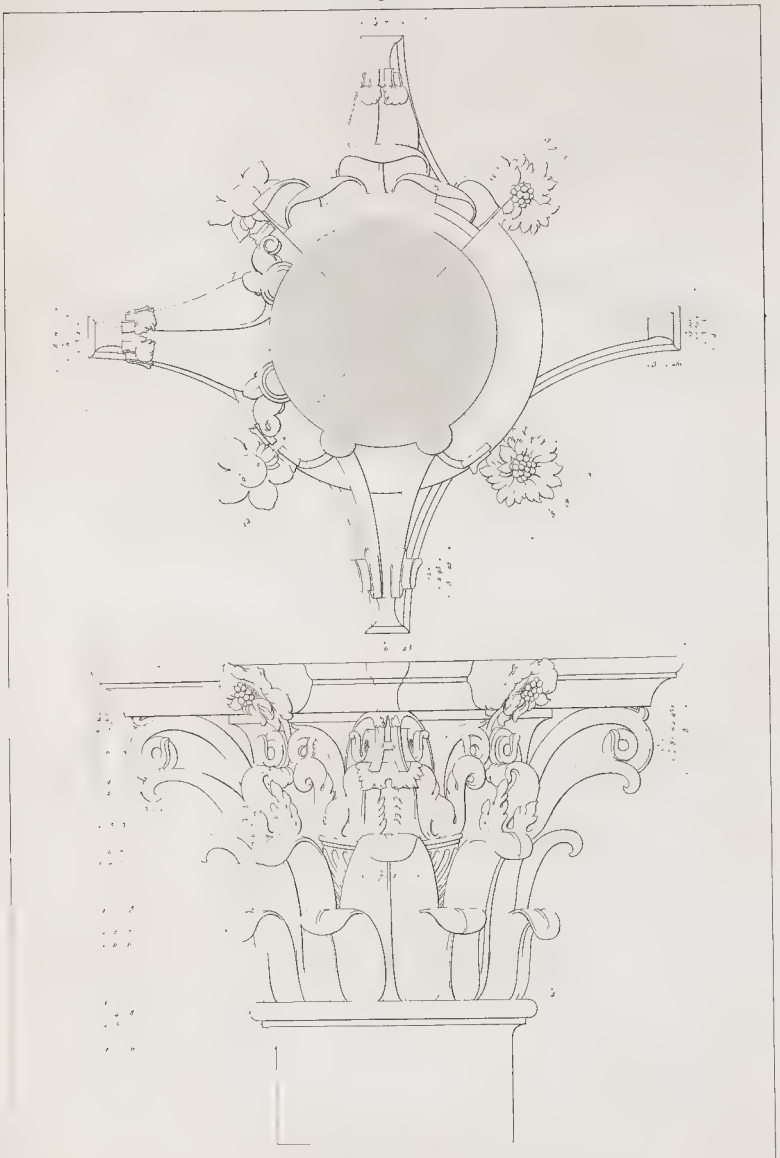
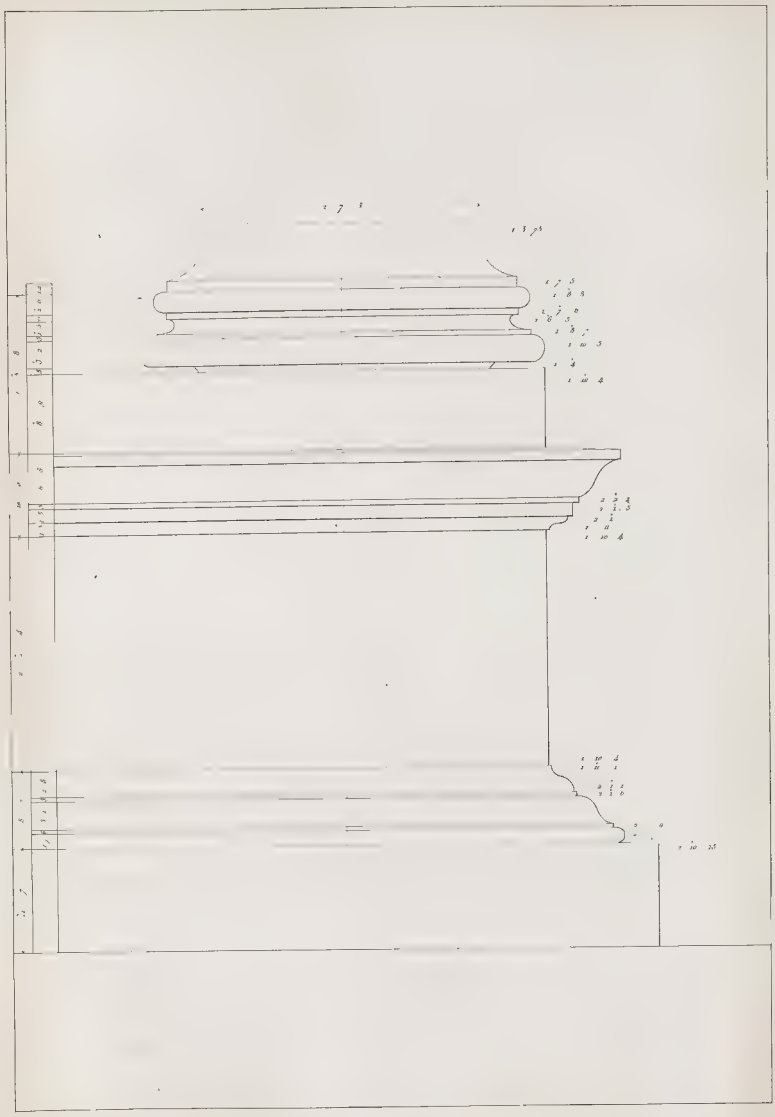


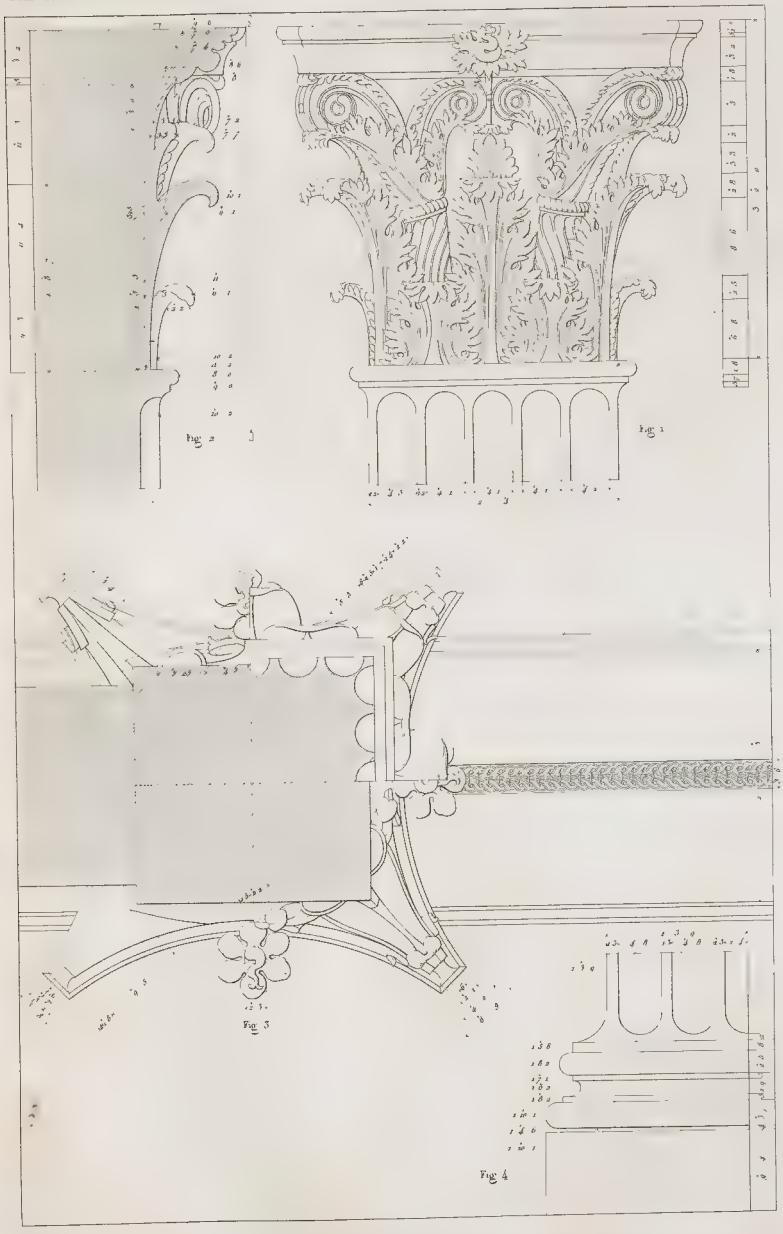
Fig. 2

ECHELLES DE

Poids de Livre
Mètre Français
Modules



FAMILLES DE



ECHELLES DE

Ecole de Paris
Mathy Sculpteur

CHAPITRE III.

L'ARC DES SERGIUS, A POLA.

Cet Arc forme la façade intérieure de la porte méridionale de Pola, et porte aujourd'hui le nom de *Porta Aurata* (1). Il a été construit, comme une des inscriptions nous l'apprend, aux frais d'une dame nommée Salvia Postuma, et paraît avoir été élevé en l'honneur de trois personnes de sa famille : telle est, du moins, la conjecture à laquelle peuvent donner lieu les trois piédestaux compris dans l'attique qui couronne l'arc, lesquels servaient probablement de support aux statues des trois *Sergius* dont ils portent les noms.

Il semble extraordinaire qu'un pareil monument ait été élevé par un particulier, sans qu'il y soit fait mention de l'empereur régnant, et sans que l'inscription renferme le moindre témoignage de l'estime publique pour les personnes dont les statues étaient ainsi exposées à tous les regards, et donne à connaître le genre de mérite qui les distinguait. Rien n'apprend ici par quels services les trois Sergius avaient obtenu l'honneur d'un si magnifique souvenir placé dans l'enceinte de la ville : les inscriptions n'offrent que leurs noms et la désignation des offices dont ils étaient revêtus. Comme on n'y trouve ni la forme ordinaire des dédicaces faites aux morts, ni la mention de l'âge des personnes qui y sont nommées, il ne paraît guère probable que cet arc ait été un monument sépulcral. Il est bâti en pierre de la même espèce que celle qui fut employée pour l'amphithéâtre. Quoiqu'il soit inférieur au temple d'Auguste, sous le rapport du style et de la décoration, et surtout que les ornements n'y offrent pas une exécution aussi soignée, cependant la composition générale en est bonne, et on y trouve des parties de détail qui probablement ne seront pas jugées indignes d'être imitées. Il serait difficile d'assigner une date à cet édifice. Il paraît avoir été construit pendant le déclin de l'empire, plutôt que sous le siècle d'Auguste; mais on n'y trouve ni nom d'empereur, comme on l'a déja remarqué, ni aucune autre particularité qui fournirait le moyen d'en fixer la date.

(1) Cet arc paraît avoir été destiné, dès l'origine, à occuper la place qu'il occupe aujourd'hui. En effet, sur son autre face, celle qui regarde le Sud, les chapiteaux ne sont que massés, et les colonnes ne sont pas cannelées : de plus, dans les entre-colonnes, à trois pieds environ au-dessous de l'architrave, on voit un arrachement, qui semble indiquer la jonction de cette partie de l'arc avec les deux murs qui lui sont perpendiculaires et qui aboutissent à la porte extérieure.

Planche XXII.

Fig. 1. Vue de la *Porta Aurata*, et du mur flanqué de tours qui forme l'enceinte de la ville. En offrant l'aspect du lieu, j'ai voulu donner aussi une idée des mœurs des habitants. Des Esclavons armés de haches, de mousquets et de poignards, accompagnent leur chariot traîné par des bœufs; une jeune femme les suit, montant à califourchon un petit cheval. M. Revett, moi et un aide, nous sommes occupés à prendre des mesures sur l'attique qui couronne l'arc: cette opération excite l'attention d'un petit groupe de femmes du voisinage; et pendant qu'elles observent nos mouvements avec curiosité, un esclavon leur apprend que nous sommes à la recherche de trésors cachés.

Fig. 2. Plan de l'Arc des Sergius.

Fig. 3. Trophées qui décorent la frise sur chaque flanc de l'arc, représentés plus en grand.

Planche XXIII.

Fig. 1. Elévation de la face principale de l'arc.

Fig. 2. Elévation latérale de l'arc: on y voit le bas-relief de la frise représenté plus en grand sur la planche précédente.

Fig. 3. Coupe de l'arc.

Planche XXIV.

Fig 1. Chapiteau et entablement des colonnes.

Fig. 2. Coupe du chapiteau.

Fig. 3. Sofite du larmier.

Planche XXV.

Fig. 1. Plan du chapiteau renversé.

Fig. 2. Vue du chapiteau prise sur l'angle.

Planche XXVI.

Fig. 1. Plan des colonnes, indiquant la manière dont se terminent les cannelures

Fig. 2. Base et piédestal des colonnes.

Planche XXVII.

Fig. 1. Compartiments du milieu sur le sofite de l'arcade.

Fig. 2. Enroulement qui décore la face du piédroit, avec les moulures de l'imposte et de l'archivolte.

Fig. 3. Piédestaux faisant partie de l'attique qui couronne l'arc.

La vignette placée à la tête de ce chapitre (voyez planche I^re^, fig. 7), est prise d'un bas-relief que l'on déterra pendant notre séjour à Pola. La forme de la balance, des poids et du modius, rendent ce bas-relief digne de quelque attention.

La vignette qui termine ce chapitre (voyez planche I^re^, fig. 3), offre une tête d'Esculape. Placée dans le mur d'enceinte de la ville, près du port, elle présente un fort beau travail, et jouit du singulier bonheur d'être encore aujourd'hui un objet de vénération pour les habitants, qui la prennent pour une tête de saint Jean-Baptiste. Dans le sceptre entouré d'un serpent, symbole ordinaire d'Esculape, ces bonnes gens voient le roseau entouré d'une banderolle que l'on donne assez volontiers à saint Jean-Baptiste; et ils ne passent jamais devant cette image sans la saluer, et sans faire le signe de la croix.

Fig 3

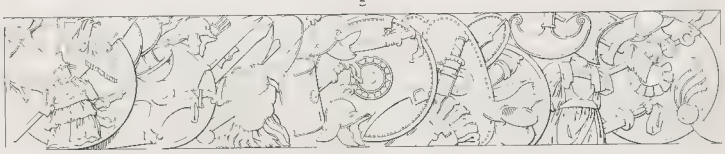
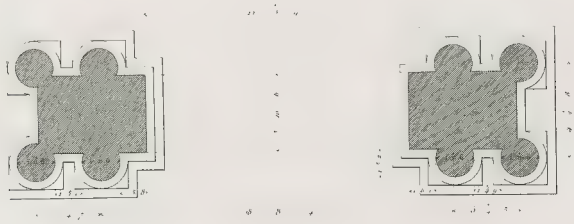


Fig 4



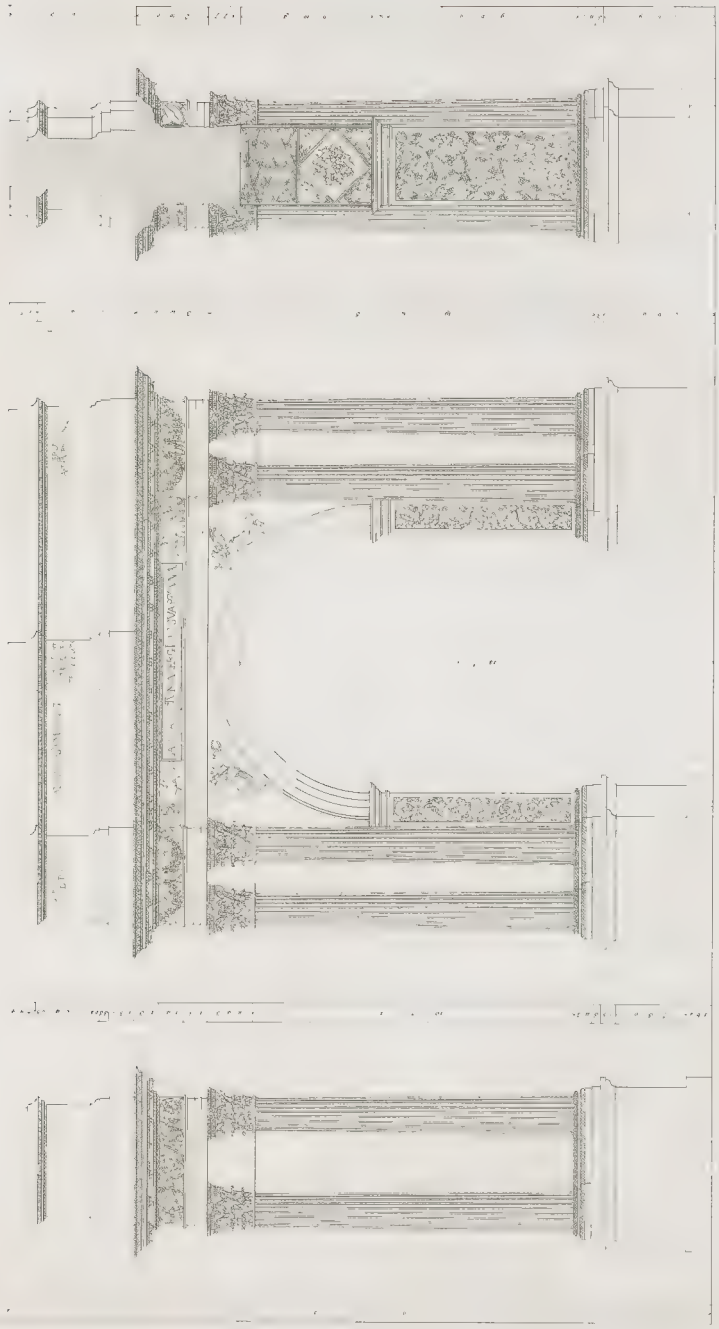


Fig 1

Fig 2

Fig 3

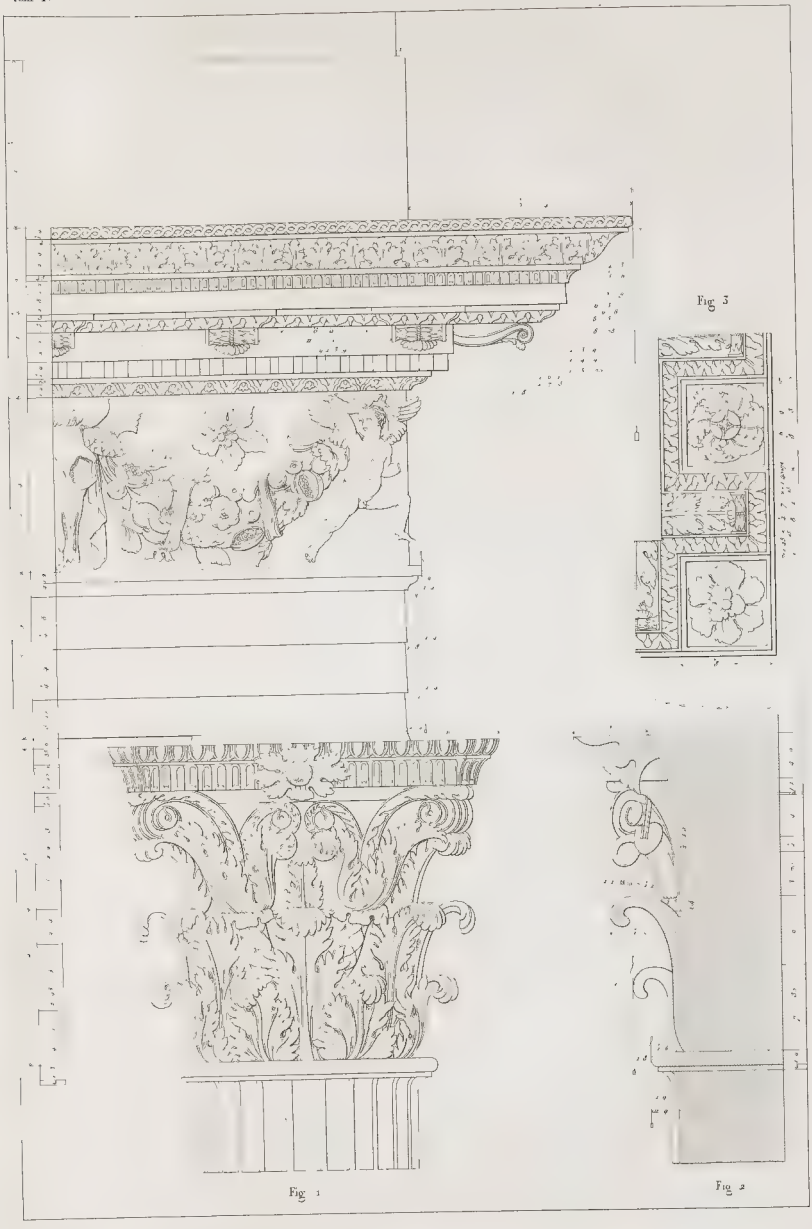


Fig 3

Fig 1

Fig 2

Fig. 1

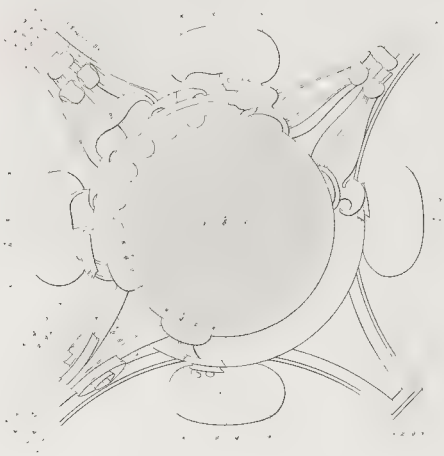
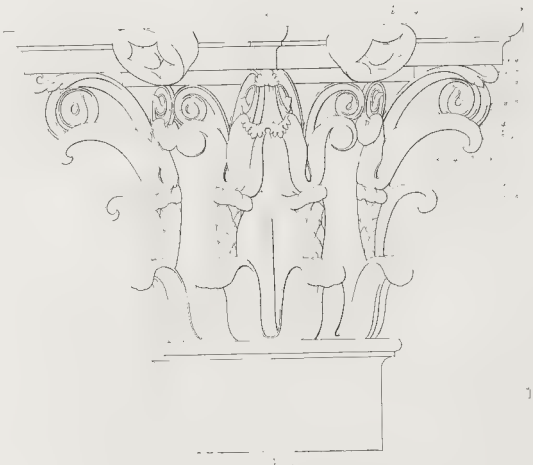


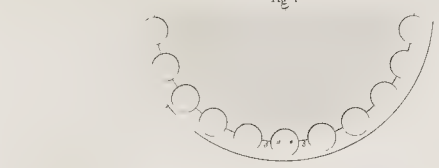
Fig. 2



ECHELLES DE

Publié chez Lacroix Imprimeur-Libraire Rue Mazarine

Fig 1



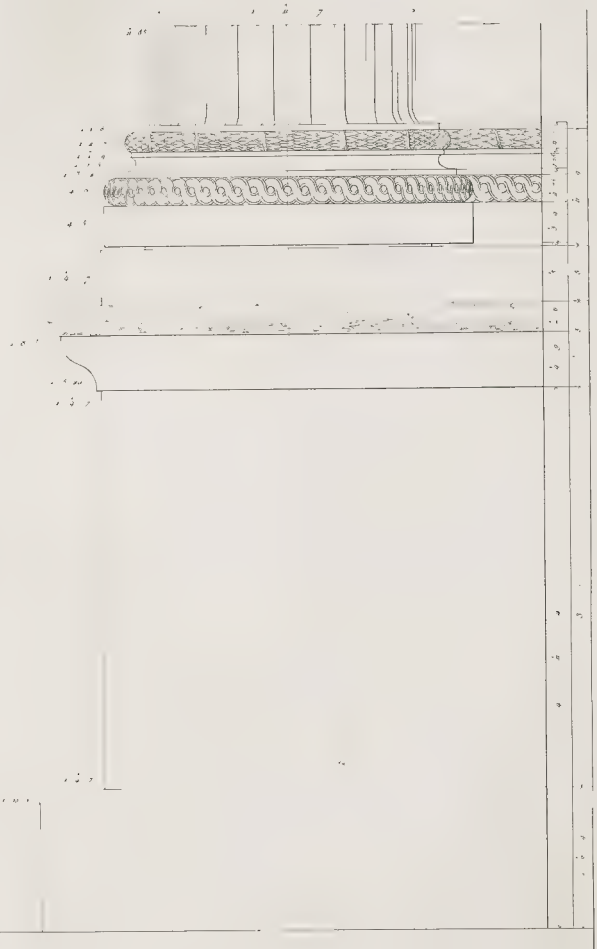
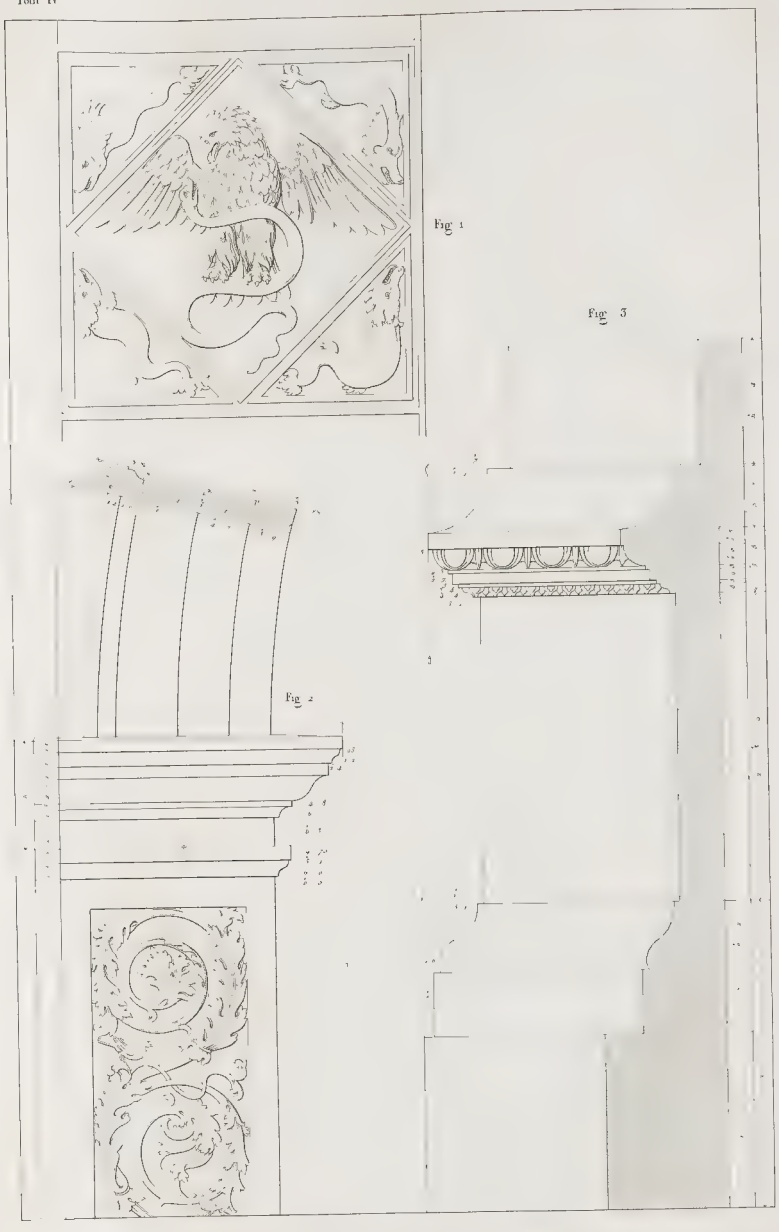


Fig 2

ECHELLES DE

Poste de Paris
Thermomètre Français
Vendôme



ECHELLES DE

Pieds de Pan.
Decimetre Francois
Module

CHAPITRE IV.

SCULPTURE DU PARTHÉNON.

M. Stuart s'est contenté, dans le second volume de cet ouvrage (chapitre 1^er^, planches XII et XIII), de présenter un choix de fragments de la frise du Parthénon, propre à donner une idée de la variété d'actions et de costumes qu'offrent les personnages qui y sont représentés. Mais l'ensemble de cet admirable bas-relief est si intéressant, qu'on a jugé convenable de faire graver, pour le volume que l'on publie, tout ce qui restait encore inédit des dessins faits soit par M. Stuart, soit par M. Pars : les esquisses de ce dernier sont fort belles.

Douze des métopes que nous allons aussi donner dans ce chapitre, se trouvent aujourd'hui dans le Muséum de lord Elgin (1). La même collection renferme quarante blocs ou fragments de la frise qui entoure la cella : nous avons indiqué ceux dont la représentation se trouve dans l'ouvrage de Stuart.

Planches XXVIII et XXIX.

Frontons du Parthénon. Ces frontons, celui de l'ouest surtout, ont été en partie détruits par une bombe qui, en 1687, à l'époque du siége d'Athènes par les Vénitiens, tomba sur le temple et en renversa toute la toiture. M. Ollier de Nointel, ambassadeur de France à la Porte, en 1670, avait heureusement employé un artiste flamand à dessiner les sculptures de cet édifice, et particulièrement celles des frontons. Ces dessins ne paraissent pas avoir été faits avant l'année 1683 (2). Ils furent long-temps égarés, et on les regardait comme perdus, lors-

(1) La belle collection de marbres antiques formée par lord Elgin, pendant son ambassade à Constantinople, a été achetée en 1816 par le parlement, et se trouve aujourd'hui déposée au Muséum britannique. M. Visconti, pendant un voyage fait en Angleterre à la fin de 1814, a dressé un catalogue détaillé de tous les objets qui formaient le Muséum de lord Elgin. Il est imprimé à la tête de l'édition anglaise des deux excellents mémoires que le même savant a composés sur les sculptures et sur les inscriptions que présentait cette collection : Londres, 1816, in-8°. (*Note du Traducteur.*)

(2) Nous proposant d'offrir, dans ce chapitre, toute la partie des dessins de Nointel qui se rapporte au Parthénon, de manière qu'il soit désormais inutile de recourir aux originaux, nous croyons devoir donner ici quelques renseignements sur cet intéressant recueil. Les dessins qui le composent ont été faits à Athènes, non en 1683, comme le dit l'éditeur du IV^e^ volume de Stuart, mais pendant les derniers mois de 1674, ainsi qu'il résulte des témoignages de Spon et de Cornelio Magni. A cette époque, M. de Nointel se trouvait effectivement sur les lieux avec son peintre; tandis que, rappelé de son ambassade en 1678, il était de retour en France en 1683. Ce peintre, qui accompagna M. de Nointel pendant ses voyages dans le Levant, n'était point un artiste flamand, comme le dit Cornélio Magni; c'était Jacques Carrey, élève de Lebrun, qui, de retour en France, continua à prendre part aux travaux de son maître, et, après la mort de celui-ci, alla terminer sa carrière à Troyes, en Champagne, où il était né, et où il a laissé plusieurs ouvrages

qu'on les retrouva, il y a peu d'années, dans le cabinet des estampes de la bibliothèque du Roi, à Paris. On s'en servit alors pour faire graver les deux frontons, et publier ceux-ci dans l'atlas d'une nouvelle édition du Voyage d'Anacharsis qui parut en 1799.

M. Taylor se trouvant à Paris dans le courant de l'été dernier (1814), y vit, à la bibliothèque du Roi, le volume où sont réunis les dessins de Nointel, et obtint, avec la plus obligeante facilité, de l'un des Conservateurs de ce noble établissement, la permission de faire faire des copies des deux frontons. Elles furent exécutées avec une scrupuleuse exactitude, et de la même grandeur que les originaux, par un artiste français très-habile, et nous les offrons ici sur les planches XXVIII et XXIX. La planche suivante avait été gravée, il y a plusieurs années, d'après un trait que l'on eut alors quelque peine à obtenir, en employant l'intervention du général Miranda. Elle n'est pas parfaitement exacte dans toutes ses parties; mais comme elle ne doit servir qu'à donner une idée de l'ensemble de ces compositions, on n'a pas cru qu'il fût nécessaire de la faire graver de nouveau (1). Nous joignons ici les renseignements que M. Legrand, habile architecte de Paris, adressa au général Miranda, en lui envoyant les dessins au trait des deux frontons qui ont servi à composer la planche d'ensemble (2) : sur ces dessins, comme sur les dessins originaux de Nointel, chaque fronton était divisé en deux parties.

« Les deux pièces dont se compose la planche XXVIII, doivent être réunies. Elles représentent les figures du frontispice *antérieur* (3) du temple de Minerve à Athènes, dessinées par ordre de M. de Nointel, ambassadeur de France à la Porte Ottomane, avant la destruction d'une partie de ce temple, opérée, en 1687, par le bombardement des Vénitiens.

importants. Les dessins faits par lui, pendant son séjour à Athènes avec M. de Nointel, sont pour la plupart exécutés au crayon rouge sur un fond haché à la mine de plomb; quelques-uns sont à la mine de plomb sur un fond haché au crayon rouge. Il paraît que ces dessins, du cabinet de M. de Nointel, passèrent dans celui de M. Bégon, intendant de La Rochelle, où ils se trouvaient en 1698. Une note placée à la tête du volume qui les renferme, porte que la bibliothèque du roi en fit l'acquisition le 23 avril 1770. Ils y furent effectivement égarés pendant assez de temps pour qu'on les regardât comme perdus : enfin on les retrouva vers 1797, et depuis cette époque, on s'est empressé d'en faire jouir tous les amis des arts. Pour prévenir les inconvénients qui pouvaient résulter de communications plus ou moins fréquentes, on a jugé convenable, en 1811, de former un volume de ces dessins, en les distribuant et les fixant sur des feuilles de papier, conformément à l'ordre établi par les indications qu'ils portent. Les dessins faits d'après les sculptures du Parthénon occupent seuls *vingt-un* feuillets de ce volume, et ils en forment la partie vraiment importante. On trouve ensuite, sur *sept* autres feuillets, des dessins des bas-reliefs de la Tour des Vents, désignée sous le nom de Tombeau de Socrate, une assez mauvaise vue d'Athènes, et quelques détails d'ornements qui, après l'ouvrage de Stuart, n'offrent aujourd'hui aucune espèce d'intérêt. (*Note du Trad.*)

(1) Nous avons cru pouvoir nous dispenser de répéter ici cette représentation des frontons, dans leur ensemble. On la trouvera sur une planche additionnelle que nous avons placée dans le tome II de notre traduction, chapitre I^er^, planche XV. Les deux frontons, copiés avec exactitude sur les dessins de Nointel, et seulement réduits dans leurs dimensions pour pouvoir être placés sur une seule feuille, y sont tels que M. Barbié du Bocage les a présentés dans son bel atlas du *Voyage d'Anacharsis*. (*Note du Traducteur.*)

(2) Paris, le 7 mai 1802.

« Je vous adresse, mon cher général, le calque du fronton antérieur du Temple de Minerve, que j'ai été prendre moi-même, à la Bibliothèque, sur les dessins originaux faits par ordre de M. de Nointel, alors ambassadeur à Constantinople. Ils portent tout le caractère de la vérité et de la fidélité; mais ils n'ont pas le grand style antique, que les dessinateurs ne connaissaient pas alors, et je n'ai voulu altérer en rien l'original. Le peu qu'il y a eu de gravé dans Stuart, vous suffira pour suppléer à ce défaut.

« J'ai joint ici une petite idée de la composition du fronton postérieur, afin que l'on pût comparer les deux, si besoin est. J'ai cru aussi que vous seriez bien aise d'avoir sur cet objet quelques notes de Fauvel, et c'est ce qui a retardé mon envoi. Si vous avez besoin de quelque autre chose, mandez-le moi, et je serai très-empressé d'y satisfaire, etc., etc. »

Signé LEGRAND,
Architecte des travaux publics, et Membre de plusieurs Sociétés littéraires.

(3) M. Legrand, contre l'opinion si bien établie par Stuart lui-même, donne à la façade *occidentale* du temple le nom de façade *antérieure*, et cela parce qu'il regarde les sculptures du fronton de cette façade comme représentant la naissance de Minerve. (*Note du Trad.*)

« Ces dessins sont au crayon rouge sur un fond haché à la mine de plomb, et *vice versâ*. Ils ont tout le caractère de la fidélité; mais le dessinateur a mis, dans les formes, un peu du style de son temps, et on n'y retrouve plus la sévérité et le grandiose de l'antique. Je les ai calqués tels qu'ils sont, sans aucun changement.

« Il y a, dans la même collection, exécutés de la même manière et dans le même temps, trente-huit autres dessins des métopes et de la frise du même temple; une assez mauvaise vue d'Athènes; huit dessins des bas-reliefs de la Tour des Vents, et quelques autres dessins de sculptures peu importantes; mais il n'y a rien qui appartienne au monument que l'on appelle vulgairement la Lanterne de Démosthènes.

« Je dois les notes suivantes à M. Fauvel, peintre et antiquaire, qui a résidé pendant quinze ans à Athènes et dans les environs, et qui a fait mouler la plus grande partie de ces sculptures.

« Les figures des frontons portaient des ornements de bronze, du moins à en juger par la tête de l'impératrice Sabine, A, planche XXVIII, qui, étant tombée du tympan en bas, fut apportée très-mutilée à M. Fauvel. On y distingue parfaitement les trous qui, selon toute apparence, servaient à fixer une couronne, à l'aide de petits goujons de bronze.

« La tête de l'empereur Adrien, B, existe encore en place. Probablement ce groupe aura été rapporté là postérieurement, pour honorer un empereur qui fut le bienfaiteur d'Athènes; car il diffère, pour le travail, des autres parties de cette sculpture.

« Tous les admirables restes des deux frontons sont en marbre pentélique (1), de la plus belle exécution et d'un fini extrême. Les figures sont isolées ou de ronde bosse, et d'un travail aussi soigné par derrière que par devant. Il y a apparence qu'elles ont été exécutées séparément dans l'atelier, et rapportées ensuite à la place qu'elles devaient occuper. On voit encore, dans les blocs de marbre qui forment le tympan du fronton, des trous de scellement et même des fragments de tirants et d'agrafes de fer, qui servaient à attacher par derrière ces figures isolées, afin de les soutenir. Le fer est noirci et en partie décomposé: M. Fauvel croit cependant qu'on avait pris des moyens pour le préserver de la rouille, puisqu'il s'est conservé si long-temps.

« Un des chevaux du char existe encore, et se trouve incrusté dans les murs de la citadelle. L'égide qui revêt la poitrine de Minerve, C, est remarquable. Les têtes que l'on voit en D, sont-elles des fragments, ou représentent-elles le peuple sur un plan reculé? c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider; mais elles existent bien réellement sur le dessin original.

« La figure marquée E étant tombée la tête en bas, et s'étant enfoncée dans le terrain, les jambes en l'air et les parties sexuelles à découvert, les Turcs qui passaient continuellement dans cet endroit pour aller à la mosquée, l'ont brisée, et en ont incrusté les fragments dans les murs voisins, d'où on pourrait encore les retirer et les rassembler: c'était le projet de M. Fauvel.

« La construction F, qui paraît ici en brique, est sans doute moderne. Elle aura été faite, soit pour soutenir la figure isolée E qui menaçait de tomber, soit pour ériger au-dessus un petit clocher. L'espèce d'arcade que l'on voit dans cet endroit, peut donner de la vraisemblance à cette dernière conjecture.

« Dans l'angle H du fronton oriental, planche XXIX, il y avait quatre têtes de chevaux; mais d'en bas on n'en pouvait apercevoir distinctement que deux, ainsi que l'a exprimé ici le dessinateur. M. Fauvel, qui est monté sur cette ruine, a très-bien distingué le bras I qui sortait de la mer, et qui tenait la bride des chevaux; on le voit même d'en bas, et lorsqu'on regarde avec attention, on distingue aussi l'extrémité des vagues de la mer. La figure couchée P, est encore bien conservée, aux jambes près, qui sont cassées.

« Ce fronton est à peu près dans l'état où il se trouvait du temps de M. de Nointel. Il est

(1) « Il n'y a de marbre de Paros employé à Athènes que pour les bas-reliefs du temple de Thésée; le reste de l'architecture, excepté quelques plafonds enrichis de caissons, est en marbre pentélique. »

étonnant que Stuart n'en ait pas donné le dessin sur une échelle un peu grande, puisqu'il le figure en petit, dans sa vue de la façade orientale du temple.

« La figure couchée N est du plus grand style et d'une admirable exécution. La tête de cheval O, que l'on pourrait croire placée là par un effet du hasard, est dans sa position primitive; il y en avait une autre à côté, qui est tombée et qui a été détruite. »

Une partie des restes de cette intéressante sculpture est à présent à Londres, et nous sommes autorisés à joindre les renseignements suivants à ceux que MM. Fauvel et Legrand ont donnés il y a plus de vingt ans.

La figure marquée G, sur le fronton occidental, existe à peu près dans l'état où on la voit ici, si ce n'est que le cou manque entièrement.

Sur le fragment que l'on possède de la figure C, on peut encore distinguer l'égide qui recouvrait la poitrine, et le trou qui servait probablement à fixer une tête de Méduse. L'égide et l'importance de la figure indiquent clairement que c'était là Minerve, que l'artiste avait supposée descendue de son char et s'avançant vers Jupiter. On possède une partie de l'épaule et du dos de Jupiter : les veines que l'on y remarque semblent indiquer que ce genre de détails n'était pas toujours regardé comme incompatible avec l'idée de la divinité.

On conserve des fragments de trois figures, que l'on croit être celles qui portent ici les lettres Q, R, S, sur le côté droit du tympan. Celui qui nous paraît appartenir à la première de ces figures, Junon, portait originairement une ceinture de métal, et nous n'oserions affirmer qu'il soit de marbre pentélique. Le second fragment offre une large ceinture sculptée dans le bloc, et ne laisse apercevoir aucune partie de la cuisse; mais il est brisé très-peu au-dessous de l'endroit où le dessin fait voir la jonction des deux parties du vêtement. Quant à la troisième figure, il n'en reste absolument que le giron, auquel s'attache, à ce qu'il paraît, une partie de la jambe de l'enfant qu'elle tenait de son bras droit.

Passons au fronton oriental : les bras que M. Fauvel indique comme sortant de la mer, et les têtes de deux chevaux, se trouvent dans la collection de lord Elgin, mais ils sont très-dégradés.

Cette collection offre également la figure P, si justement admirée, laquelle paraît représenter, soit Thésée, soit Hercule, après leur apothéose, à en juger par la suppression des veines.

Les deux figures K existent encore telles qu'elles sont représentées sur le dessin.

On voit aussi une figure dont l'attitude et l'état de conservation semblent indiquer celle qui est marquée L sur le dessin; cette figure porte une aile sur l'épaule gauche.

La tête et les bras de la figure M sont perdus, ainsi que la tête et les pieds de la figure N : à cela près, ces deux figures sont telles que le dessin les représente.

La tête de cheval que l'on voit en O, est pleine d'expression et de la plus étonnante beauté; la mâchoire inférieure a été cassée. Il ne reste rien de la petite aile ou de la nageoire que l'on voit sur le dessin, mais le cou du cheval est fracturé dans cet endroit.

M. Stuart regardait comme la façade principale du temple, celle qui est opposée à l'Est, et il fondait cette opinion : d'abord, sur la considération générale que les temples des anciens faisaient ordinairement face à l'Est; puis, sur la disposition particulière du plan du Parthénon, dans lequel se trouve encore, du côté Ouest, l'indication très-distincte d'une pièce qui répond à l'opisthodome; enfin, sur l'ordonnance même et la composition des frontons. La publication des dessins de Nointel semble, au contraire, plus favorable à l'idée que l'extrémité occidentale du temple en était véritablement la façade principale, puisque Pausanias a dit : « L'histoire de la « naissance de Minerve occupe tout le fronton antérieur; et on voit sur le fronton opposé, sa « dispute avec Neptune. » Or, si les figures qui occupent le fronton occidental ne nous offrent réellement pas la naissance de Minerve, elles paraissent du moins se rapporter à sa présentation

aux divinités de l'Olympe, que l'on peut regarder comme une suite de sa naissance; tandis qu'il est certainement impossible d'y rien trouver qui ait rapport à sa dispute avec Neptune. Quoi qu'il en soit, je crois que les restes eux-mêmes du monument présentent une autorité bien supérieure à celle que nous offre le passage assez vague de Pausanias. On a allégué aussi que cet édifice pouvait avoir été considéré sous deux rapports différents; qu'on regardait le côté occidental comme la façade, lorsqu'on parlait de la masse entière du temple; tandis que le côté oriental devenait à son tour la façade principale, lorsqu'on portait sa pensée sur la Cella, sur le lieu où siégeait la divinité, et vers lequel le culte était dirigé. Enfin, on a supposé que Pausanias avait pu placer la façade principale à l'Ouest, parce que c'était par ce côté que le temple s'offrait à lui, soit lorsqu'il allait du Pirée vers la ville, soit lorsqu'il entrait dans l'Acropole; et, par la même raison, appeler Posticum la façade de l'Est, parce que c'était celle qui lui était cachée, aux deux points de vue dont on vient de parler.

La première figure, à la gauche de Jupiter, paraît être Junon; celle qui suit est Vénus, comme l'indique suffisamment le dauphin qui est à ses pieds; la troisième est Latone avec ses deux enfants; la quatrième est Proserpine assise sur les genoux de Cérès sa mère; les trois autres figures sont inconnues (1).

(1) On voit que l'éditeur du IV^e^ volume des *Antiquités d'Athènes*, comme l'auteur lui-même, veut toujours que la naissance de Minerve, ou du moins sa présentation aux divinités de l'Olympe, soit le sujet traité sur le fronton occidental du Parthénon. L'idée qu'il était impossible que ces sculptures représentassent la dispute de Minerve et de Neptune, était naguère encore si fortement enracinée, qu'à peine remarquait-on que Stuart, en déduisant d'arguments sans réplique cette conséquence, que la façade principale du temple devait être tournée vers l'Est, avait implicitement décidé, d'après le texte de Pausanias, que c'était là que se trouvait la naissance de Minerve. C'est ce qu'a parfaitement démontré M. Quatremère de Quincy, dans un très-bon mémoire lu à l'Académie des Inscriptions il y a plusieurs années, mais non encore publié. Aux preuves de raisonnement qui ne permettent guère de douter que l'entrée du temple fût dirigée vers l'orient, et par conséquent que le fronton oriental représentât la naissance de Minerve, M. Quatremère joint ce qu'on pourrait appeler une preuve de fait: il offre une restauration complète du fronton occidental, à laquelle le dessin de Nointel sert de base, et qui rend évident que le sujet traité sur ce fronton était la dispute de Minerve et de Neptune. Nous apprenons que le même auteur vient d'exécuter une semblable restauration pour le fronton oriental, qui, comme on peut le voir ici, était beaucoup plus incomplet dès le temps où M. de Nointel le fit dessiner; et qu'à l'aide d'autorités fournies par divers monuments antiques, il réussit également bien à montrer comment ce fronton présentait réellement la naissance de Minerve, et non son introduction dans l'assemblée des dieux.

M. Visconti, dans le mémoire qu'il a composé sur les sculptures du Parthénon apportées en Angleterre par lord Elgin, adopte entièrement l'opinion de M. Quatremère relativement au fronton occidental, planche XXVIII, et par conséquent voit la figure de Neptune, E, dans celle que Stuart et son éditeur prennent pour Jupiter. Ce qui reste de cette figure, ainsi que de celle de Minerve, C, qui était également placée au milieu de la composition, dans l'endroit où le fronton est le plus élevé, permet de fixer leurs dimensions à douze pieds anglais. M. Visconti donne les noms suivants aux autres figures du même fronton, qui se trouvent plus ou moins entières dans la collection de lord Elgin. La figure X représente la victoire *Apteros*, qui conduisait le char de la déesse; la figure G, la plus admirable de la collection, selon notre antiquaire, est l'Ilissus, dieu de la petite rivière qui baigne la plaine d'Athènes: enfin, le torse d'un dieu ou d'un héros nu, Y, représente Cécrops. Les deux figures A, B, sont restées à leur place sur le fronton, et paraissent y avoir été laissées à cause des noms que Spon leur imposa: au lieu d'Adrien et de Sabine, M. Visconti y voit, avec bien plus de vraisemblance, Vulcain et Vénus.

Quant au fronton oriental, planche XXIX, c'est-à-dire à celui qui représentait la naissance de Minerve, voici les noms que M. Visconti donne aux figures qu'il en a vues. Il nomme Hypérion celle qui se trouvait en I, et qui tenait les rênes des coursiers H du char du soleil. Vient ensuite la figure P, à demi couchée, laquelle représente Hercule: cette figure, dit-il, enchante au premier aspect, par l'harmonie de toutes les parties, par la noblesse des contours, et par la grace de la pose. Le groupe K représente Cérès et Proserpine; la figure L est Iris; les figures M, N, Z, sont les trois Parques: enfin O est un des chevaux du char de la nuit, qui se plonge dans l'océan, tandis que celui du soleil s'élève à l'angle opposé du fronton.

« Voilà donc, » ajoute M. Visconti, en terminant la description de ces admirables restes de l'Art grec, « quatorze « morceaux de sculpture de ronde-bosse, tirés de deux « des plus célèbres compositions de Phidias, sortis peut-« être tous de sa main, et du moins tous certainement « conçus par lui, sauvés, par les soins de lord Elgin, de « la destruction totale et prochaine qu'un voyageur fort « instruit (Chandler) leur avait prédite. » (*Note du Trad.*)

Planche XXX.

Fig. 1. Elle représente la quatrième dalle de la frise qui décore extérieurement la Cella du temple, du côté nord. Les trois premières dalles, de ce côté, ont été données dans le second volume, planche XII, fig. 1 et 2.

Fig. 2. Cinquième et sixième dalles du côté nord de la frise.

Fig. 3. Septième et huitième dalles du même côté.

Fig. 4. Neuvième et dixième dalles du même côté.

Fig. 5. Onzième dalle, complétant le côté nord, comme on peut le voir sur la planche générale qui a été donnée précédemment, tom. II, planche XIV, et qui offre probablement tout ce qui restait de cet admirable ouvrage, à l'époque où M. Pars se trouvait à Athènes. On voit encore, dans ce second volume, planche XII, fig. 5, un fragment de la frise, qui paraît appartenir au côté nord, quoiqu'il ne soit point indiqué sur la planche générale.

Planche XXXI.

Fig. 1. Première et seconde dalles de la frise, du coté sud du temple.

Fig. 2. Troisième dalle du même côté

Fig. 3. Quatrième et cinquième dalles du même côté. Les sixième, septième, huitième et neuvième dalles sont représentées dans le tome second, planche XII, fig. 3 et 4.

Fig. 4. Dixième et onzième dalles, complétant tout ce qui reste de la frise sur le côté sud de la Cella.

Planches XXXII et XXXIII.

Les fig. 1 à 14 représentent, dans une série non interrompue, toute la partie de la frise qui règne sur la face occidentale de la Cella, en commençant par le côté nord. On voit ce côté tout entier de la frise à sa place, sur la coupe du temple qui se trouve dans le second volume, planche VII.

Des parties de la frise publiées dans l'ouvrage de Stuart, la collection de lord Elgin renferme celles qui sont présentées sur les planches suivantes :

Côté Sud. — La troisième dalle de ce côté, tome IV, planche XXXI, fig. 2; les sixième, huitième, neuvième, dixième et onzième dalles, vol. II, planche XII, fig. 2, 3, 4; plus, les sujets qui se trouvent encore dans le même volume, planche XIII, fig. 8 et 9. La collection offre six autres dalles de cavaliers, et cinq de taureaux et de bœufs, qui paraissent avoir appartenu à ce côté, en y comprenant la dalle de l'angle Sud-Est.

Côté Est. — Outre la dalle de l'angle dont nous venons de parler, la collection possède les deux dalles qui la suivent et que Stuart ne donne pas, toute la suite de celles que l'on voit ici, planche XXXIII, fig. 9, 10, 11, 12, et de plus deux autres dalles inédites. C'est la plus longue partie non interrompue de la frise, que nous offre la collection. Observons que la seconde dalle n'est qu'un fragment, et que quelques-unes des autres sont fort détériorées. Le volume second, planche XIII, fig. 3 et 4, présente une dalle de ce côté, qui est encore dans la collection.

Côté Nord. — On a les sujets représentés, dans le second volume, planche XII, fig. 1, 6, 7, 8, et planche XIII, fig. 1; et dans le quatrième volume, planche XXX, fig. 2, 3, 4, 5 et 6.

Côté Ouest. — Un seul morceau des bas-reliefs de cette partie de la frise, se trouve dans le musée de lord Elgin, et c'est un des mieux conservés. On le voit ici, planche XXXII,

fig. 1. Mais, au défaut des sculptures originales, ce musée possède une collection de moules de tout ce côté ouest, excepté la dalle qui forme un des angles (1).

Planche XXXV.

Suivant les traditions mythologiques, Pirithoüs, roi des Lapithes, invita les héros de son temps, les dieux eux-mêmes, et les centaures ses voisins, à venir célébrer ses noces avec Hippodamie. Mars seul ne reçut point d'invitation : pour se venger de cet insultant oubli, le dieu de la guerre résolut d'exciter une querelle parmi les convives, et de troubler ainsi les plaisirs du festin. Eurythion, un des centaures, épris des charmes d'Hippodamie, et échauffé par le vin, entreprit de faire violence à cette princesse; mais Thésée l'en empêcha et le tua sur la place. Ce meurtre provoqua le ressentiment du reste des centaures; ils voulurent venger Eurythion, et bientôt un combat général s'engagea. La valeur de Thésée, de Pirithoüs, d'Hercule et des Lapithes, leur procura la victoire. Un grand nombre de centaures furent tués; le reste échappa à la mort en fuyant. Tel est le sujet des sculptures qui décorent les métopes de la frise extérieure du Parthénon.

Les fig. 1 et 2 représentent deux de ces métopes. Le premier ne se trouve ni dans la collection de lord Elgin, ni dans les dessins que Stuart a donnés de la façade occidentale du temple; le second est dans la collection de lord Elgin.

Fig. 3 et 4. Le premier de ces métopes se retrouve dans l'élévation de la façade occidentale, tome II, planche VI. Il paraîtrait cependant, d'après ce que Stuart dit dans le même chapitre, que tous les métopes copiés par lui appartenaient au côte sud du temple, les autres étant ou entièrement détruits, ou tellement dégradés, qu'il était impossible d'en faire les dessins. Les deux métopes que l'on voit ici ont été apportés en Angleterre par lord Elgin : le Lapithe mort est d'une beauté très-remarquable.

Fig. 5 et 6. Deux autres métopes. Tous représentent, ainsi que Stuart l'a remarqué, le combat d'un centaure et d'un Lapithe, ou l'enlèvement d'une femme par un centaure. Ces deux métopes sont dans la collection de lord Elgin; on les voit aussi sur l'élévation de la façade occidentale, tome II, planche VI.

(1) Nous avons réuni ici, sur une planche double, (planche XXXIV) toutes les parties de l'admirable frise du Parthénon que nous a offertes le recueil des dessins de Nointel. Dans la composition de cette planche générale, nous nous sommes exactement conformés à l'ordre que le dessinateur avait suivi dans son travail. Nous commençons, avec lui, par le côté Ouest de la Cella, et nous finissons par le côté Nord. Chaque côté occupe deux bandes sur notre planche : nous y indiquons, par des numéros, le nombre de pièces ou de dessins partiels dont ce côté est composé dans le recueil original.

Bandes I et II, face Occidentale de la Cella. Cette partie de la frise est composée de 5 pièces, collées sur 3 feuillets : c'est celle que l'on voit sur les planches VII et XIV du second volume.

Bandes III et IV, côté Sud de la Cella. Il se compose de 6 pièces, qui sont collées sur 3 feuillets et portent le mot *Sud*.

Bandes V et VI, face Orientale de la Cella. Elle est composée de 6 pièces collées sur 4 feuillets. On voit, en A, l'architrave et la colonne de l'angle de cette façade, figurées legerement.

Bandes VII et VIII, coté Nord de la cella. Il se compose également de 6 pièces, qui portent toutes le mot *Nord*, et sont collées sur 3 feuillets.

Ainsi le dessin entier de la frise comprend, dans le recueil de Nointel, *vingt-trois* pièces, qui sont collées sur treize feuillets. Nous en avons réduit ici la grandeur à moitié, afin de n'en former qu'une seule planche.

M. Visconti, dans son catalogue des marbres d'Elgin, nous fournit le recensement suivant des parties originales de la frise que possède cette collection : face orientale, 12 blocs ou dalles; côté nord, 14 dalles : façade occidentale, une seule dalle; côté sud, 14 dalles; total, 41 dalles. « Lesquelles, ajoute ce savant antiquaire, sans « compter plusieurs autres fragments, et 18 moules pris « sur la face occidentale, appartiennent à la plus grande « composition, peut-être, qu'un statuaire ait jamais con- « çue. Disposées à la suite l'une de l'autre, elles occupent « une longueur de plus de deux cents pieds, sur trois « pieds trois pouces de hauteur. »

(*Note du Traducteur.*)

Fig. 7, 8, 9, 10. Quatre autres métopes, qui appartiennent également à lord Elgin. Sur le premier, on ne voit plus que le centaure; mais probablement il y avait, dans l'origine, une seconde figure.

Planche XXXVI.

Fig. 11 et 12. Deux autres métopes, dont le premier seul appartient à la collection de lord Elgin.

Le second volume de Stuart a offert, planche IV, six métopes du Parthénon; celui-ci en offre douze; ce qui fait en tout dix-huit. Il y en avait trente-deux sur le seul côté Sud du temple.

Des six métopes donnés dans le second volume, la collection de lord Elgin en possède cinq. Si on les ajoute aux dix que nous venons de désigner, comme se trouvant également dans cette collection, on a un total de quinze métopes (1).

Nous aurions vivement désiré qu'il nous fût permis de faire usage de cette belle collection, pour ajouter encore à la nouvelle série de sculptures du Parthénon que nous venons de donner; mais on n'a pas jugé à propos de nous accorder cette permission.

La vignette placée à la tête de ce chapitre (planche XXXVIII, fig. 1), représente une médaille de Péparèthe, dont le dessin, comme celui de toutes les autres médailles données dans ce volume, a été trouvé dans les papiers de M. Stuart. *Peparethus,* suivant Eckhel, était une ville de Thessalie, située près du mont Athos; mais il paraîtrait plutôt que c'était une île de la mer Égée, faisant partie du groupe qui se trouve en dehors du golfe de Salonique. Elle était célèbre par son vin et par son huile : *nitidæque ferax Peparethus oliveæ,* dit Ovide. C'est par cette raison que Bacchus et Pallas étaient représentés sur ses médailles. *Voy.* le Muséum de Hunter, page 228, et le Recueil de Pellerin, pl. 106, fig. 7.

La vignette qui termine ce chapitre (planche XXXVIII, fig. 2), est formée d'un fragment trouvé dans l'Attique. Il est probable qu'il servait de couronnement à un sarcophage ou *Soros,* et que l'inscription qu'il porte indique simplement les noms des personnes pour qui le monument avait été construit.

(1) M. Visconti n'en compte que quatorze, dans le catalogue que nous avons déja cité; mais cette différence est en soi peu importante. Le recueil des dessins de Nointel nous a offert *trente-deux* métopes réunis sur quatre feuilles. De ce nombre, *dix-sept* se trouvent compris dans les *dix-huit* que Stuart et ses éditeurs ont donnés, soit dans le tome second, soit dans celui-ci, et nous avons jugé inutile de les répéter; *quinze* sont inédits, et nous les présentons ici. Les huit premiers complètent la planche XXXVI, fig. 1 à 8; les sept derniers, fig. 9 à 15, remplissent la planche XXXVII. Ces métopes supplémentaires de Nointel nous offrent, comme M. Visconti l'a remarqué, une particularité assez curieuse. A commencer du sixième entre-colonne du côté Sud, jusqu'au dixième inclusivement, les bas-reliefs des métopes ne représentaient point des centaures. Ils etaient couverts d'autres compositions, dans lesquelles on distinguait des figures d'hommes et de femmes, dont on ne saurait déterminer les sujets. Une de ces figures, dans une pose roide, élevée sur un autel, planche XXXVII, fig. 11, donne lieu de conjecturer qu'on avait représenté l'ancienne statue de bois de Minerve Poliade, qu'on disait tombée du ciel, ou celle de la Diane Taurique, qui était de la même matière (ξόανον), et qu'on prétendait avoir été apportée à Brauron, bourgade de l'Attique, par Oreste lui-même. Nous avions déja donné ce métope, ainsi que celui qui porte le n° 9, dans le second volume de cette traduction, planche XV, fig. 3 et 4 : tous deux sont aussi gravés, mais d'une manière très-inexacte, dans l'Antiq. Expl. de Montfaucon, tom. III. pl. I.

(*Note du Traducteur.*)

Fronton Occidental

Fig. 1.

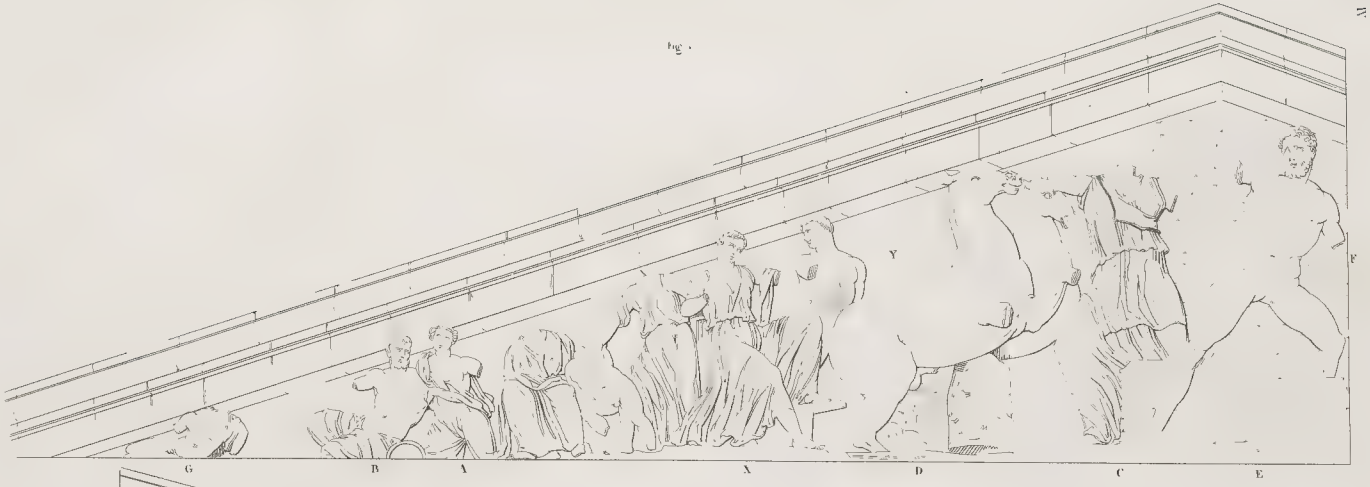
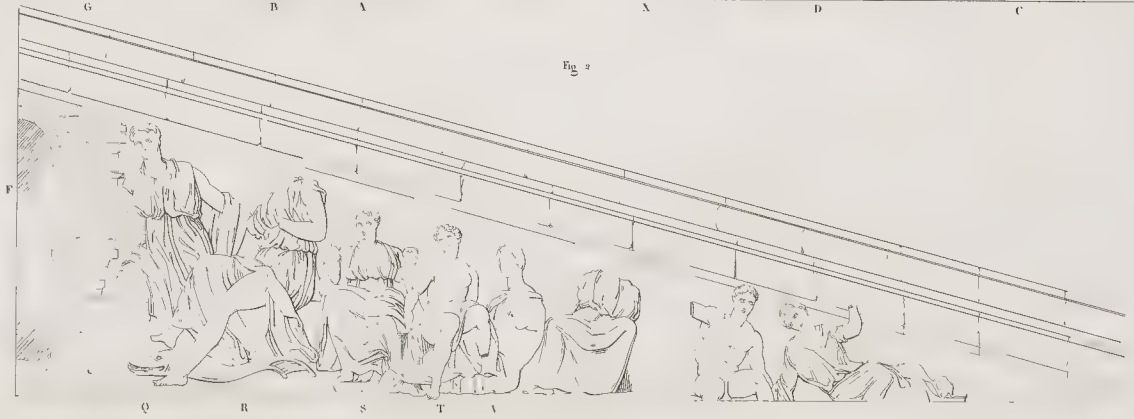


Fig. 2.



Fronton Oriental

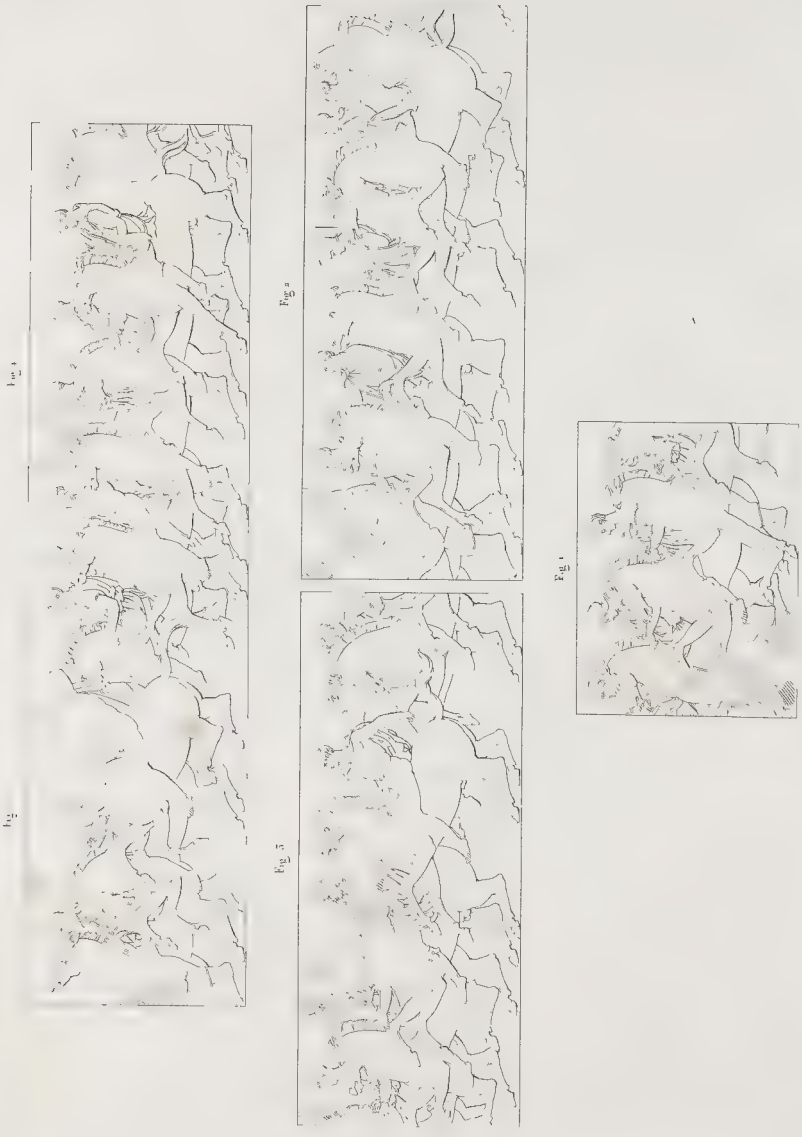


Fig 1
Fig 2
Fig 3
Fig 4
Fig 5

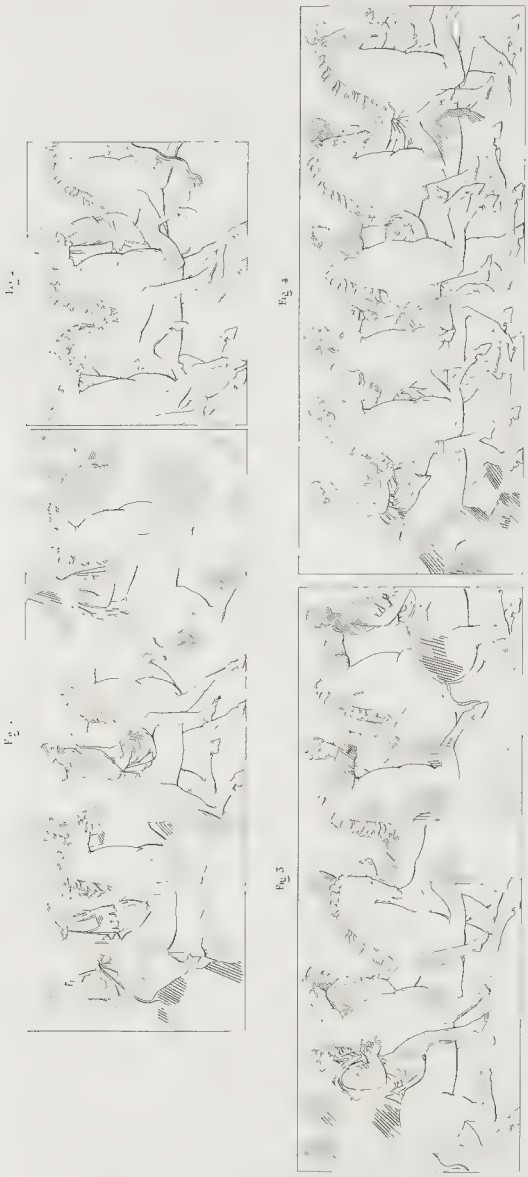


Fig 1
Fig 2
Fig 3
Fig 4
Fig 5
Fig 6
Fig 7

Fig. 9
Fig. 10
Fig. 11
Fig. 12

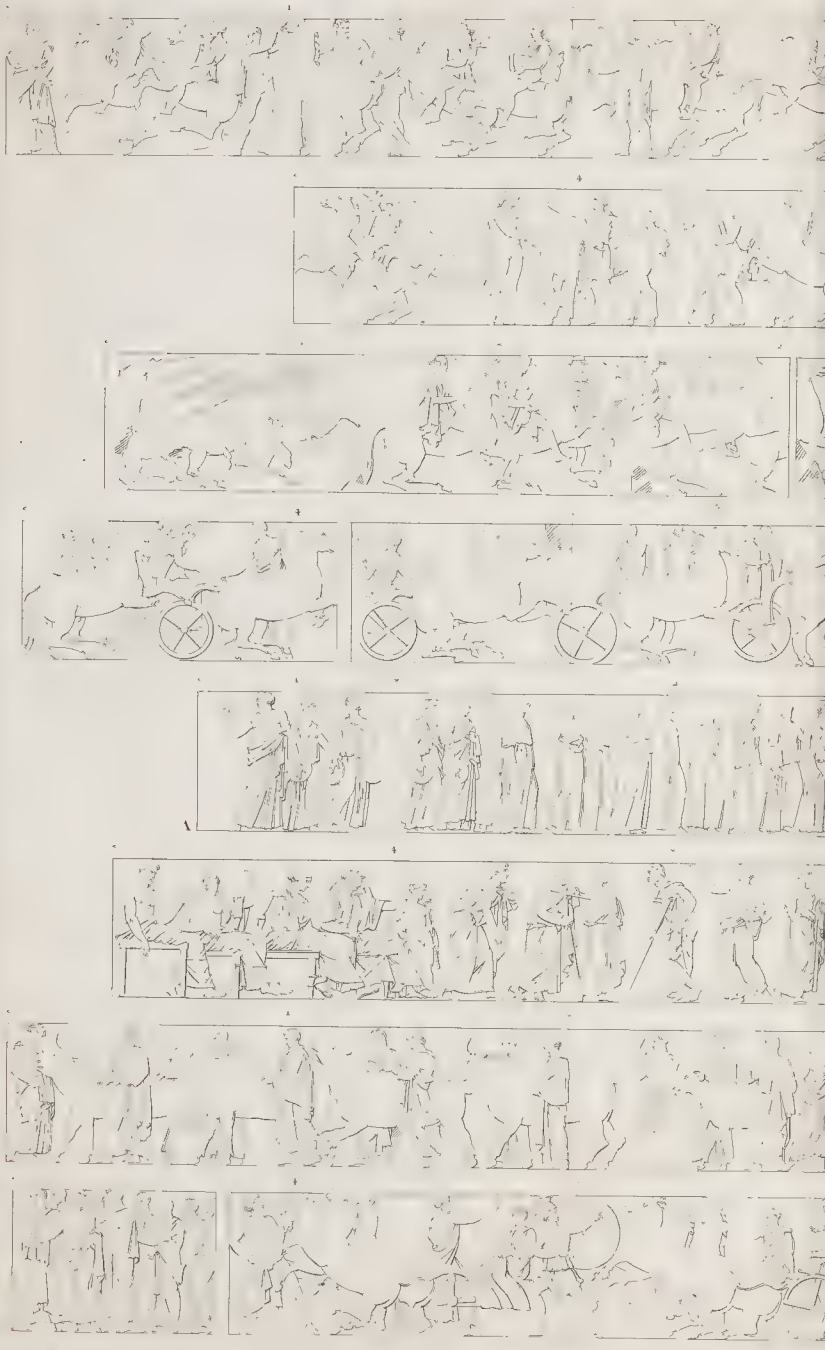
Tom IV

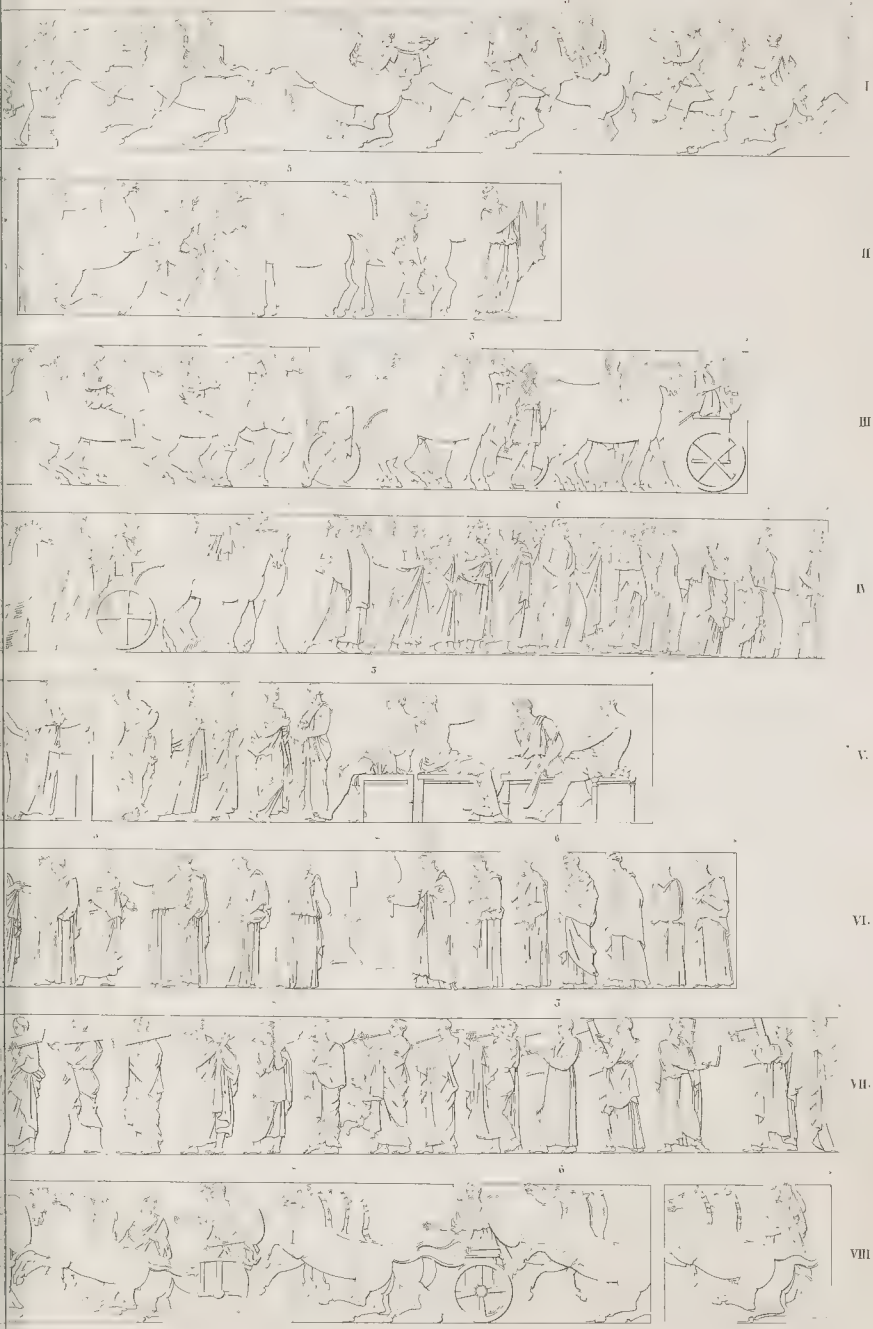
Façade Occidentale

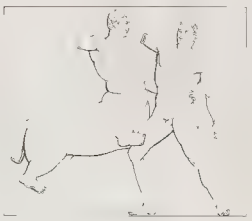
Côté Sud

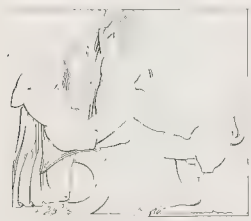
Façade Orientale

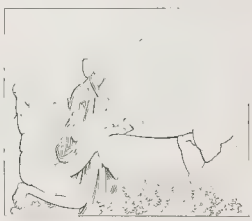
Côté Nord

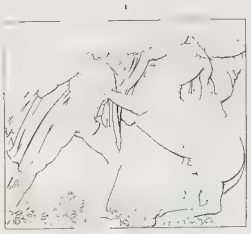


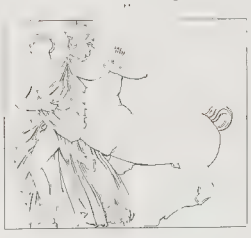

I
II
III
IV
V.
VI.
VII.
VIII

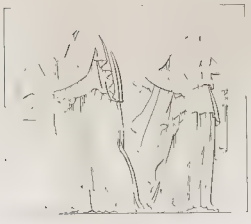












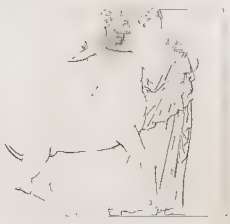


Fig. 1

Fig. 1

Fig. 2

Fig. 3.

Fig. 3

Fig. 4

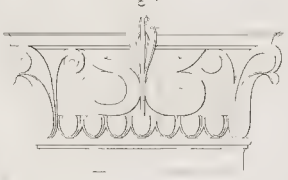


Fig. 5

Fig. 5

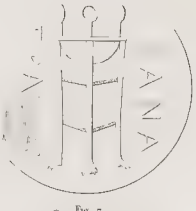


Fig. 6

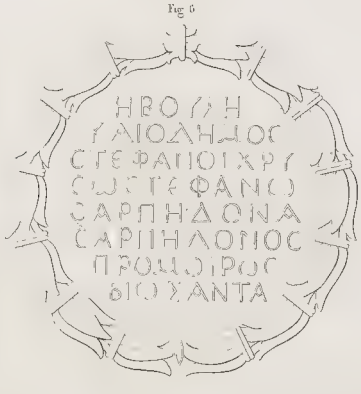
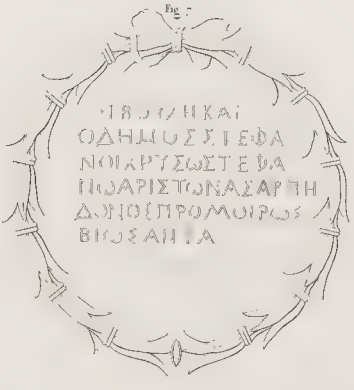


Fig. 7



CHAPITRE V.

Nous avons réuni, dans ce chapitre, tout ce que les esquisses et les notes de Stuart nous ont offert de plus intéressant relativement aux Antiquités qui se trouvent sur le continent de la Grèce. Les objets représentés sur les cinq premières planches sont tirés d'un livre d'esquisses marqué U, qui, selon nos conjectures, doit avoir échappé à l'attention des éditeurs précédents.

Planche XXXIX.

Cette planche contient des détails du Parthénon, qui n'ont pas été publiés dans le second volume, ou qui l'ont été imparfaitement.

Fig. 1. Plan d'un des angles inférieurs du fronton du Temple, avec la tête de lion.

Fig. 2. Coupe du même.

Fig. 3. Chapiteau des antes.

Fig. 4. Chapiteau des colonnes intérieures.

Planche XL.

Détails du Temple d'Érechthée.

Fig. 1. Chapiteau des antes, avec la continuation des moulures sur le mur de face de la Cella, et une coupe des caissons. Cette figure présente aussi une coupe de l'architrave extérieure, qui ne répond pas exactement à celle que l'on a déja publiée : les esquisses de l'une et de l'autre existent encore, et sont évidemment de la main de M. Revett.

Fig. 2. Élévation du côté extérieur des antes, où l'on aperçoit quelque différence dans les ornements.

Fig. 3, 4, 5, 6. Divers ornements placés sous les palmettes. Lord Elgin, en nous permettant de faire usage des fragments antiques qui font partie de sa collection, nous a fourni les moyens d'offrir ces détails nouveaux, et de donner plus correctement ceux qui précèdent. La fig. 3 offre la forme la plus ordinaire de ces ornements ; je n'ai vu qu'un exemple de la forme donnée par la fig. 6 ; les deux autres se rencontrent moins rarement.

Fig. 7. Coupe en A, de l'ornement fig. 3

Fig. 8. Coupe du même en B.

Fig. 9. Plan d'une partie du plafond du portique : il a été formé en réunissant plusieurs esquisses détachées. On comptait douze poutres sous le plafond du portique, en comprenant celles des deux extrémités.

Planche XLI.

Détails relatifs aux Propylées.

Dans le second volume de cet ouvrage, au chapitre qui traite des Propylées, on a donné comme lisses quelques moulures qui, dans le fait, sont enrichies d'ornements. Les manuscrits

originaux, en nous faisant connaître cette erreur, nous ont donné les moyens de la réparer.

Fig. 1. Moulures de l'architrave intérieure : *voyez* volume II, chapitre V, planche XLVI.

Fig. 2. Chapiteau des antes.

Fig. 3. Chapiteau du pilastre dans l'intérieur du Temple de la Victoire : *voyez* volume II, chapitre V, planche XLVII.

Planche XLII.

Le Théâtre de Bacchus.

Dans le texte du Chapitre III du second volume, page 42, M. Stuart fait mention de quatre planches, qu'il se proposait de donner pour faire connaître les résultats de ses recherches sur cet intéressant monument. M. Newton, éditeur du tome II, ne trouva que deux de ces planches préparées pour la publication; et peut-être n'a-t-il pas eu entre les mains les volumes de notes et d'esquisses qui nous ont fourni les matériaux que nous réunissons sur cette planche supplémentaire

Fig. 1. Élévation de la partie antérieure de la Scène. Les trous que l'on voit un peu au-dessus de la ligne de terre, semblent avoir été destinés à recevoir les poutres de pierres qui supportaient le plancher de la scène; mais nous ne comprenons pas pourquoi ils sont placés à une si grande distance au-dessous du rang d'arcades qui paraît avoir été également destiné au service de cette scène. Si ce qui se passait sur les théâtres des anciens ressemblait à ce qui se passe sur les nôtres, on pourrait supposer qu'il y avait un plancher supérieur en bois pour les acteurs, et que l'intervalle qui se trouvait entre ces deux planchers, servait pour le placement et la manœuvre des machines.

L'arcade du centre offre un enfoncement de peu de profondeur, formé par un mur où l'on voit une petite baie de porte qui n'a pas cinq pieds de haut. Celle-ci conduit à un petit cabinet de huit pieds 2,8 pouces de long, et de quatre pieds six pouces de large, dans lequel il y a une autre petite ouverture qui ressemble à une fenêtre : c'était peut-être là que se tenait le souffleur. Les anciens Grecs, comme les Grecs modernes, paraissent n'avoir jamais mis d'importance à ce qu'une porte de pure utilité eût la hauteur convenable pour qu'on y passât sans se baisser.

Fig. 2. Élévation de la partie postérieure de la Scène.

Dans la description de la planche XXXVI du tome second de cet ouvrage, on a oublié de prévenir que le plan du Théâtre de Bacchus, fig. 1, se rapporte à deux niveaux différents; le côté droit offre la partie inférieure du monument, tandis que le côté gauche est pris à la hauteur du théâtre. Près de l'angle marqué C sur la même figure, on voit quelques marches descendant à l'orchestre, qui, sur l'élévation que l'on a maintenant sous les yeux, sont indiquées, ainsi que l'arcade qui est au-dessus, par les lignes ponctuées *b*. La voussure de ce passage est en saillie sur le droit des murs de treize pouces de chaque côté. Les lignes ponctuées *a* appartiennent à cette partie de l'édifice qui renferme l'escalier marqué Q sur le plan. Quant à des détails sur ces escaliers eux-mêmes, je n'en ai trouvé aucun qui fût satisfaisant. Je m'empresse de déclarer, de plus, qu'un dessin de M. Fauvel, dont je dois la communication à la bienveillance de M. John Hawkins de Bignor Park, m'a été très-souvent d'une grande utilité pour reconnaître diverses parties de l'édifice dans les esquisses que Stuart en a faites.

Fig. 3. Coupe du Théâtre a travers la Scène Stuart a laissé la note suivante des hauteurs de différentes parties de cet édifice; et quoique ses cotes ne s'accordent pas toujours avec les figures que présentent ses esquisses, et que quelquefois même il soit difficile de deviner à quoi elles s'appliquent, j'ai cru que je devais les donner telles que je les ai trouvées.

	pieds.	pouces
Hauteur de la première Arcade du troisième ordre, à l'extrémité gauche de la Scène, du côté intérieur,	10	4,7.
Même arcade, du côté extérieur,	12	4,0.
Depuis le sommet de la pierre placée en saillie jusqu'à l'architrave, près de la niche qui est en face de la Scène,	13	3,0.
Hauteur de l'architrave,	1	6,2.
Diamètre,	1	10,0.
Hauteur de la clef de l'arcade du milieu de la Scène, au second ordre,	3	6,8.
Depuis le sommet de la clef jusqu'au sommet de l'assise supérieure,	0	9,2.
Hauteur de l'assise qui porte sur la clef,	2	2,2.
Ajoutez à cette hauteur, au-dessus de l'ordre qui porte sur cette assise,	0	9,0.
Hauteur de l'arcade,	13	5,5.
Hauteur de l'assise placée au-dessous,	2	3,2.
Hauteur de la seconde assise,	1	10,8.
De là jusqu'à la clef de l'arcade inférieure,	4	5,0.
Hauteur de cette clef,	3	3,1.
Hauteur du second étage d'arcades, en dehors,	12	5,0.
Hauteur des piédroits de la grande arcade située derrière la scène, jusqu'au plancher qui se trouvait au-dessus,	11	3,0.
Hauteur jusqu'au sommet de cette assise,	1	10,0.
Depuis l'assise qui comprend la clef du troisième étage d'arcades, jusqu'à la clef du quatrième étage, mesure prise intérieurement,	17	5,0.

Planche XLIII.

Fig. 1. « Fragment d'une corniche d'ordre ionique, trouvé sur la colline, au-dessus des siéges du Théâtre de Bacchus. »

Fig. 2. « Face intérieure d'une architrave, qui fait partie d'un mur moderne construit sous une des arches du pont sur l'Ilyssus. » M. Stuart emploie, je ne sais par quelle raison, sur son livre d'esquisses, cette expression de *face intérieure :* ce fragment d'architecture paraît appartenir au temps des Romains.

Fig. 3. « Chapiteau de pilastre, employé dans la construction du bastion qui couvre aujourd'hui les Propylées. » Cette indication semblerait se rapporter au monument que Stuart appelle le Temple d'Aglaure, et qui paraît être plus probablement le temple de la Victoire Aptère. Il y a, sur l'esquisse, une note portant que la frise qui est au-dessus, a un pied 5,25 pouces de hauteur, et est ornée de sculptures.

Fig. 4. Base attique, dans le couvent de Colouri.

Fig. 5, 6, 7. Plan, élévation et coupe d'un chapiteau ionique, trouvé probablement dans l'église de Saint-Georges, sur le mont Anchesme.

Planche XLIV.

Fig. 1, 2, 3. Moitié du plan, élévation, et portion du profil d'un chapiteau dorique trouvé dans un couvent à Daphné. Le profil droit de l'échine, remarquable dans cet exemple, se retrouve aussi au portique de Philippe, dans l'île de Délos; *voyez* Volume III, Chapitre XII, Planche LIII. La terminaison droite des cannelures et la petitesse des annelets distinguent aussi ce chapiteau.

Fig. 4. Chapiteau dorique qui se trouve dans l'église de *Stauromenos Petros*. Cette église a été probablement bâtie sur les ruines du temple de Diane Agroteria. On y trouve encore des

restes d'un pavé antique en mosaïque, des fragments de colonnes de granit, des bases attiques, un chapiteau corinthien sans volutes, et quelques débris d'un entablement circulaire.

Fig. 5. Fragments trouvés dans la ferme de Mendeli. Dans le même endroit, on voit aussi, au milieu de plusieurs autres fragments moins importants, une partie d'architrave d'environ dix pieds de longueur, laquelle porte l'inscription ΣΤΩΙΚΩΝ, écrite en très-grands caractères.

Fig. 6. Chapiteau dorique trouvé dans une église en ruines que l'on rencontre à gauche du chemin qui conduit de la ville au Cimetière Turc, en face de la porte de l'Acropole.

Fig. 7. Annelets du même chapiteau.

Planche XLV.

Fig. 1. Plan de la fontaine de Castalie. Cette fontaine, ou plutôt ce bain, est situé à la partie inférieure d'une étroite ouverture qui sépare deux rochers escarpés du Parnasse : près de là était l'ancienne Delphes. Le petit canal qui est au fond, communique avec le bassin, comme on le voit sur le plan, mais il a cependant une issue particulière creusée à travers le rocher. Il paraît y avoir une source à l'endroit même où se trouve le bain ; une autre source sort, presque en face, du pied de l'escarpement opposé. Les deux courants se réunissent bientôt, et suivent la déclivité du terrain pour se rendre dans le Pleistus. A peu de distance, vers l'Ouest, une troisième source jaillit au pied d'un rocher isolé, qui se trouve placé au-dessus du village de Castri ; mais comme celle que l'on présente ici, est la seule qui offre encore quelques traces de l'art, on la regarde ordinairement comme l'ancienne fontaine de Castalie.

Fig. 2. Élévation de la fontaine. Il n'est pas facile d'expliquer l'usage de la niche creusée en A, dans le rocher, au-dessus de la fontaine.

Fig. 3. Coupe. Elle montre la forme singulière de la niche.

Fig. 4. Architrave d'une porte, dans une église de Delphes.

Fig. 5. Profil des siéges du Stade à Delphes.

Planche XLVI.

Fig. 1. Vue de la gorge étroite qui sépare les deux rochers du Parnasse, à Delphes : le point d'intersection de deux lignes perpendiculaires élevées aux points A et B, indique la position de la fontaine. Lorsqu'il a plu, un torrent impétueux descend le long de cette gorge. La vue que nous donnons ici a été dessinée par feu M. Cozens, d'après une esquisse de Stuart, et sous la direction d'un voyageur qui avait récemment visité les lieux.

Fig. 2. Vue du Parnasse, prise de la route de Livadie à Delphes ; elle a été dessinée par M. Cozens sous la même direction que la précédente.

La vignette placée à la tête de ce chapitre, *voyez* planche XXXVIII, fig. 3, représente une médaille impériale de Péparèthe. Vaillant et Morelli ont fait mention de ce type : le dernier suppose que la tête est celle de Priape ; mais on croit plus généralement que c'est une tête de Bacchus Indien. Cependant Goltzius a parlé de médailles obscènes de la même île, qui pourraient rendre probable la supposition de Morelli. La seconde empreinte que l'on voit sur la tête, ou la contremarque, avait probablement pour objet de donner cours à la pièce dans quelque ville du voisinage.

La vignette placée à la fin du chapitre, *voyez* même planche XXXVIII, fig. 4, représente un chapiteau trouvé dans la plaine d'Eleusis.

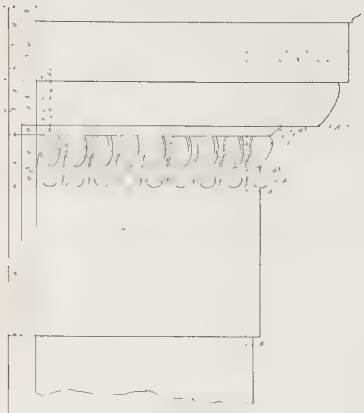


Fig 3

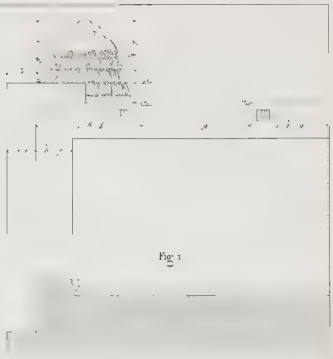


Fig 1

Fig 2

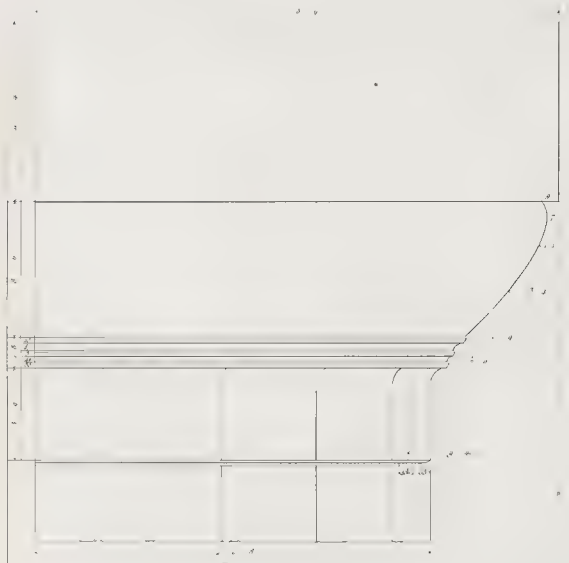


Fig 4

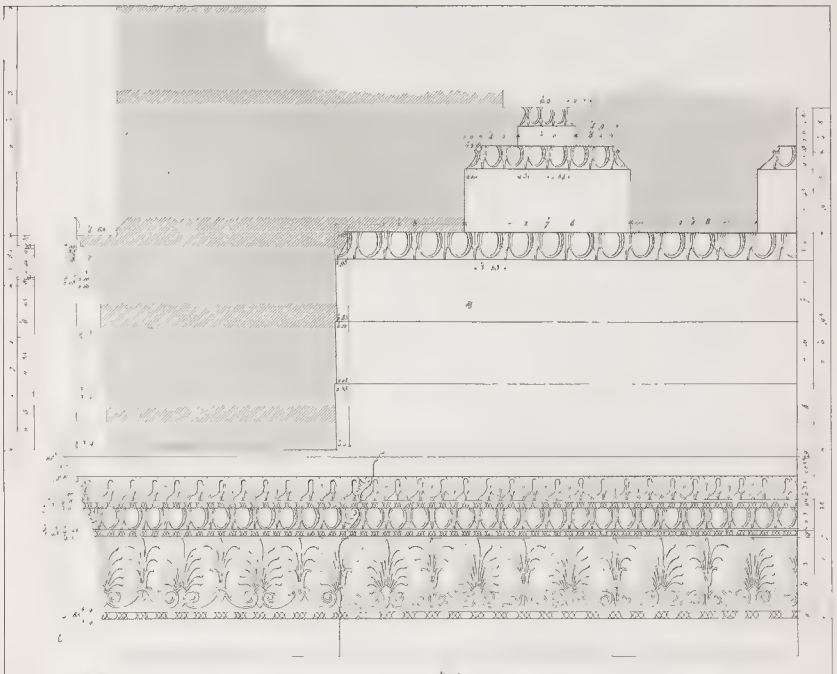


Fig 1

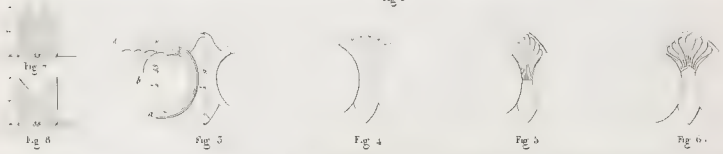


Fig 8 Fig 7 Fig 4 Fig 5 Fig 6.

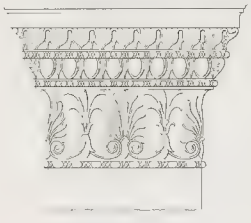


Fig 2

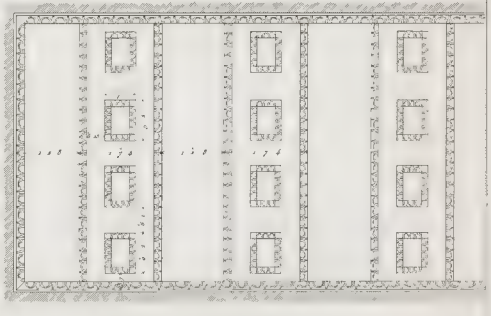


Fig 9

ÉCHELLES DE

Ordre de Paro
Ordre Français
Modules

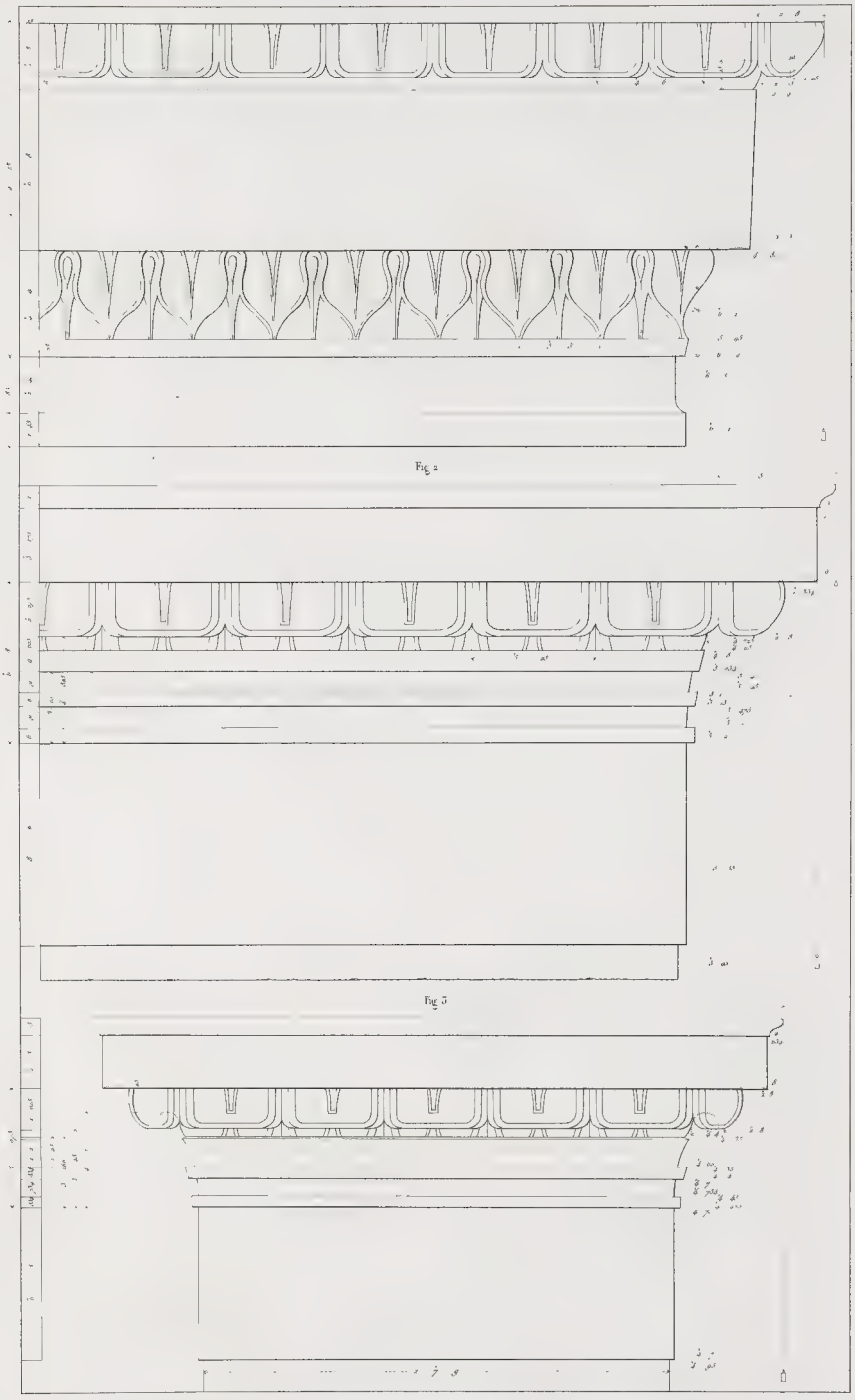


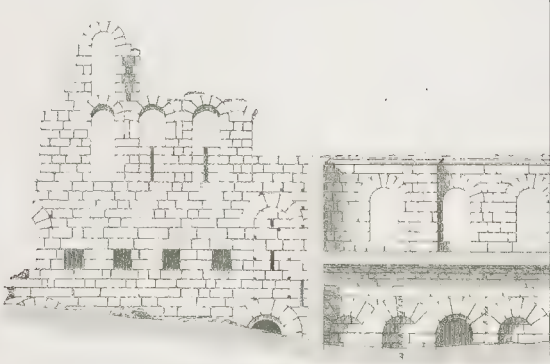
Fig 1

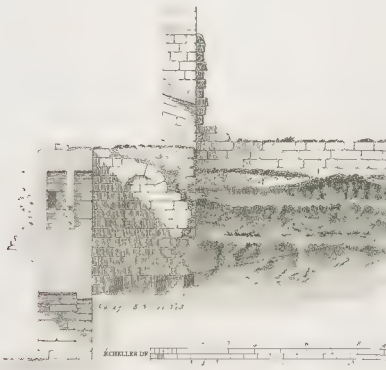
Fig 2

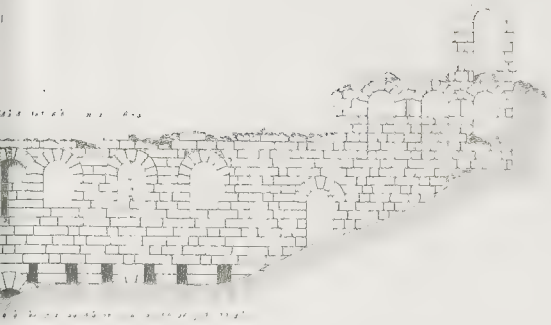
Fig 3

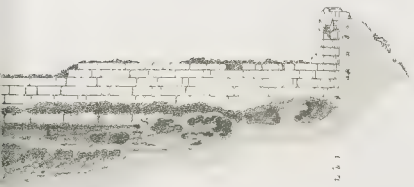
ECHELLES DE

Vasle de Paris
Dessinateur Graveur
Medailles









Toises de Paris
Mètres français

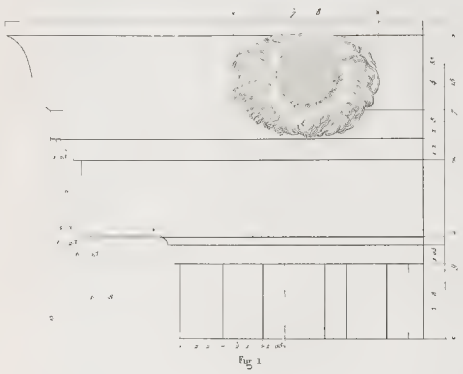


Fig 1

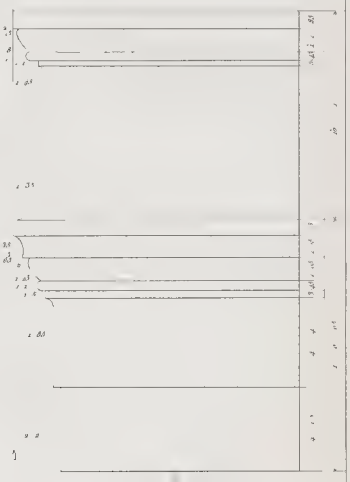


Fig 2

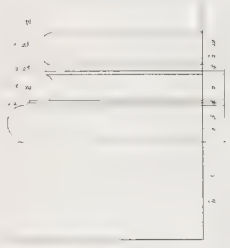


Fig 4

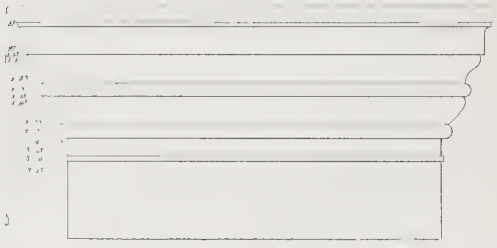


Fig 3

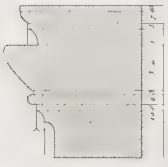


Fig 7

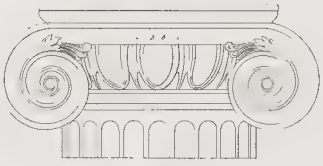


Fig 6

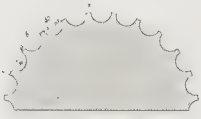


Fig 5

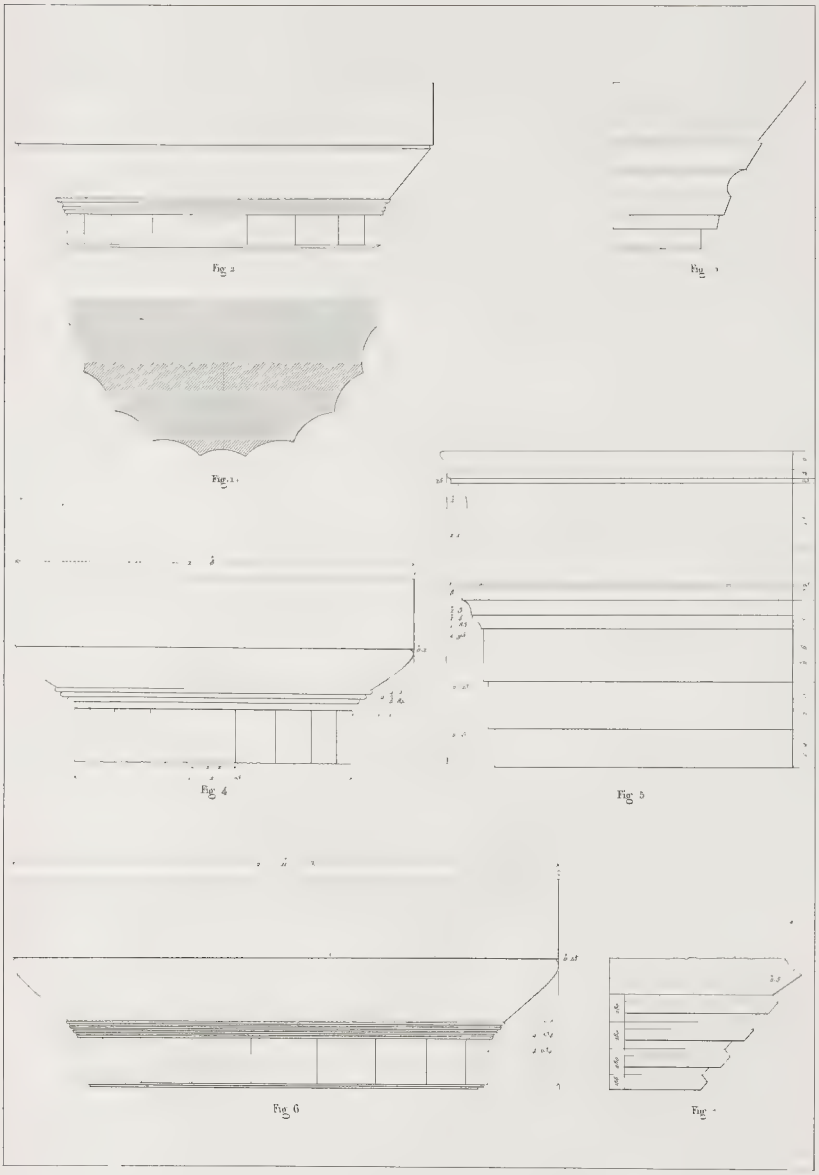


Fig. 2

Fig. 3

Fig. 1.

Fig. 4

Fig. 5

Fig. 6

Fig.

Fig 5

Fig 2

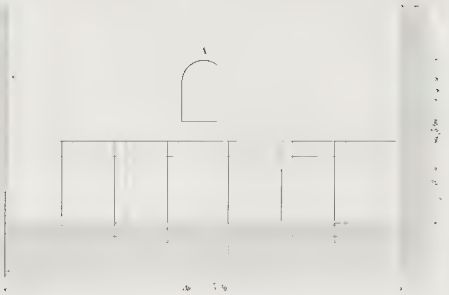


Fig 3

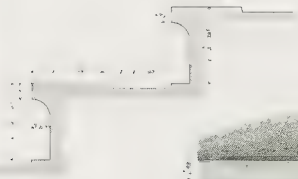


Fig 4

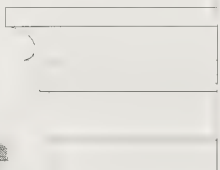
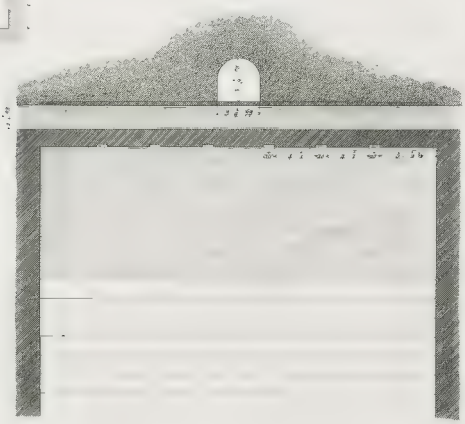


Fig 1



ECHELLE DE

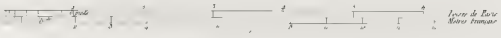


Fig. 2.

CHAPITRE VI.

FRAGMENTS D'ANTIQUITÉS

RECUEILLIS DANS LES ILES DE LA GRECE.

Les matériaux de ce chapitre nous ont été fournis par les livres d'esquisses de Stuart, qui contenaient un grand nombre de détails relatifs à l'art et même de fragments d'inscriptions, recueillis dans les îles de la Grèce. Quoique l'auteur eût probablement l'intention de les publier, au moins en partie, il ne paraît s'être livré, dans cette vue, à aucune espèce de travail préparatoire. Ses livres de notes ne nous ont pas offert une seule description, ni même une simple notice, qui se rapportât aux objets que présentent les planches suivantes, et cette circonstance peut du moins servir à excuser la briéveté des explications dont nous les avons accompagnées. Peut-être regrettera-t-on moins cette lacune dans le travail de Stuart, si l'on fait attention que dans l'état où se trouvaient la plupart des fragments que nous allons offrir, il était impossible qu'ils fournissent quelques conjectures sur les monuments auxquels ils ont appartenu.

Planche XLVII.

Fragments trouvés dans l'île de Délos.

Fig. 1. Plan; figure 2, élévation de face; figure 3, profil ou coupe d'un fragment d'architecture offrant deux têtes de taureau fixées à la partie supérieure de deux colonnes.

Planche XLVIII.

Fig. 1. Plan d'un triglyphe orné d'une tête de taureau. Le listel du milieu est plus large que les deux autres, et les demi-canaux des côtés ont beaucoup moins que la demi-largeur des canaux entiers.

Fig. 2. Elévation du triglyphe portant la tête de taureau.

Fig. 3. Profil du même.

Ces deux fragments ont été trouvés dans le même monceau de ruines, et probablement ils appartenaient au même édifice. On voit, sur la frise du Temple du Soleil, à Balbeck (1), des têtes

(1) Cassas. *Voyage en Syrie*, tome II, planche XVII.

et des épaules de taureau, assez semblables à ce que vient d'offrir la planche XLVII. C. Le Brun fait aussi mention d'un chameau accroupi sur le haut d'une colonne, à Persépolis, mais il est douteux que cette colonne ait jamais servi de support à un entablement. Les tombeaux des rois, au milieu des mêmes ruines de Persépolis (1), offrent des animaux accroupis, placés dos à dos au haut des colonnes, et contribuant ainsi à soutenir une architrave; mais ce ne sont là que des ressemblances éloignées: la disposition que nous avons maintenant sous les yeux peut donc passer pour unique; et en effet, je ne sache pas qu'aucun auteur ancien ou moderne en ait fait mention. L'édifice auquel ces fragments ont appartenu était probablement un temple; mais à quelle époque a-t-il été construit? à quel dieu était-il consacré? c'est ce qu'il est impossible de conjecturer, dans l'état actuel de nos connaissances à cet égard.

Fig. 4. Essai de restauration, dont le but est de montrer quel pouvait être l'effet de cette singulière ordonnance. N'ayant d'autre autorité que les deux fragments qui précèdent, je ne me suis pas permis de donner la façade entière d'un temple. M. Fauvel s'est aussi occupé d'une restauration à peu près semblable, et M. Hawkins de Bignor-Park possède une esquisse de lui, faite dans cette intention.

Fig. 5. Coupe supposée de l'ordre complet.

Fig. 6. Corniche d'un monument situé à gauche du Temple d'Apollon.

Fig. 7 et 8. Moulures servant probablement de corniches à des autels.

Planche XLIX.

Quelques autres fragments trouvés à Délos.

Fig. 1 et 2. Chapiteaux de pilastres, à ce que l'on peut conjecturer.

Fig. 3 et 4. Ce sont probablement des fragments d'autels; ils ont été trouvés parmi les ruines du portique de Philippe.

Fig. 9, 10 et 11. Autres fragments de moulures.

Planche L.

Fragments trouvés dans l'île de Paros.

Fig. 1. Autel avec une tête sculptée en bas-relief.

Fig. 2. Autel avec des rosaces.

Fig 3. Chapiteau dorique. La forme des annelets semble indiquer une époque postérieure à celle du portique de Philippe, mais antérieure à celle de l'Agora d'Athènes.

Fig. 5. Chambranle d'une porte. Il est d'une composition singulière et d'un bel effet.

Fig. 6. Coupe du même.

Fig. 7. Moulures.

Planche LI.

Fig. 1. Bas-relief qui se trouve dans les carrières de Paros. Outre le Silène qui forme la principale figure de ce bas-relief, on peut y reconnaître encore une Cybèle, un Atys, et trois figures représentant les Heures ou les Graces. Les autres personnages paraissent être de pure invention.

On a pu voir, dans le journal placé à la tête de ce volume, page 17, une notice sur ce singulier monument. Tournefort, qui l'a vu, dans son voyage au Levant, en donne la description suivante :

« On nous mena à trois milles du château voir d'anciennes carrières, où il ne reste que des

(1) Le Brun. *Voyages en Perse et aux Indes Orientales*, tome II, numéros 158 et 164.

tranchées couvertes de rejets et de recoupes aussi fraîches que si on y avait travaillé depuis peu : la mandragore et le faux dictame y naissent partout. Les plus anciennes carrières du pays sont à un mille au-delà, au-dessus du moulin du monastère de Saint-Minas. Dans l'une de ces carrières est un bas-relief antique, travaillé sur le marbre même, qui, naturellement dans cet endroit-là, est presque taillé à plomb au fond d'une grande caverne qui sert de bergerie, et d'où l'on tirait probablement ce beau marbre à la faveur des lampes. Il est très-vraisemblable que la montagne où est cette caverne est le mont Marpèse, dont Servius et Estienne le géographe ont fait mention. »

« Ce bas-relief a quatre pieds de long, et sa plus grande hauteur est de deux pieds cinq pouces : le bas en est équarri ; le haut est assez irrégulier, parce qu'il fallut s'accommoder à la figure du rocher. Quoique cet ouvrage ait été fort maltraité par le temps, il paraît que c'est une espèce de bacchanale, ou si l'on veut de noce de village, à vingt-neuf figures d'un assez bon goût, mais d'une mauvaise composition. De vingt de ces figures qui sont sur la même ligne, les six plus grandes ont dix-sept pouces de haut ; ce sont des nymphes qui dansent un branle ; il y en a une autre assise sur la gauche qui semble se faire presser pour danser. Parmi ces figures paraît la tête d'un satyre à longue barbe, qui rit de toute sa force. A droite sont placées douze figures plus petites qui semblent n'être accourues que pour voir la fête. Bacchus est assis tout au haut du bas-relief avec des oreilles d'âne et une bedaine d'ivrogne ; il est entouré de figures de différentes attitudes, mais d'un air tout-à-fait réjoui, surtout certain satyre placé de front avec des oreilles et des cornes de bœuf (1). Les têtes de ce bas-relief n'ont jamais été finies. C'est le caprice de quelque sculpteur qui se divertissait en faisant charger son marbre, et qui écrivit au bas de son bas-relief :

ΑΔΑΜΑΣ
ΟΔΡΥΣΗΣ
ΝΥΜΦΑΙΣ

Adamas Odryses a dressé ce monument aux filles du pays. Anciennement les dames s'appelaient des nymphes, comme nous l'apprend Diodore de Sicile ; et Barthius démontre assez bien que ce nom était consacré pour celles qui n'étaient pas mariées. »

Fig. 2. Dorothée. Dans le journal déja cité du voyage de Stuart, on voit également, page 26, que cette figure de bas-relief a été trouvée et dessinée dans l'île d'Andros, ainsi qu'un prêtre d'Isis tenant un sistre.

Planche LII.

Fragments trouvés dans différents endroits.

Fig. 1. Entablement ionique dessiné à Palæopolis, dans l'île d'Andros. La frise bombée et le style général de cette composition, indiquent une époque postérieure au siècle d'Auguste.

Fig. 2. Base d'un pilastre trouvée à Skopélo.

Fig. 3. Grand côté ou face d'un sarcophage servant de citerne ou plutôt d'auge, à Skopélo.

Fig. 4. Partie d'un des petits côtés, ou de l'extrémité du même sarcophage.

Fig. 5. Ornement placé à l'angle.

Fig. 6. Coupe des moulures de l'une des faces ou grands côtés.

Fig. 7. Coupe de la tablette supérieure, prise à l'angle.

(1) Le monument lui-même, que Tournefort n'a pas donné, se trouvant maintenant sous les yeux du lecteur, il serait inutile de relever les inexactitudes dont fourmille cette explication plus que bizarre, faite probablement de mémoire. Nous ne l'avons transcrite en entier, que parce que nous nous sommes fait une loi de ne rien retrancher dans l'ouvrage qui porte les noms de Stuart et de Revett.
Note du Traducteur.

Fig. 8. Coupe de la tablette inférieure, au-dessus des griffes.
Fig. 9 et 10. Coupe des cannelures.

La vignette placée au commencement de ce chapitre (*voyez* planche XXXVIII, fig. 5), représente une médaille de Tanagre. Eckhel en rapporte une portant la tête de Germanicus ; mais je ne crois pas qu'on en connaisse qui porte la tête de Tibère. Tanagre était une ville de la Béotie, sur le territoire de laquelle se trouvait le Délium, temple célèbre consacré à Apollon. Selon Hérodote, le Mède Datis y renvoya une statue dorée du dieu qui en avait été enlevée. Le trépied que l'on voit sur cette médaille se rapporte au culte d'Apollon.

La vignette qui termine ce chapitre (même planche, fig. 6 et 7) se compose de deux inscriptions, employées comme matériaux dans le mur d'une église, à Paros. Elles ont pour objet de conserver la mémoire d'un honneur rendu à deux fils de Sarpédon : mais qui étaient ces deux fils, et par quels services avaient-ils mérité une pareille distinction, c'est ce qui n'est point dit. On peut traduire ainsi ces inscriptions : « Le sénat et le peuple décernent une couronne d'or « à Sarpédon (*à Ariston*, dans la seconde inscription) fils de Sarpédon, enlevé par une mort « prématurée. » L'expression προμοίρως βιώσαντα était, à ce qu'il paraît, consacrée par l'usage : on la retrouve dans une inscription du recueil de Gori (1), et dans deux inscriptions de celui de Fabretti (2).

(1) *Inscriptiones Antiquæ in Etruriæ urbibus exstantes*, tome I, page 45.

(2) *Inscriptionum Antiq. quæ ædibus paternis asservantur explicatio*, page 193.

Fig. 2

Fig. 3

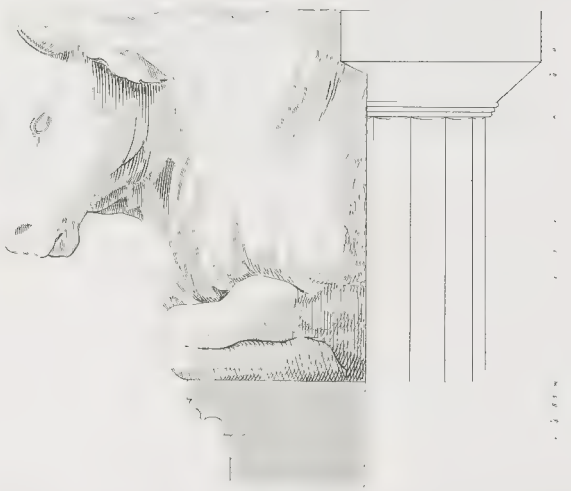


Fig. 4

ÉCHELLES DE

1. Pied de Paris
2. Pieds anglais
3. Modules

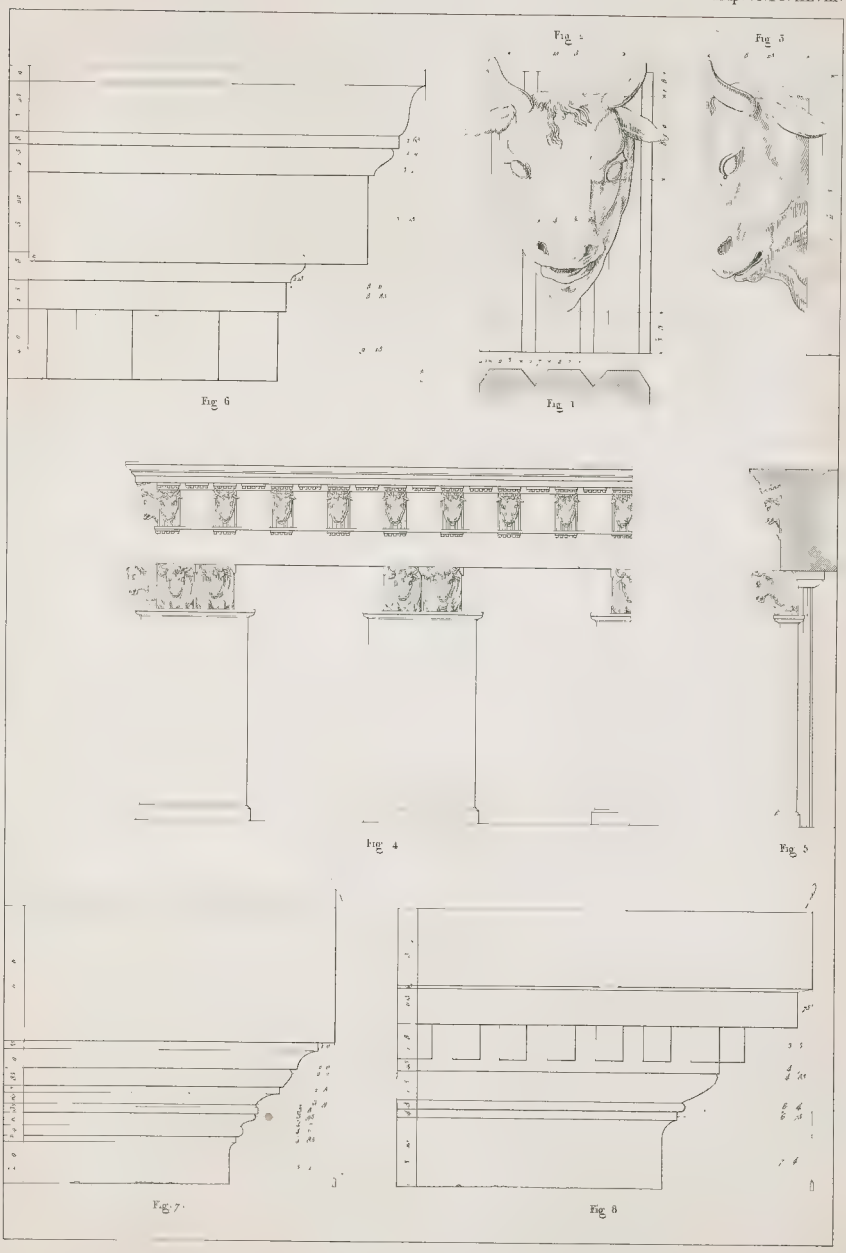
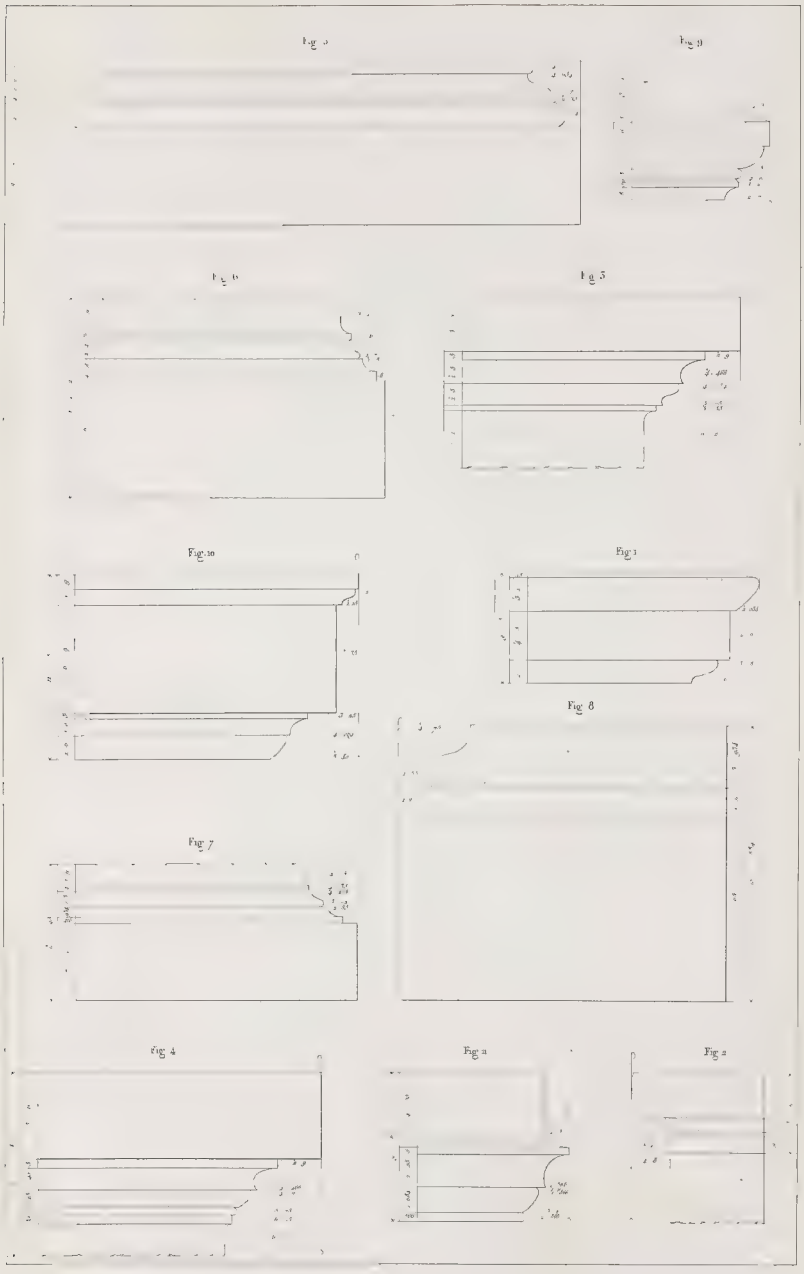


Fig. 2
Fig. 3
Fig. 6
Fig. 1
Fig. 4
Fig. 5
Fig. 7.
Fig. 8



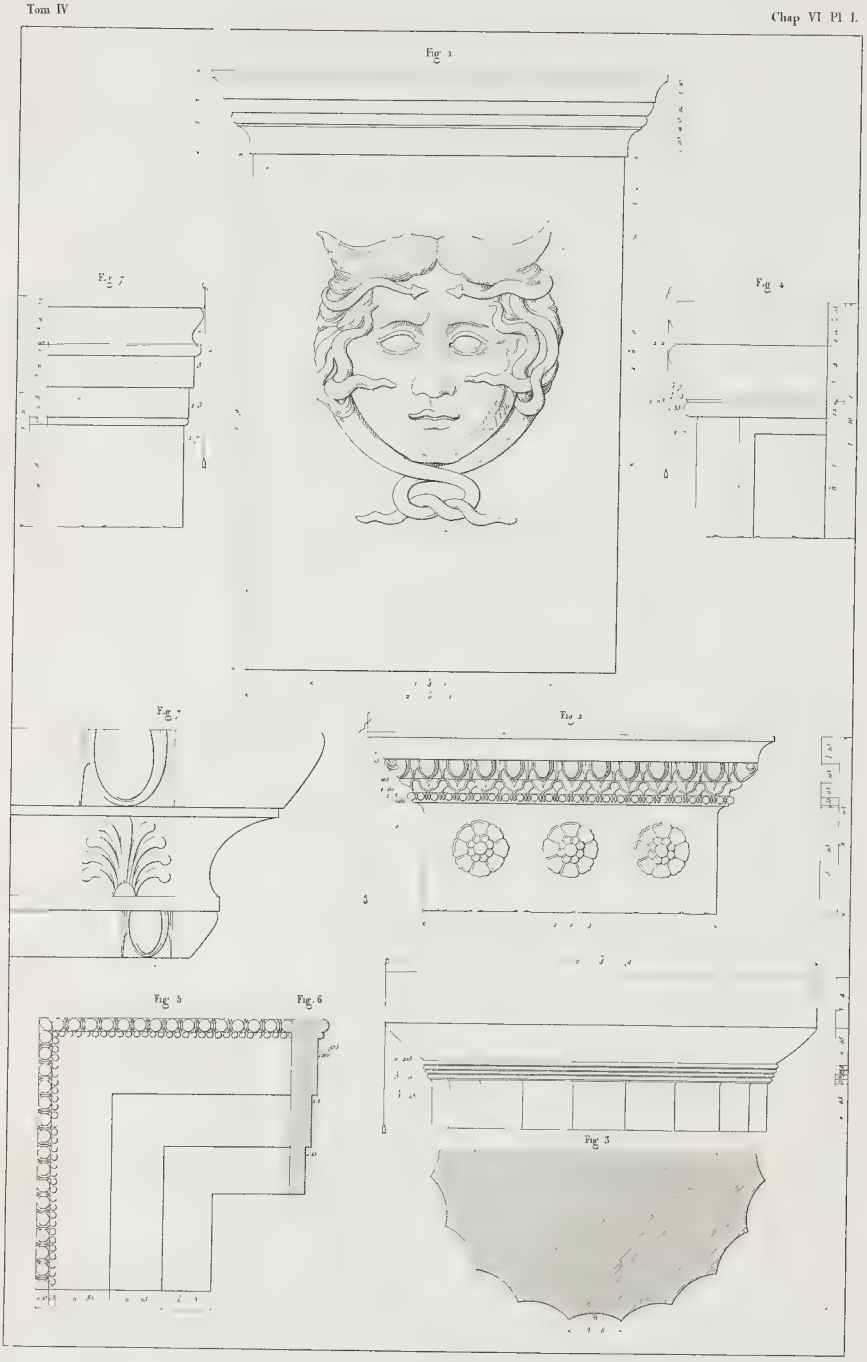


Fig 1
Fig 7
Fig 4
Fig 7
Fig 2
Fig 5
Fig 6
Fig 3

Fig 1

Fig 1

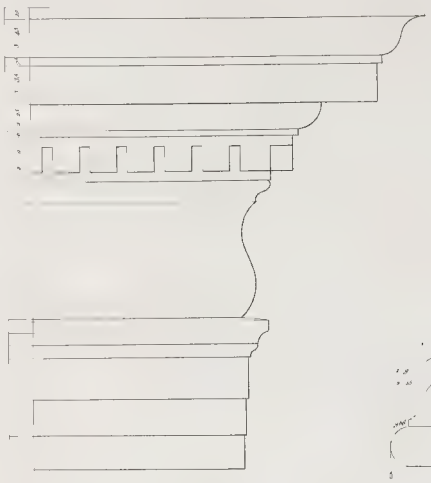


Fig 2

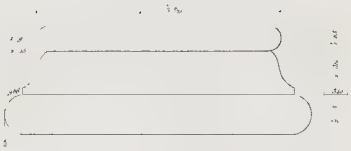


Fig 3

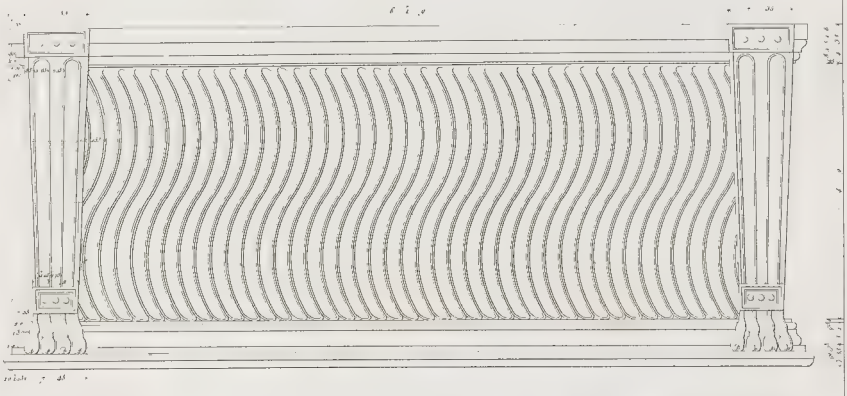


Fig 4

Fig 5

Fig 7

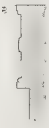


Fig 8

Fig 9

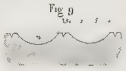


Fig 10

Fig 6

OBSERVATIONS ET CORRECTIONS

POUR LES TROIS PREMIERS VOLUMES DES ANTIQUITÉS D'ATHÈNES,

PAR N. REVETT[1].

VOLUME PREMIER.

PRÉFACE, page 12, ligne 21, *après,* « mes propres conjectures », *ajoutez,* et celles de M. Revett.

VUE D'ATHÈNES, page 17, ligne 35, *au lieu de* « ce gland est employé », *mettez,* l'enveloppe de ce gland est employée.

CHAPITRE PREMIER.

Portique Dorique.

Page 21, ligne 7, « dépasse de chaque côté les murs latéraux du portique, etc. » M. Revett a examiné cette partie du monument avec la plus grande attention, et n'y trouvant aucune trace d'un prolongement au-delà des murs latéraux, il s'est contenté de l'indiquer par des lignes ponctuées, comme une simple conjecture. Voyez planche III, fig. 2, B. B.

Cependant, de ce que cet édifice ne présente pas de colonnes entre les antes D, D, et de ce que l'entablement ne s'y continue point d'une ante à l'autre, on pourrait conclure que ce n'était ni un temple ni un portique, mais que c'était plutôt un vestibule, semblable à celui qu'offre la façade du Stoa, chapitre V : l'existence des murs latéraux C, C, ne permet guère de supposer que ce fût un portique. Voyez les *Antiquités Ioniennes,* tome I^er^, chapitre III, page 50, ligne 12, et planche VII.

CHAPITRE II.

Temple Ionique près de l'Ilissus.

Page 29, ligne 10, *au lieu de,* « le Pronaos ou vestibule », *lisez,* le Pronaos. Il ne paraît pas que le mot de vestibule puisse désigner convenablement aucune partie d'un temple grec.

Page 29, ligne 11, « les antes du portique » : peut-être conviendrait-il mieux de les appeler « les antes du Pronaos », puisqu'elles sont situées sur la face même de ce Pronaos, et qu'elles en terminent les murs latéraux.

(1) Nous avons cru pouvoir omettre, dans le travail de M. Revett, un certain nombre de corrections qu'il indique avec raison comme nécessaires, mais qui étaient tellement évidentes, qu'elles appartenaient à un simple *Errata*, et que nous les avions déja faites dans notre traduction des trois premiers volumes.

Note du Traducteur.

Page 29, lignes 11 et 12, « les antes du Posticum » : le temple n'ayant, à proprement parler, point de Posticum, ce mot ne peut signifier ici que face postérieure. Vitruve l'emploie quelquefois dans ce sens, comme il emploie le mot Pronaos pour désigner la face antérieure.

CHAPITRE IV.

Monument Choragique de Lysicrates.

Page 53, ligne 11, et planche XXV. Le véritable diamètre des colonnes est un pied un pouce et 0,2, ainsi qu'on l'a vérifié depuis. Comme il en résultait qu'elles avaient plus de dix diamètres et demi de hauteur, on soupçonna qu'il y avait une erreur dans la cote, et que celle-ci devait être d'un pied deux pouces 0,1, ou un pied deux pouces ; on substitua donc cette cote à celle qui indiquait la véritable mesure, ainsi qu'on peut le voir sur la planche XXV.

CHAPITRE V.

Le Stoa ou Portique.

Page 60, ligne 4, *au lieu de*, « portail ou portique », *lisez, ici et dans tout le cours du chapitre*, vestibule.

Page 61, ligne 13, *au lieu de* « six pieds», *lisez*, six pieds six pouces 0,85.

VOLUME II.

L'Acropole, ou la Citadelle d'Athènes.

Page 10, ligne 3, et page 11, ligne 23, *au lieu de*, « le Temple de la Victoire Aptère (sans ailes), » *lisez*, l'Édifice peint par Polygnote.

CHAPITRE PREMIER.

Le Temple de Minerve.

Pages 16 et 26, et planche VI. Il est nécessaire d'observer que, par une inadvertance du graveur aisée à concevoir, la situation des figures du fronton, dont M. Stuart présente une restauration d'après le texte de Wheler, se trouve renversée sur la planche. Il faut donc mettre à la droite de Jupiter toutes les figures qui sont à sa gauche, et *vice versâ*, comme l'indique la description, page 16.

Page 21, ligne 14, *au lieu de*, « de cette espèce de temple », *lisez*, de cet aspect de temple. Voyez Vitruve, liv. III, chap. I.

Page 24, ligne 12, « peut aider à expliquer un passage obscur de Vitruve, etc. » Ce passage est sans doute, non-seulement obscur, mais même défectueux : les observations suivantes pourront servir à l'expliquer et à le corriger, d'une autre manière, il est vrai, qu'on ne le propose dans le texte. Voici le passage tel que le donne l'édition de De Laet, lib. IV, cap. VII : « *Item generibus aliis constituuntur ædes, ex iisdem symmetriis ordinatæ, et alio genere dispositiones habentes, uti est Castoris in Circo Flaminio, et inter duos Lucos Vejovis. Item argutius nemori Dianæ, columnis adjectis dextrâ ac sinistrâ ad humeros pronai. Hoc autem genere primo facta ædes, uti est Castoris in Circo, Athenis in arce Minervæ, in Attica, Sunio, Palladis.* » Vitruve, après avoir cité le Temple de Castor dans le Cirque et celui de Jupiter, comme des exemples de dérogation aux règles ordinairement observées dans la construction des temples, continue et dit : *Item argutius nemori Dianæ, columnis adjectis dextrâ ac sinistrâ ad humeros pronai;* ce qui indique encore une disposition nouvelle, différente de celle du Temple de Castor, comme le fait entendre plus clairement la phrase qui suit immédiatement :

Hoc autem genere primo facta ædes, uti est Castoris in Circo, Athenis in arce Minervæ, in Attica, Sunio, Palladis : ce qui indique clairement que l'auteur compare le Temple de Minerve seulement à celui de Castor, et non, comme on l'a supposé, à celui de Diane, la disposition de celui-ci différant évidemment de celle du premier. Pour confirmer la vérité de cette assertion, il peut n'être pas inutile d'examiner la disposition des Temples de Minerve et de Pallas. Dans le premier, les deux colonnes qui occupent la place ordinaire des antes, forment elles-mêmes les épaules du Pronaos ; par conséquent, on ne peut dire qu'elles y sont ajoutées : tandis que dans le dernier exemple, comme dans celui que nous offre le Temple de Thésée, la façade du Pronaos, avec ses antes, s'aligne à droite et à gauche aux colonnes des flancs du périptère, et l'entablement du Pronaos s'étend au-delà des antes jusqu'à ces colonnes ; celles-ci sont donc réellement liées aux antes, et on peut dire avec propriété qu'elles sont ajoutées de droite et de gauche aux épaules du Pronaos. Il en résulte une disposition du porche ou portique, plus ingénieuse et plus régulière que celle du Temple de Minerve, dans lequel l'ordre du Pronaos n'a point de liaison avec celui du périptère. Voici, en conséquence, comment je proposerais de rétablir le texte de Vitruve : *Item argutius nemori Dianæ, columnis adjectis dextrâ ac sinistrâ ad humeros Pronai. Hoc autem genere primo facta ædes, uti est Castoris in Circo, Athenis in arce Minervæ* (ultimo autem, uti est Nemori Dianæ), *in Attica Sunio Palladis ;* ou bien encore (hoc autem genere ultimo facta ædes, uti est Nemori Dianæ). La dernière partie de ce passage, telle qu'on l'a citée dans la note 2, page 24, diffère du texte adopté dans l'édition de De Laet ; et les changements qu'elle présente rendent le sens encore plus obscur. On y lit *prima*, au lieu de *primo*, et le *et* ajouté avant *Attica* réunit les Temples de Minerve et de Pallas, comme offrant un seul et même exemple, malgré la différence de leurs dispositions (1).

Les observations qui vont suivre ont pour objet la détermination du nombre de colonnes qui formait le Diptère du Temple de Diane à Éphèse, et la correction d'un passage de Pline.

Vitruve nous apprend que ce temple était bâti en marbre, que l'ordonnance en était ionique et l'*aspect* diptère. En parlant de cet *aspect* ou de cette disposition, il dit : « C'est un Octastyle » (ici il désigne le Diptère par le plus petit nombre de colonnes qu'il peut avoir sur sa façade, comme il désigne le Périptère par l'épithète d'Exastyle) ; puis il ajoute : « mais il a un double rang de colonnes autour de la Cella, comme le Temple de Quirinus qui est d'ordre dorique, et comme celui de Diane, à Éphèse, qui est d'ordre ionique. » Du reste, il ne parle point du nombre de colonnes que ces temples offraient sur leurs façades, ne les citant que comme des exemples d'un double rang autour de la Cella. C'est dans Pline que l'on trouve des renseignements plus détaillés : celui-ci nous apprend que le Temple de Diane avait 425 pieds de long, 220 pieds de large, et qu'on y comptait 127 colonnes de 60 pieds de haut. Ces dimensions, si remarquables par leur grandeur, nous conduisent à supposer que le temple était Dodécastyle ; et en effet, c'est ce que semble prouver le calcul suivant : Si on donne 7 pieds au diamètre des colonnes, elles auront 8 diamètres et $\frac{1}{2}$ de hauteur, ce qui est à peu près la proportion moyenne des colonnes de cet ordre ; si, en même temps, on donne 12 pieds à chaque entre-colonne, en ajoutant 4 pieds pour celui du centre des deux façades, conformément à la doctrine de Vitruve, l'espace occupé par les douze colonnes du Dodécastyle sera de 220 pieds : enfin, si on suppose 23 colonnes, y compris celles des angles, sur la longueur du temple, puisque selon Vitruve les côtés doivent avoir le double moins un du nombre des colonnes de chaque façade, on aura également, avec les entre-colonnes, un total de 425 pieds pour chaque

(1) MM. Ortis et Newton, dans leurs traductions de Vitruve, ont adopté la leçon, *Athenis in arce Minervæ, in Attica Sunio Palladis.* M. Schneider, dans son édition de Vitruve, donne une nouvelle leçon : *Athenis in astu et in Attica Sunii Palladis Minervæ.*

Note du Traducteur.

côté : c'est précisément la longueur et la largeur que Pline donne au temple. Dans une pareille disposition, les pièces de l'architrave d'un centre à l'autre des colonnes, auront dix-neuf pieds de long, et celle du milieu de chaque façade vingt-trois pieds : les architraves du Temple de Jupiter Olympien n'ont qu'un pied de moins.

A l'égard des 127 colonnes du Temple de Diane, il est certain que le texte de Pline a été corrompu, car ici un nombre impair est impossible. On pourrait supposer qu'il y avait originairement 132. Ce nombre, exprimé en chiffres romains, devait être écrit ainsi, CXXXII, dans les anciens manuscrits; or, pour peu que la dernière dizaine, X, ait été mal formée, un copiste a pu aisément n'en voir que la partie supérieure, et par conséquent écrire CXXVII.

Ajoutons à l'appui de cette assertion, que si le diptère d'un Dodécastyle a vingt-trois colonnes dans sa longueur, et trois rangs sur sa face principale, comme au Temple de Jupiter Olympien à Athènes, le nombre total des colonnes sera juste de 132. Si l'on objectait que le nombre de douze colonnes sur la façade d'un temple est trop grand pour être probable, on peut répondre que tel était le Temple du Soleil à Rome. On n'a point, il est vrai, découvert de fragments d'architecture décorée qui répondissent aux immenses proportions des divers membres de ce superbe édifice; mais l'emplacement occupé par son péribole est encore très-visible, quoiqu'il n'ait pas attiré l'attention des voyageurs. Situé au nord du Stade, il se dirige parallèlement à celui-ci, l'égale à peu près en longueur, et n'en est séparé que par un chemin creux d'environ quarante pieds de largeur, et de sept à huit pieds de profondeur. Du côté du Stade, cet emplacement se prolonge jusqu'au pied du mont Parione, et là, le terrain s'abaissant pour descendre dans la plaine, la plate-forme, de plus de 700 pieds de longueur et d'une largeur proportionnée, sur laquelle s'élevait l'édifice, se trouve elle-même soutenue sur des arcades de plus de trente pieds de hauteur.

Page 25, ligne, 1^re^ « D, D, *la Cella, dans laquelle.....* » D'après les mesures de cet édifice, la Cella ne pourrait admettre plus de dix colonnes de chaque côté; et le pavé sur lequel elles s'élevaient ne formant pas de retour du côté du Pronaos, les deux colonnes intermédiaires, que le plan indique dans cet endroit comme répondant à celles qui se trouvent à l'extrémité opposée, près de l'Opisthodome, n'existaient réellement point. Il en résulte que le nombre total des colonnes intérieures de la Cella était de 22, tel que Wheler l'a donné, et non de 26, comme l'indique la planche V de ce volume. J'ai pu prendre connaissance de cette disposition, grace à l'enlèvement d'un énorme monceau de ruines qui recouvrait cette partie du pavé intérieur à l'époque de nos premières recherches. Tous les débris tant d'architecture que de sculpture qui se trouvaient dans cet endroit, furent, à notre grand regret, jetés pêle-mêle dans des fours, et servirent à la fabrication de la chaux nécessaire pour réparer les murs de l'Acropole, qui eux-mêmes ont été construits, dans les temps de barbarie, avec les débris d'autres édifices, car il ne reste presque plus rien des murailles antiques.

Page 25, ligne 15, *au lieu de,* « trous triangulaires », *lisez,* trous quadrangulaires. — Ligne 16, *au lieu de,* « que l'on ne retrouve ni.... » *lisez,* qui sont répétées quelquefois sur les côtés du Temple, mais non dans toute leur longueur, et que l'on ne retrouve point sur la façade occidentale. — Ligne 19, *au lieu de,* « dont la façade orientale était seule décorée », *lisez,* dont la façade orientale et une partie des côtés étaient décorées.

CHAPITRE II.

Temples d'Érechthée, de Minerve Poliade et de Pandrose.

Page 37, ligne 26, et planche XXVIII, *au lieu de,* « chapiteau et base des colonnes de cette face... », *lisez,* chapiteau et base des colonnes engagées de cette face...

CHAPITRE III.

Le Théâtre de Bacchus.

Page 42, ligne 17, et planche XXXV, « présente une petite grotte située »..... Cette grotte, ou ce réduit, n'est autre chose qu'une niche marquée A sur le plan, planche XXXVI, qui en offre deux autres semblables. Les murs latéraux de cette niche ou loge sont en ruines, et la destruction totale du fond y laisse le roc à découvert; c'est ce qui a causé la méprise de l'auteur. Ces niches faisaient partie du péristyle du Théâtre, et se trouvaient derrière les rangs de siéges.

Page 42, ligne 133, et planche XXXVI, *après*, « qu'il assigne à l'orchestre », *ajoutez*, de même, les deux cercles tracés des points E et G de la circonférence du cercle central *a*, détermineront la largeur de la Scène, par l'intersection de leur circonférence avec la ligne *gf* prolongée.

CHAPITRE IV.

Monument Choragique de Thrasyllus.

Page 47, ligne 2, « une caverne ou grotte. » Ne pourrait-ce pas être ici la grotte dans laquelle se trouvait le trépied dont on a parlé dans le chapitre précédent; puisque, comme nous venons de le voir, il ne reste point de traces d'une grotte dans la partie supérieure du Théâtre de Bacchus? Une erreur de ce genre, causée par le voisinage des deux édifices, l'Odéum et le Théâtre de Bacchus, a pu facilement être commise par un voyageur étranger, tel que Pausanias : voyez la description de l'Acropole, page 12, et planche II, H et K.

CHAPITRE V.

Les Propylées.

Page 56, avant-dernière ligne, « A droite des Propylées était le Temple de la Victoire Aptère ». On dit que ce Temple fut bâti sur le bord d'un précipice, à l'endroit où se jeta le malheureux Égée; mais, dans le lieu que le texte indique ici et qui est marqué B sur le plan, planche XLII, le rocher fait face à l'ouest, de sorte que le spectateur regarde la campagne, et voit à peine la mer à sa gauche; de plus, il n'y a point de précipice à proprement parler. Au contraire, la situation du petit Temple marqué D sur le plan, et bâti sur un angle des anciennes murailles, est telle que, faisant face à l'ouest et au sud, elle laisse librement apercevoir une grande étendue de mer, ainsi que les ports de Phalère et de Munychie : en outre, la surface du rocher se trouvant plus élevée dans cet endroit, tandis que le terrain est beaucoup plus bas en dehors du mur, il y a vraiment là un précipice. D'après ces considérations, il nous semble raisonnable de supposer que c'est à ce point D qu'il faut placer la scène de désespoir d'Égée, et par conséquent que c'est là que fut bâti le Temple de la Victoire Aptère. Les observations qui suivent ajouteront encore à la probabilité de cette hypothèse.

Page 57, ligne 21, « L'ancienne entrée de la citadelle »..... Pour entrer autrefois dans l'Acropole, on passait entre les deux massifs qui servaient de piédestaux aux figures équestres; de sorte que Pausanias, en approchant des Propylées, avait également le petit Temple à sa droite, et à sa gauche l'édifice que l'on nomme, dans le texte, le Temple de la Victoire Aptère : or, n'est-il pas plus naturel, pour le spectateur, de désigner par sa droite ou par sa gauche les objets qu'il regarde, que par la droite ou la gauche de ces objets eux-mêmes?

Page 57, avant-dernière ligne, « Il n'était pas compris dans l'ancienne enceinte de l'Acropole ». Ce Temple est situé sur le front même de l'Acropole où sont les Propylées, en face de l'aile de l'édifice qui se trouve à la droite du spectateur, et sur un angle de l'ancien mur qui paraît avoir fait partie de la fortification extérieure des Propylées : cette situation ne peut répondre à celle du Temple d'Aglaure, qui, selon les témoignages d'Hérodote et de Pausanias, se trouvait derrière les Propylées, et près du Prytanée, lequel était lui-même hors de l'Acropole. Il est d'ailleurs probable que l'édifice dont il est question dans le texte, et qui est marqué B sur le plan, n'était pas un temple; car on y voit une fenêtre de chaque côté de la porte, ce qui est contraire à l'usage constamment suivi par les Grecs dans la construction de leurs temples. Quant à l'aile opposée des Propylées, marquée C sur le plan, et dans laquelle l'auteur suppose que se trouvaient les peintures de Polygnote, le vestibule y est plus profond, et la chambre intérieure plus étroite; le mur qui les sépare n'est point percé par une porte, mais il se termine par une ante, à la distance d'un entre-colonne du mur latéral droit : c'est par là que l'on entre dans la chambre intérieure, où l'on voit encore, dans le fond, le roc nu, qui s'élève plus haut que le pavé du vestibule, et semble se trouver de niveau avec le sol du petit Temple D. Il est donc probable qu'il y avait, dans cette pièce, une suite de marches occupant la place de la porte; et que, destinée à servir de vestibule ouvert ou de simple passage pour communiquer avec le Temple, elle était exposée à des accidents qui semblent exclure l'idée qu'elle ait été couverte des peintures de Polygnote.

Il résulte de ce qui précède, que le passage de Pausanias, sur le sens duquel repose toute la difficulté, admet par lui-même deux explications, selon que l'on rapporte les expressions de *droite* et de *gauche* à l'objet ou au spectateur; et que c'est pour n'avoir point tenu compte des circonstances que je viens de rapporter, que l'on a commis l'erreur que j'ai cru devoir combattre. Meursius, et après lui Wheler et Spon, avaient été plus heureux dans l'interprétation de ce passage.

Page 58, lignes 25 et 30, *au lieu de,* d'Aglaure, *lisez,* de la Victoire Aptère.

Page 58, ligne 36, *au lieu de,* de la Victoire Aptère, *lisez,* de l'édifice peint par Polygnote.

Page 58, ligne 37, *au lieu de,* édifice autrefois décoré des peintures de Polygnote, *lisez,* vestibule ou passage conduisant au Temple de la Victoire Aptère.

Page 59, ligne 1, *au lieu de,* d'Aglaure, *lisez,* de la Victoire Aptère. Continuez ces corrections dans toute la suite du chapitre, conformément aux observations qui précèdent.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LES QUATRE VOLUMES.

PREMIER VOLUME.

Avertissement..... j.
Préface..... 1.
Description de la Vue Générale d'Athènes..... 15.
Chapitre I^er^, Portique Dorique à Athènes..... 19.
Chapitre II, Temple Ionique sur l'Ilissus..... 27.
Chapitre III, Tour octogone d'Andronic Cyrrhestes... ..... 33.
Chapitre IV, Monument Choragique de Lysicrates, appelé vulgairement Lanterne de Démosthènes.. 47.
Chapitre V, Stoa ou Portique, que l'on prend communément pour les restes du Temple de Jupiter Olympien..... 59.

Les Planches de ce Volume sont au nombre de trente-six.

SECOND VOLUME.

Au Public..... 1.
Introduction..... 3.
Avertissement..... 7.
L'Acropole, ou la Citadelle d'Athènes..... 9.
Chapitre I^er^, Temple de Minerve, nommé Parthénon et Hécatompédon..... 15.
Chapitre II, Temples d'Érechthée, de Minerve Poliade et de Pandrose..... 33.
Chapitre III, Théâtre de Bacchus..... 41.
Chapitre IV, Monument Choragique de Thrasyllus..... 47.
Chapitre V, les Propylées..... 55.

Les Planches de ce Volume sont au nombre de quarante-neuf.

TROISIÈME VOLUME.

Préface de l'Éditeur..... 1.
Plan d'Athènes..... 17.
Sur la Carte de l'Attique..... 24.
Chapitre I^er^, le Temple de Thésée..... 39.
Chapitre II, le Temple de Jupiter Olympien, appelé aussi les Colonnes d'Adrien..... 49.

Chapitre III, l'Arc de Thésée ou d'Adrien. 57
Chapitre IV, l'Aquéduc d'Adrien. . . . . 65.
Chapitre V, le Monument de Philopappus. . . . . 69.
Chapitre VI, le Pont sur l'Ilissus, et le Stade Panathénaïque. . . . . 73.
Chapitre VII, l'Odéum de Régilla. . . . . 75.
Chapitre VIII, une Colonnade Ionique, près de la Lanterne de Démosthènes. . . . . 77.
Chapitre IX, quelques autres Antiquités moins importantes. 79
Chapitre X, le Temple de Corinthe. . . . . 81.
Chapitre XI, Ruines à Salonique, qui portent le nom de l'Incantade. . . . . 83.
Chapitre XII, l'Ile de Délos. 87

Les Planches de ce Volume sont au nombre de cinquante-quatre.

QUATRIÈME VOLUME.

Préface. . . . . v.
Journal du Voyage. . . . . 11.
Note sur la Béotie. . . . . 27.
Notices sur J. Stuart et sur N. Revett. . . . . 30.
Les Antiquités de Pola. 43
Chapitre I^er^, l'Amphithéâtre de Pola. . . . . 47.
Chapitre II, le Temple de Rome et d'Auguste, à Pola. . . . . 53.
Chapitre III, l'Arc de Sergius, à Pola. . . . . 55.
Chapitre IV, Sculpture du Parthénon. . . . . 57.
Chapitre V, Mélanges d'Antiquités; Continent de la Grèce. . . . . 65.
Chapitre VI, Mélanges d'Antiquités; Iles de la Grèce. . . . . 69.
Observations et Corrections pour les trois premiers volumes, par N. Revett. . . . . 73.

Les Planches de ce Volume sont au nombre de cinquante-deux.

SPECIAL OVERSIZE
NA
280
S93
1808
V.4
85-B
3281
GETTY CENTER LIBRARY